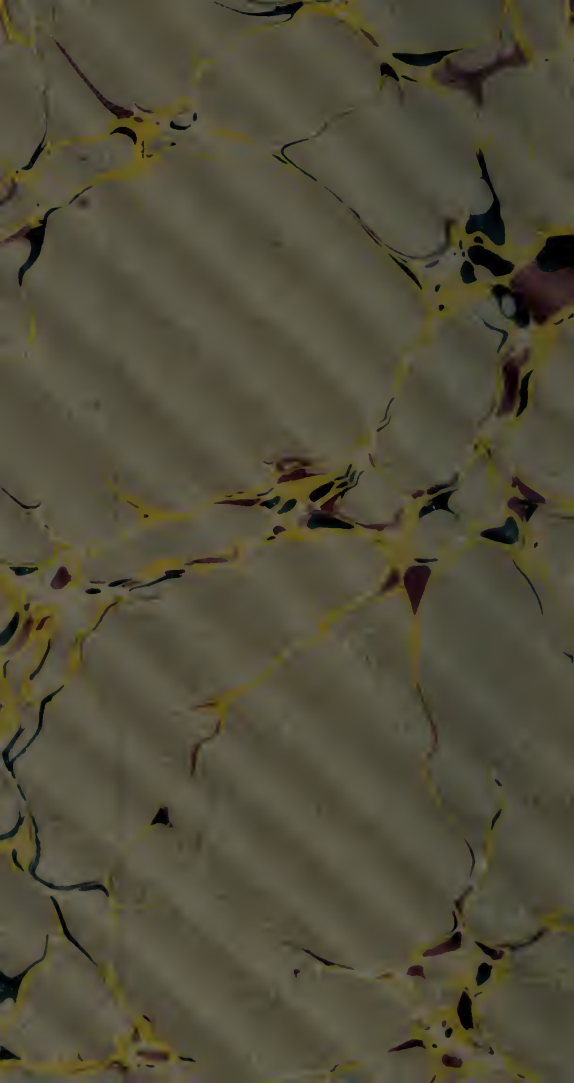
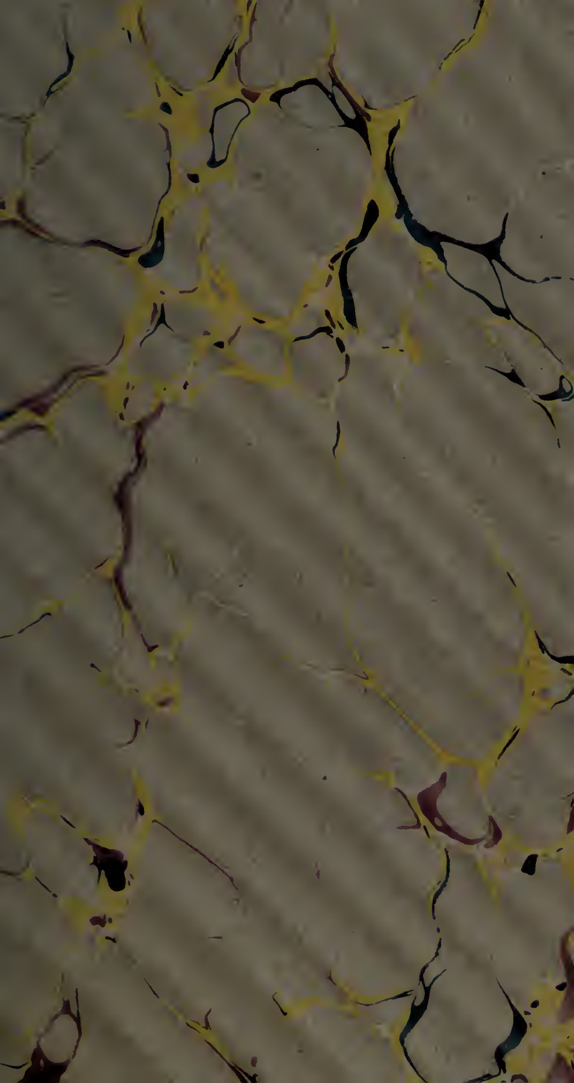

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01007286 6
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





ŒUVRES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

THÉATRE

1881-1885

Severo Torelli. — Les Jacobites.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31 PASSAGE CHOISEUL 27-31

SEVERO TORELLI

DRAME EN CINQ ACTES

EN VERS

Représenté pour la première fois

SUR LE THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

Le 21 Novembre 1883

A mes Interprètes,

Aux jeunes et vaillants Artistes de l'Odéon,

Ce Drame est dédié

Avec les sentiments d'une profonde reconnaissance.

F. C.

PERSONNAGES

BARNABO SPINOLA, Condottiere au service de la République de Florence, Gouverneur de Pise pour la Seigneurie.	MM. RAPHAEL DUFLOS.
GIAN-BATTISTA TORELLI, noble Pisan . . .	PAUL MOUNET.
SEVERO TORELLI, son fils	ALB. LAMBERT fils.
RENZO RICCARDI, gentilshommes Pisans, amis de Severo.	ALBERT LAMBERT.
ERCOLE BALBO, gentilshommes Pisans, amis de Severo.	BRÉMONT.
LIPPO MALATESTA, gentilshommes Pisans, amis de Severo.	REBEL.
SANDRINO, jeune orfèvre .	Mlle JEANNE MALVAU.
FRA PAOLO, moine . . .	MM. PRAD.
LE BARIGEL.	BOÉJAT.
UN PROSCRIT.	RITEL.
UN PAGE DU GOUVERNEUR.	Mlle NOÉMIE.
UN SERVITEUR DES TORELLI	M. DALIER.
DONNA PIA, femme de GIAN-BATTISTA TORELLI. . .	Mlles TESSANDIER.
PORTIA, courtisane . . .	MARG. BARETY.
CATARINA.	LEFEBVRE.
UNE FEMME DU PEUPLE . .	CHÉRON.
LA SŒUR DE SANDRINO (personnage muet).	...

Hommes et Femmes du peuple, Hallebardiers et Sbires du Gouverneur, Prisonniers.

(Pise, 1494.)



SEVERO TORELLI

ACTE PREMIER

Le Lung'Arno, *à Pise. — Au fond, le* Ponte di Mezzo. *— A droite, au premier plan, le palais Torelli, et, au second plan, le portail d'une petite église. — A gauche, une maison de modeste apparence, ornée d'une treille et servant d'atelier et de boutique à un armurier-orfèvre. — Belle journée d'automne.*

SCÈNE PREMIÈRE

RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA, SANDRINO, *la sœur de* SANDRINO.

Au lever du rideau, Renzo Riccardi et Ercole Balbo causent au milieu de la place, en se promenant, tandis que Lippo Malatesta est arrêté devant la boutique à gauche, où San-

drino, joli jeune homme de seize ans à peine, lui montre des armes et des pièces d'orfèvrerie. La sœur de Sandrino, personnage muet, est assise au seuil de la maison.

ERCOLE BALBO.

Ainsi, voilà vingt ans que le fait s'est passé ?

RENZO RICCARDI.

Vingt ans. Au point du jour, l'échafaud fut dressé,
Et Spinola, — Florence, alors, venait de mettre
Sur Pise ce féroce et redoutable maître, —
Spinola, — qu'à jamais le reprenne l'enfer ! —
Monté sur son cheval et tout bardé de fer,
Était présent, gardé par ses porteurs de lance.
Il se fit un profond et lugubre silence,
Lorsque les trois Pisans, col nu, les poings liés,
Apparurent en haut des affreux escaliers,
Près de l'exécuteur, appuyé sur sa hache.
L'un des trois, — j'étais là, bambino qui se cache
Dans la foule, — l'un d'eux, jeune homme de vingt ans,
Avait mis, par bravade, une fleur dans ses dents.
Il la jeta, lorsque le bourreau lui fit signe,
S'inclina du côté du peuple d'un air digne,
Tomba sur les genoux ; et, cruelle douleur !
Sa jeune tête alla rouler près de la fleur.
Le deuxième, un hercule, à la face rougeaude,
Mit son front dans le sang à la place encor chaude...
Oh ! le long hurlement qu'il fit, quand le bourreau
Ébrécha son outil sur ce cou de taureau !
Il s'y prit à trois fois pour tuer cet athlète,

Et l'on vit, quand au peuple il présenta la tête,
Que l'homme rouge avait affreusement pâli...
C'était le tour de Gian-Battista Torelli,
Du meilleur, du plus pur des citoyens de Pise.
Un murmure, pareil au souffle de la bise,
Sur le peuple assemblé longuement circula;
Mais, soudain, l'odieux Barnabo Spinola,
Comme si pour l'instant sa cruauté fût lasse,
Leva la main et dit: — « C'est assez... Je fais grâce. »

ERCOLE.

Et pourquoi?

RENZO.

Qui le sait? Le rusé podestat
Craignit apparemment que l'émeute éclatât.

ERCOLE.

Et Torelli?

RENZO.

D'abord, il rougit de colère;
Mais, entendant les cris joyeux du populaire,
Il se plaça — jamais il ne parut plus grand —
Au bord de l'échafaud, en face du tyran:
— « Barnabo Spinola, j'accepte ta clémence, —
« Dit-il, — sans espérer qu'un temps meilleur commence;
« Mais on ne dira pas qu'un Torelli t'ait dû
« Ce bienfait infamant sans te l'avoir rendu.
« Je te fais grâce aussi: contre toi, je désarme;
« De mon côté sois donc, désormais, sans alarme.

« Mais, seul, par ce serment, je me lie aujourd'hui,
« Et s'il me nait un fils, tyran, prends garde à lui ! »

ERCOLE.

C'était fier, mais aussi d'une imprudence extrême...
Et l'altier Barnabo ?...

RENZO.

Lui fit grâce quand même...
Mais de toute pitié l'homme se dégoûta ;
Il n'a plus pardonné depuis... Gian-Battista,
S'enfermant dans la vie obscure et domestique,
Se cloîtra pour toujours dans ce palais antique,
Et, sans plus rien tenter contre le Barnabo,
Vécut dans son serment comme dans un tombeau.
On croyait à jamais sa tâche terminée ;
Mais, quelques mois après la terrible journée
Où Torelli put voir de si près le bourreau,
Donna Pia, sa femme, eut un fils, Severo.
Il a fait de ce fils l'héritier de sa haine.
C'est un cœur de héros, c'est une âme romaine,
Où s'est, depuis l'enfance, à jamais implanté
L'amour de la patrie et de la liberté.
Tu l'as pu voir, il a la croyance tenace
Qu'il devra quelque jour accomplir la menace
Que son père au tyran jeta sur l'échafaud.
Tout le peuple le croit comme lui. Donc, il faut
Que ceux qui, dans le cœur, nourrissent l'espérance
Que Pise brise un jour les chaines de Florence
Et redevienne libre encor, comme au vieux temps,
Acceptent pour leur chef cet enfant de vingt ans.

ERCOLE.

Je serai comme toi l'ami de ce jeune homme,
Renzo; mais les six ans de mon séjour à Rome
M'avaient fait oublier ces souvenirs lointains...
Qui nous délivrera des tyrans florentins?

RENZO.

Severo!

ERCOLE.

Dieu t'entende!

LIPPO MALATESTA, *devant la boutique de l'armurier.*

Eh! Renzino... regarde.
Cette dague espagnole à garde et contre-garde
T'aurait tué, mon cher, l'homme que tu manquas,
L'autre jour, dans ce duel.

RENZO, *s'approchant.*

Elle vaut?

SANDRINO.

Vingt ducats.

ERCOLE.

L'arme est bonne, c'est vrai, mais pas assez ornée...

SANDRINO.

Voyez donc celle-ci, toute damasquinée...
Un léger rinceau d'or entoure les quillons,
Le pommeau représente un Mercure.

ERCOLE.

Voyons.

Mais c'est une merveille, un objet d'art unique,
Et qu'eût payé bien cher Laurent le Magnifique...

SANDRINO.

Il ne l'aurait pas eu... Je suis bon gibelin.

ERCOLE.

Quoi ? L'artiste ?...

RENZO.

Ercole, c'est ce jeune orphelin,
Le petit Sandrino, le fils d'un maître orfèvre
Qui mourut, l'an dernier, de la mauvaise fièvre.
Tu juges de son art, — je te sais connaisseur; —
Il en vit et fait vivre aussi sa grande sœur.
L'enfant a du talent, la fille est belle et sage,
Et, chez nos jeunes gens, c'est aujourd'hui l'usage
De les encourager. Fais comme eux, s'il te plaît.

ERCOLE.

Qu'il me cisèle donc bien vite un fin stylet,
Avec un collier d'or... C'est un travail qui presse...
L'un est pour mon rival, l'autre pour ma maîtresse.

SANDRINO.

Grand merci, monseigneur.

ERCOLE, *à la sœur de Sandrino.*

Croix-Dieu ! les beaux regards !
Ils blessent sûrement plus que tous ces poignards.

Sur un regard de son frère, la sœur de Sandrino se lève et rentre dans la maison.

RENZO.

Je t'ai dit : belle et sage.

ERCOLE.

Elle est même farouche.

En ce moment, entre le barigel, entouré d'hommes et de femmes du peuple. Un prisonnier marche entre deux sbires.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE BARIGEL, CATARINA, LE PRISONNIER, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

LIPPO, *les apercevant.*

Encor des malheureux !

RENZO.

Et ce drôle à l'œil louche,
Ce barigel !

ERCOLE.

Renzo, qu'est-ce donc que cela ?

RENZO.

Rien. Tu vas voir comment gouverne Spinola.

LE BARIGEL, *à ses sbires.*

Cet homme à la prison...

CATARINA.

Par pitié !

LE BARIGEL.

Qu'on s'en aille
Et me laisse passer... Allons, place, canaille !

CATARINA.

Non ! vous m'écouterez, messire... Voyez-vous !
Cet impôt est trop lourd ; ils vous le diront tous...
Un ducat d'or par tête !... Hélas ! mais mon pauvre homme
N'a jamais à la fois une si grosse somme,
Et l'on est bien souvent sans pain à la maison...
Et j'ai quatre petits à nourrir...

LE BARIGEL.

En prison !

CATARINA.

Mon Dieu ! ce n'est qu'un peu de temps qu'on vous demande.
Si vous saviez combien notre misère est grande !
Impôt sur tout... Impôt sur le vin, sur le sel...
Grâce pour mon mari, monsieur le barigel !
Il n'a jamais rien dit contre Florence... Grâce !
Il ôte son bonnet quand le gouverneur passe ;
Il n'a jamais rien fait, rien, qui pût l'offenser...
Quatre enfants ! Il a bien autre chose à penser !
Il vous paiera... plus tard... Il n'avait pas d'ouvrage...
C'est un bon ouvrier, pourtant, plein de courage.
Mais, si vous l'emmenez, oh ! c'est horrible !... Enfin...
Nous allons, mes enfants et moi, mourir de faim !..

Au nom de la Madone!...

LE BARIGEL, *la repoussant durement.*

Arrière donc, pleureuse!

Elle tombe sur les genoux.

LA FOULE, *avec indignation.*

Ah!

ERCOLE, *s'avançant vivement.*

Le coquin!... Combien doit cette malheureuse?

LE BARIGEL.

Deux ducats.

ERCOLE.

Les voici. Lâchez cet homme-là!

Catarina et son mari se jettent aux genoux d'Ercole.

CATARINA.

Bon seigneur!

ERCOLE, *au barigel.*

A présent, laquais du Spinola,
Décampez! ou je vais ici, par Notre-Dame!
Savoir si votre dos est moins dur que votre âme.
Un bâton!

RENZO, *lui saisissant le bras.*

Imprudent!

LE BARIGEL.

Passez votre chemin,
Vous-même; car sur moi si vous portiez la main,

Vous n'auriez pas agi, vraiment, en homme sage.

RENZO, *s'interposant.*

Barigel, le seigneur arrive de voyage.

Bas, et glissant de l'argent dans la main du barigel.

Voici pour l'excuser.

ERCOLE, *stupéfait, à Renzo.*

Quoi !

RENZO.

J'ai cent fois raison.

Le barigel et les sbires sortent.

ERCOLE.

En sommes-nous donc là ?

SANDRINO, *à Catarina et à son mari.*

Venez à la maison,
Vous y boirez un coup de vin pour vous remettre.

ERCOLE.

Croix-Dieu ! par le laquais je devine le maitre...
Vous êtes bien domptés sur le bord de l'Arno.

LIPPO.

Attends pour nous juger, et viens chez Sandrino;
Je veux y faire achat de quelque orfèvrerie.

ERCOLE.

O malheureuse ville ! ô ma pauvre patrie !

Ils entrent tous dans la maison de Sandrino; la foule s'est dispersée.

SCÈNE III

GIAN-BATTISTA TORELLI, SEVERO.

Gian-Battista Torelli, barbe et cheveux blancs, entre, la main posée sur l'épaule de son fils.

GIAN-BATTISTA.

Non ! Severo, j'eus tort de suivre ton conseil,
De sortir avec toi, vois-tu !... Ce bon soleil
Ne m'a pas réchauffé; car, devant le ravage
Qu'a fait dans ma patrie un siècle d'esclavage,
Devant ce peuple au joug condamné sans recours,
C'est au cœur que j'ai froid, mon fils, froid pour toujours.
Rentrons.

SEVERO.

Votre douleur, hélas ! me désespère.
Plus qu'aucun je respecte, ô cher, ô noble père,
Le fier isolement où vit enseveli
Dans sa promesse, Gian-Battista Torelli.
Mais, à rester toujours reclus et solitaire,
— Ne le voyez-vous pas? — votre santé s'altère;
Le médecin l'a dit, il faut que vous sortiez.
Quand vous rêvez, le soir, les pieds sur les landiers,
Roulant dans votre esprit quelque pensée amère,
Souvent je vois des pleurs dans les yeux de ma mère.

Non! ne revenons pas si vite à la maison.
Sous le ciel calme et pur de l'arrière-saison,
Respirez longuement l'air qui vous fortifie.
Père, reprenez goût et courage à la vie!

GIAN-BATTISTA.

Je te cède toujours, mon enfant bien-aimé.
Mais il vaut mieux, crois-moi, que je reste enfermé,
Sans jeter un regard curieux aux fenêtres,
Dans mon palais, avec mes vieux portraits d'ancêtres.
Là, je puis quelquefois oublier, ô mon fils!
Que ma patrie est morte et que je lui survis.
Oui! je puis oublier, dans cette solitude,
Pise et nos quatre-vingt-dix ans de servitude.
En sortant avec toi, qu'ai-je vu tout d'abord?
La misère d'un peuple en haillons; dans le port,
Pas une barque, et l'herbe en a disjoint les dalles;
Au fronton lézardé des maisons féodales,
Des débris d'écussons, — les maîtres sont proscrits! —
Une ville de morts, sans commerce et sans cris;
Les lions florentins, les lions symboliques,
Debout, en marbre blanc, sur les places publiques!...
Quand nous sommes passés près du Palais Ancien,
As-tu senti mon bras tressaillir sur le tien?
C'est là que se dressait l'échafaud; c'est la place
Où le Guelfe abhorré m'accabla de sa grâce!
Pour moi, bien que déjà vingt hivers l'aient lavé,
Le sang de mes amis souille encor le pavé...
Ah! tous ces souvenirs! Voilà ce qui me tue.
Et tout à l'heure encor, devant cette statue,

Je suis devenu pâle et mon cœur a bondi.
C'est celle du héros pisan, de Sismondi,
Qui battit les Génois et conquit la Sardaigne...
Brisée!... Il n'est plus rien que ce Barnabo craigne!
En outrageant ce bronze, il a décapité
La gloire du pays, l'honneur de la cité!
Ah! vieillard impuissant, quelle fut ma démence
De rendre à ce tyran clémence pour clémence!
Image d'un héros, dans mon cœur désolé
J'envie amèrement ton airain mutilé!
Ton front tomba du moins sous les coups de ces drôles,
Et moi, moi, j'ai ma tête encor sur mes épaules!

SEVERO.

Mon père, calmez-vous! Tout le monde sait bien
Que vous êtes un grand et parfait citoyen;
Le scrupule d'honneur de votre âme correcte,
Père, chacun l'admire et chacun le respecte.
Quand, contre Spinola, pour une fois clément,
Vous désarmiez, Dieu même approuva le serment.
Il bénit dès ce jour votre union stérile,
Et bientôt, héritier de la race virile
Dont vous êtes le chef, je naquis, suscité
Pour l'œuvre de vengeance et pour la liberté.
Le peuple l'a compris: c'est en moi qu'il espère,
Mais en se souvenant des vertus de mon père.
Comme il croyait en vous, il me donne sa foi,
Et s'il m'aime, c'est vous encor qu'il aime en moi.
Au bras de votre enfant, montrez-vous dans la ville;
Le peuple, tressaillant sous le haillon servile,

Comprendra ce qu'au jour de la rébellion,
Vaudra le lionceau, rien qu'à voir le lion.

GIAN-BATTISTA.

Merci, mon Severo, merci! Tu me consoles
De mon profond chagrin par ces bonnes paroles.
Excuse le vieillard, aux morts presque pareil.
Pour moi, la servitude obscurcit le soleil;
Pour moi, l'air qu'un tyran respire est délétère;
Laisse-moi regagner ma prison volontaire.
Loin du spectacle affreux de mon pays en deuil,
J'y vivrai, désormais, jusqu'au jour du cercueil,
Près de ta sainte mère, en relisant Tacite;
Et si j'en sors jamais, comme un mort ressuscite,
— Quel espoir! — ce sera le jour où mon enfant,
Mon Severo, mon fils, en vengeur triomphant,
Viendra, parmi les cris où la victoire vibre,
M'embrasser sur le seuil, suivi d'un peuple libre!

Il gravit les marches de son palais et frappe à la porte avec le marteau; un serviteur la lui ouvre.

O soleil! je te fais mes adieux aujourd'hui.

Il fait à son fils un dernier signe affectueux.

Au revoir!

SEVERO, *seul.*

Pauvre père! Allons prier pour lui.

Il entre dans la petite église.

SCÈNE IV

BARNABO SPINOLA, PORTIA, RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA, SANDRINO, LE BARIGEL, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, UN PAGE.

Au moment où Severo est entré dans l'église, Renzo, Ercole et Lippo sortent de l'atelier de l'orfèvre, reconduits par Sandrino.

SANDRINO, *à Lippo.*

Donc, vous prenez l'épée?

LIPPO.

Oui, l'arme est à ma guise;
Mais, sur la lame, il faut graver cette devise :
« J'en sors pour mon bon droit; j'y rentre avec honneur. »

SANDRINO.

Dès demain vous aurez la chose, monseigneur.

En ce moment, une clameur s'élève et quelques enfants entren en courant sur le pont, chassés par un page.

LE PAGE.

Place au Gouverneur!... Place!...

ERCOLE.

Eh! quel est ce tapage!

RENZO.

Ercole, tu vas voir le Gouverneur. Ce page
Le précède toujours, chassant le peuple ainsi.

LE PAGE, *écartant les gens du peuple accourus.*

Allons, place, manants! place donc!

Barnabo Spinola, vêtu avec magnificence, apparait sur le pont. Portia, en robe de brocard, est auprès de lui. Deux haies de hallebardiers les gardent. Le barigel et ses sbires ferment le cortège.

RENZO, *à Ercole.*

Le voici.

ERCOLE.

Diable! il est bien gardé.

RENZO.

C'est qu'il tient à la vie.
De toute agression le traître se méfie.
On goûte à tous les plats, et même il ne boirait
Qu'en un certain cristal qu'un poison briserait.

ERCOLE.

Mais quelle est cetté femme?

RENZO.

Elle est assez connue...
Portia... Léonard l'a peinte toute nue...
Le caprice du maître à sa jupe est noué,
Et c'est notre or qui pleut sur cette Danaé.

ERCOLE, *riant.*

Que ne suis-je ducat?...

RENZO.

Ercole, prends donc garde...
Il me semble que c'est par ici qu'il regarde.

Pendant ce dialogue, Barnabo a descendu lentement la scène, parlant à l'oreille de Portia qui sourit ; puis il a fait signe au barigel et lui a dit quelques mots à voix basse, en désignant la maison de Sandrino.

LE BARIGEL, *répondant à Barnabo.*

Lui-même, monseigneur, l'enfant aux cheveux blonds.

BARNABO.

Eh ! Sandrino !

Geste de surprise de Sandrino.

C'est bien à toi que nous parlons...
Bel enfant, nous voulons te mieux connaître... Approche.
Sais-tu que nous venons t'adresser un reproche,
Ma belle amie et moi ? Ne nous a-t-on pas dit
Qu'en cette horrible ville, en ce pays maudit,
Comme pousse une rose à l'ombre d'un mur triste,
Fleurissait un tout jeune et très charmant artiste,
Qui travaille à ravir l'or et l'argent, et qui,
Comme Donatello, comme Brunelleschi,
Fait avec les métaux ce qui le plus nous charme :
Un bijou pour la femme, et pour le noble une arme ?
Et ce bon ouvrier nous était inconnu !
Et tu ne venais pas à moi ! Je suis venu.
Tu vois ! je viens, avec la beauté pour cortège.
Un Florentin trouve un artiste ; il le protège.
Ces lourdauds de Pisans n'attachent aucun prix

Aux choses d'art. Bien sûr, ils ne t'ont pas compris.
C'est un peuple marchand, qui peine et qui trafique,
Sans goût. Mais moi, j'étais l'ami du Magnifique,
Et je te paierai cher tes bijoux précieux.
Puis on dit que ta sœur a de fort jolis yeux...
Donc, laissant cet air sombre et cette main crispée,
Montre-moi la fillette et me vends une épée.

SANDRINO.

Excellence, d'abord, je vous dis : Grand merci !
Mais, depuis quelques jours, ma sœur n'est pas ici,
Et tout ce que, chez moi, j'ai de bijouterie
Est vendu... Mes regrets à votre Seigneurie.

RENZO, *à part.*

Brave enfant !

BARNABO.

Je n'aurai rien de toi, Sandrino ?
Quoi ! pour ma Portia, pas un petit anneau ?
Pour moi, pas un poignard à pendre à ma ceinture ?
C'est un fâcheux hasard, une étrange aventure.
Voici bien des objets...

SANDRINO.

Seigneur, tout est vendu.

BARNABO.

Assez, drôle insolent ! Va ! j'ai bien entendu.
On me l'avait bien dit... Il ne sort de ta forge
Que couteaux destinés à me couper la gorge.

Ah! tu m'oses braver. Sache, petit serpent,
Que quiconque m'insulte en face s'en repent,
Et que son châtiment suit de près son offense.
Barigel!

ERCOLE, *bas à ses amis, mettant la main à la garde de son épée.*

Compagnons, nous prenons sa défense,
N'est-ce pas?

PORTIA, *à Barnabo, lui touchant le bras.*

Laissez donc tranquille cet enfant!
Portia prend sa cause en main, et le défend.
Si vous me demandiez pourquoi, je pourrais dire
Que c'est mon bon plaisir... Vous n'auriez qu'à sourire,
Barnabo. Mais je veux bien vous dire pourquoi:
Vous vantez la beauté d'une autre devant moi!
Inconstant! Vous faut-il, pour me rendre jalouse,
Comme au pape Alexandre, un sérail à Pérouse?
Vous osez lui parler des beaux yeux de sa sœur!
Eh bien! moi, je leur veux laisser un défenseur,
A ces beaux yeux. Voilà pourquoi, mon infidèle,
Je prétends que la sœur ait son frère auprès d'elle,
Ou je ne permets plus, aujourd'hui ni demain,
Ni jamais, monseigneur, que vous touchiez ma main.

BARNABO.

Portia, vous raillez?...

PORTIA.

Non! tel est mon caprice.
Certe, il ferait beau voir qu'une fois je vous prisse,

Méchant, qui désirez rendre mon cœur jaloux,
A soupirer ailleurs, quand je n'aime que vous.

BARNABO, *souriant.*

Il n'est pas de faveur que je ne vous octroie.
Soit !

ERCOLE, *à part.*

Vivent les bons cœurs et les filles de joie !

BARNABO, *à Sandrino.*

Souviens-toi, cependant, impudent ouvrier,
Qu'il ne te faudrait pas deux fois m'injurier.

Aux jeunes gentilshommes.

Et vous, mes beaux galants, vos mains inoccupées
Vont vite, je l'ai vu, du côté des épées.
Patience ! Aujourd'hui, ce n'est pas tous les jours.
Le lion florentin fait griffes de velours ;
Pourtant, n'oubliez pas qu'il fronce la narine
Et que sa lourde patte est sur votre poitrine...
Venez, ma Portia, nous rentrons au palais.

Barnabo prend la main de Portia et sort avec son escorte.

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* BARNABO *et* PORTIA,
puis SEVERO.

ERCOLE, *à Sandrino.*

Ah ! courageux mignon !... Voici mes mains, prends-les !

Dans ce corps enfantin, quelle âme brave et forte !

RENZO.

Eh bien, ami ! tu vois que Pise n'est pas morte !

En ce moment, Severo, sortant de l'église, paraît sur le parvis.

Va, va ! nous châtierons quelque jour ce bourreau.

SANDRINO, *à un groupe de gens du peuple resté au fond du théâtre.*

Ah ! compagnons, c'est lui ! C'est notre Severo !

LES GENS DU PEUPLE *s'avançant à la rencontre de Severo.*

Salut, seigneur !

SEVERO, *les saluant de la main.*

Merci ! Salut et bonne chance,
Mes amis !

SANDRINO.

Le voilà, l'enfant de la vengeance,
Le fils des Torelli qui nous délivrera !

SEVERO, *à une femme qui porte un petit enfant.*

Ah ! ma bonne, je sais qu'hier on enterra
Ton mari. Maintenant te voilà sans ressource,
Ma pauvre Luisina... Tiens, accepte ma bourse.

LA FEMME DU PEUPLE, *inclinée sur la main de Severo qu'elle vient de baiser.*

Veux-tu me rendre heureuse ?

SEVERO.

Oui... De quelle façon ?

LA FEMME.

Embrasse seulement mon cher petit garçon.

SEVERO.

Certe, et de tout mon cœur... Qu'il grandisse et qu'il t'aime !

LA FEMME.

Ton baiser sur son front, c'est un second baptême

SANDRINO, *aux gens du peuple.*

Voyez comme il est bon... C'est tous les jours ainsi.

UN PROSCRIT, *à Severo.*

Un grand plaisir, seigneur !

SEVERO.

Quoi ?

LE PROSCRIT.

Votre main !

Severo lui tend la main.

LE PROSCRIT, *les larmes aux yeux.*

Merci !

SEVERO.

Mais, qu'as-tu donc, Beppo ?... Souffres-tu ? Quoi ! tu pleures

LE PROSCRIT.

Ils m'ont proscrit.

SEVERO.

Hélas!... Et tu pars?

LE PROSCRIT.

Dans deux heures...
Mais j'ai touché ta main, je pars moins malheureux.

SEVERO, *à part.*

Comme ils m'aiment!... Oh! tout pour mon père et pour eux!

Il s'approche du groupe formé par Renzo et les jeunes gentilshommes. Les gens du peuble se dispersent et sortent.

Haut aux jeunes gens.

Bonjour, amis!

LIPPO.

Tu sors trop tard de cette église,
Camarade, pour voir le gouverneur de Pise;
A l'instant même, il est venu nous insulter.

SEVERO.

Béni soit le hasard qui m'a fait l'éviter!
Je ne me suis jamais trouvé sur son passage
Et je ne connais pas son odieux visage.

RENZO, *montrant Sandrino.*

C'est à ce pauvre enfant que le monstre en avait.

SEVERO.

A-t-il bien répondu?

RENZO.

Comme tu l'aurais fait...

SANDRINO.

En citoyen de Pise!

RENZO.

En homme de courage!
Et, sans la Portia qui détourna l'orage,
— Bonne fille! — ce soir, nous couchions en prison,

SEVERO.

Je n'attendais pas moins de lui... Tiens, mon garçon...
A toi, ma chaîne d'or.

SANDRINO, *confus.*

Seigneur... elle est trop belle!

SEVERO.

Tu me feras cadeau de quelque bagatelle,
Enfant, que ce bijou ne paierait qu'à moitié.
Nous ferons cet échange en signe d'amitié...
Mais laisse-nous.

SANDRINO, *sortant.*

Le cher et généreux jeune homme

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* SANDRINO.

ERCOLE.

Severo Torelli, quand je partis pour Rome,
Où, comme vous savez, je suis resté six ans,
J'avais le désespoir au cœur ; car les Pisans,
Pour le jour désiré d'émeute et de colère,
N'avaient pas dans leur ville un homme populaire
Qu'ils pussent acclamer pour chef et pour tribun.
Mais je viens de vous voir à l'œuvre : ils en ont un !

SEVERO.

Qu'ils me choisissent donc, et que ce jour arrive !
Qu'ils se lassent, enfin, qu'on tue et qu'on proscrive
Les plus grands, les meilleurs, les plus nobles d'entre eux !
Qu'ils tentent un suprême effort, les malheureux !
Oui, qu'ils me disent : « Va ! » Qu'ils me fassent un signe !
Je serai là pour les commander, quoique indigne.
Que dis-je ? je fais plus que de le souhaiter,
Ce jour du grand réveil ; je voudrais le hâter.
Ce rêve, mes amis, chaque nuit me visite :
La vieille liberté de Pise ressuscite,
En brisant de son front le marbre du tombeau,
Et c'est moi qui l'évoque, en frappant Barnabo !
Mais je songe, au réveil : « Florence est la plus forte ;

Les Guelfes reviendront venger la bête morte
Et ressouder nos fers, vieux de près de cent ans;
Attendons un moment favorable. » — Et j'attends.
Car la révolte, hélas! fut trop souvent folie
Dans notre malheureuse et tragique Italie.
Sur Médicis, le fer des Pazzi s'émoussa;
Trois martyrs, vainement, ont égorgé Sforza;
Toujours au tyran mort survit la tyrannie...
Mais qu'elle sonne, enfin, l'heure cent fois bénie
Où le Guelfe, occupé de quelque autre ennemi,
Ne laissera peser sa griffe qu'à demi,
Sa griffe de lion sur sa vivante proie.
Alors, — ô quelle ivresse! ô joie! ô pleurs de joie,
Qu'au grand soleil revu verse le prisonnier! —
Je donne le signal, je frappe le premier,
Et, pareil aux tribuns des vieilles républiques,
On me verra courir sur les places publiques
Agitant pour drapeau cette main que voilà,
Rouge jusqu'au poignet du sang de Spinola!

ERCOLE.

Eh bien, donc! écoutez... Le moment où la cloche
Du Dôme sonnera cette heure, il est tout proche...

SEVERO.

Quoi?

ERCOLE.

Nous avons un chef!... Eh bien! je vous apprends
Qu'un imminent péril menace nos tyrans.
Oui, mes braves amis, je vous apprends encore

Qu'appelé par le Pape et Ludovic le More,
Le roi Charles, le roi de France, est sur le point
D'arriver, la bannière au vent, l'épée au poing.
Il va vers Naples, mais sa première furie
Tombera sur Florence et sur la Seigneurie.
Or, ce roi paladin nous tient pour ses amis;
Il nous accordera son aide; il l'a promis.
Il vient, vous dis-je, il vient, et c'est Dieu qui l'envoie!
Son armée a franchi les Alpes de Savoie;
Pierre de Médicis en est épouvanté;
Et, déjà, nous sentons un vent de liberté,
Qui, des coteaux toscans courbant au loin les seigles,
Nous arrive du Nord, par le chemin des aigles!

SEVERO.

Le roi de France arrive?

LIPPO.

Est-ce certain?

ERCOLE.

Certain.

LIPPO.

Alors, il faut agir contre le Florentin;
Il faut que les Pisans, d'un cri de délivrance,
Répondent, sans retard, aux trompettes de France!

RENZO, *à Severo.*

Tu seras notre chef dans ce danger commun!

SEVERO.

Pour mourir le premier, soit!...

LIPPO.

Silence !... Quelqu'un...
C'est Portia.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PORTIA.

PORTIA.

Vraiment, il parait que nous sommes
Faits pour nous rencontrer ici, mes gentilshommes.
Mais vous causiez tout bas...

Elle va pour s'éloigner.

Je vous laisse en repos.

RENZO.

Non ! belle Portia, tu viens mal à propos
Et troubles entre nous un discours assez grave ;
Mais n'importe : tu fus, pour Sandrino, très brave ;
Nous l'aimons ; et puisque tu passes à présent,
Nous te saluerons tous d'un mot reconnaissant.

PORTIA.

Vous ne me détestez donc pas ?... Cela m'étonne.

LIPPO.

Bah ! l'on hait ton amant, mais toi, l'on te pardonne.

RENZO.

D'abord, pour ton bon cœur...

ERCOLE.

Et puis, pour tes beaux yeux !

PORTIA.

C'est fort galant.

S'adressant à Severo, qu'elle n'a cessé de regarder.

Mais vous, le beau silencieux,
Ne me direz-vous pas un mot qui renouvelle
Dans mon cœur le plaisir et l'orgueil d'être belle ?

SEVERO.

Je ne sais point aimer ni haïr à demi.
Mais votre fantaisie a sauvé notre ami ;
Le caprice fut bon qui vous a décidée...
Merci donc !

PORTIA, *tristement, à part.*

Il ne m'a pas même regardée.

Haut.

Adieu, seigneurs !

Elle sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *moins* PORTIA.

RENZO.

On t'a parlé fort tendrement,
Severo.

SEVERO.

Que m'importe, en un pareil moment!
A nos projets!... Ainsi, pour mourir, pour combattre,
Nous allons nous unir, mes amis, tous les quatre?

LES TROIS JEUNES GENS.

Oui!

SEVERO, *à Ercole.*

Le temps presse-t-il?

ERCOLE.

Le roi de France accourt;
Il faut que les Pisans, dans un délai fort court,
Soient libres dans leurs murs, l'œil à la barbacane,
Pour aider les Français descendus en Toscane.

SEVERO.

Ils le seront! Le ciel s'écroule sur mon front,
Si je n'insurge pas la foule. Ils le seront!

LIPPO.

Mais ce peuple endormi sous un joug centenaire,
Il faut le réveiller par un coup de tonnerre;
Faisons, pour enhardir jusqu'au plus timoré,
Un acte sans retour, affreux, désespéré,
Qui le force au combat, qui lui mette aux entrailles
La rage du succès, l'effroi des représailles,
Et qui donne au bourgeois le cœur d'un vétéran...

SEVERO.

Cet acte, quel est-il?

ERCOLE.

Le meurtre du tyran.

SEVERO.

Je vois que vous m'avez bien compris tout à l'heure.
Il faut que nous frappions cet homme; il faut qu'il meure!
Nous ne soulèverons Pise qu'en brandissant
Au soleil un couteau tout rouge de son sang.
Notre devoir est là; cette tâche est la nôtre.
Êtes-vous tous prêts?

LES TROIS JEUNES GENS.

Tous!

SEVERO.

Frappons, l'un après l'autre!
Si bien gardé qu'il soit par ses hallebardiers,
Que ce soit moi qui tue ou vous qui poignardiez,
Nous jurons de frapper d'une main ferme et sûre?

LES TROIS JEUNES GENS.

Oui... tous!

SEVERO.

De retourner l'arme dans la blessure?

LES TROIS JEUNES GENS.

Oui!

SEVERO.

D'égorger cet homme en quelque lieu qu'il soit,

Même dans son sommeil, même sous notre toit,
Même à l'autel! — Tant pis, si le prêtre en murmure! —
Nous jurons de frapper au défaut de l'armure,
Dans le visage, au cou, partout où nous pourrons
Enfoncer le poignard, enfin!

LES TROIS JEUNES GENS.

Nous le jurons!

SEVERO, *avec exaltation.*

N'est-ce pas que c'est juste? Oh! n'est-ce pas, patrie,
Que mon bras peut s'armer pour cette boucherie?
N'est-ce pas qu'à présent, dans cette faible main,
Tu mettras la vertu stoïque d'un Romain?
N'est-ce pas qu'avec toi je suis d'intelligence?
— Tu le sais, j'ai vécu pour ta seule vengeance;
En moi, j'ai respecté ton justicier futur;
Et ma jeunesse est chaste, et mon cœur est très pur. —
N'est-ce pas que ce meurtre est bon et légitime?

LIPPO.

Mais l'honneur de frapper, le premier, la victime,
Auquel de nous, amis, sera-t-il destiné?

RENZO.

Moi, je suis le plus noble!

ERCOLE.

Et moi, je suis l'aîné!

SEVERO.

Non pas! ce sera moi!... Tous vous l'avez dit, même!

Seul, je puis entrainer le peuple; seul, il m'aime;
Et si je dois mourir en frappant l'étranger,
Le peuple vous suivra bien mieux pour me venger...
A moi, le premier coup!

ERCOLE.

C'est juste.

SEVERO.

Et si je tombe
Sans tuer Spinola, je voudrais dans ma tombe
Emporter avec moi, frères, votre serment
De frapper tour à tour, inexorablement...
La forme ne sera jamais trop solennelle
De ce serment. Je veux que mon âme éternelle,
Fût-elle au paradis ou fût-elle en enfer,
Sache que Barnabo mourra sous votre fer!
Je veux une terrible et sainte garantie...
Jurons donc...

Un bruit de clochette se fait entendre.

Attendez!...

Fra Paolo, portant un ciboire et précédé par un enfant, paraît sur le pont.

Sur la très sainte hostie!

RENZO.

Soit!

SCÈNE IX

LES MÊMES, FRA PAOLO.

SEVERO.

C'est Fra Paolo, prieur des Célestins.
Il a, tout comme nous, horreur des Florentins :
Il voudra contenter notre désir, j'espère.

A Fra Paolo, qui s'est dirigé vers l'église et a déjà monté les premières marches du parvis.

Sire moine, deux mots!

FRA PAOLO.

Que voulez-vous?

SEVERO.

Mon père,
Vous nous connaissez tous... Or, un dessein puissant,
Que nous ne dirions pas, même en nous confessant,
Tous quatre nous unit pour le salut de Pise.
Montrez-nous le ciboire, au seuil de cette église;
Silencieusement nous étendrons la main,
Et vous continuerez en paix votre chemin.

FRA PAOLO.

Ainsi, vous m'arrêtez, prêtre, sous ce portique,
Et vous voulez jurer sur le saint viatique?

SEVERO.

Sur Dieu même !

FRA PAOLO.

Il a dit, dans le livre divin,
Aux hommes : « Gardez-vous de m'invoquer en vain. »

SEVERO.

Notre dessein est juste, et notre œuvre mûrie.

FRA PAOLO.

Vous avez dit le nom de la chère patrie :
Il suffit ; vous aurez de moi contentement.
Mais c'est un redoutable, un éternel serment,
Contre lequel il n'est plus jamais de refuge.

Il découvre le ciboire.

Voici le corps du Christ.

Les jeunes gens mettent un genou en terre, inclinent le front et étendent silencieusement la main droite vers le ciboire, en signe de serment.

Mes fils, que Dieu vous juge !





ACTE DEUXIÈME

Une salle du palais Torelli. Meubles sévères, sombres tapisseries armures et portraits.

SCÈNE PREMIÈRE

GIAN-BATTISTA, DONNA PIA.

Gian-Battista est assis dans un grand fauteuil; Donna Pia se tient debout près de lui.

GIAN-BATTISTA.

Non! j'ai fait une faute et dois m'en repentir;
Même au bras de mon fils, je ne veux plus sortir,
Plus revoir notre état de décadence infâme...
Vois-tu! je ne suis bien qu'avec toi, chère femme,
Qui partageas toujours mon deuil et ma prison...
J'étais malade, eh bien!...

Il lui baise la main.

Voilà ma guérison.
Dis-moi... N'est-il venu personne en mon absence?

DONNA PIA.

Si... de pauvres proscrits, qui demandaient licence
De vous voir un moment.

GIAN-BATTISTA.

Encor... Les malheureux!
Mais, hélas! je n'aurais rien pu faire pour eux.
Notre épargne n'était pas forte, cette année;
On nous implore tant... je l'ai toute donnée.
Notre trésor est vide, et c'est souvent ainsi.
Pauvres gens!

DONNA PIA.

Monseigneur, n'ayez aucun souci.
J'ai compris leur misère à leurs regards timides,
Et pas un n'est sorti de chez vous les mains vides

GIAN-BATTISTA.

Cependant nous n'avions plus rien?

DONNA PIA.

Hier, en effet,
Mais non pas aujourd'hui.

GIAN-BATTISTA.

Comment donc as-tu fait?

DONNA PIA.

Ne vous occupez pas de mes pauvres largesses.
J'avais quelques bijoux, inutiles richesses;
Car un deuil éternel par nous deux est porté.

Ma parure, ai-je dit, sera la charité,
— D'ailleurs, je ne mettais jamais ces braveries, —
Et j'ai chez l'argentier vendu mes pierreries...
Oh ! sans vous en parler... Vous n'auriez pas dit non...
Les proscrits sont partis bénissant votre nom.

GIAN-BATTISTA, *se levant et lui prenant les mains.*

O ma Pia, douceur et fierté de ma vie !
Certes, je ne suis pas de ceux-là qu'on envie,
Et l'on plaint le vieillard qui porte dans son cœur
D'un grand rêve détruit la cruelle rancœur;
Je ne suis qu'un captif dans ma patrie esclave.
Mais l'humble moine élu pape par le conclave,
Mais le condottiere devenu prince et duc,
M'envieraient, quand, pauvre homme égrotant et caduc,
Je prends avec amour tes deux mains et les presse,
Ces larmes de bonheur, d'orgueil et de tendresse!

DONNA PIA.

Mais, monseigneur, j'ai fait simplement mon devoir.

GIAN-BATTISTA.

Que je t'aime, Pia! Tu ne peux pas savoir
De quel profond chagrin mon âme est oppressée,
Quand je songe à ta vie auprès de moi passée.
J'avais plus de trente ans quand ce bonheur m'advint
De te voir, de t'aimer; tu n'en avais pas vingt.
Tu m'aimas, ignorant mon rang et ma naissance,
Me croyant pauvre enfin, dans ta chère innocence,
Et ton regard charmé dans le mien se plongea

Oubliant que j'avais des cheveux gris déjà.
Mais l'idylle fut courte et trop vite achevée.
La hache du tyran sur mon front fut levée,
Et de cette épouvante et de cette douleur
Tu gardes pour toujours l'effrayante pâleur,
Et le sourire, après tant d'angoisse et de fièvres,
Même en me revoyant, n'a plus fleuri tes lèvres.

DONNA PIA, *à part.*

Hélas !

GIAN-BATTISTA.

J'étais sans joie au moment du retour,
Au monde je n'avais plus rien que ton amour.
Je revenais ici le désespoir dans l'âme ;
Le front courbé, frappé d'une clémence infâme,
Je cachais dans ton sein ma honte de vaincu...
Et depuis lors, Pia, comment as-tu vécu ?
Près du vieux combattant, perdu pour sa patrie,
Dans ce sombre palais ta beauté s'est flétrie,
Et ce morne destin, je te le vois subir,
Sans un sanglot, sans un regret, sans un soupir !
Telle une fleur — les fleurs ont une âme très douce —
Que le vent a semée au hasard, et qui pousse
Sur la pierre, entre les barreaux noirs d'un cachot,
Doit préférer parfois au soleil doux et chaud,
A l'air libre, aux amours de ses sœurs des prairies,
Le bonheur de charmer de tristes rêveries
Et de mettre un parfum suave et printanier
Dans la tombe où languit un pauvre prisonnier.

DONNA PIA.

C'est beaucoup trop d'éloge et de reconnaissance,
Monseigneur. Loin de vous, comme en votre présence,
Je n'ai qu'un souvenir: le jour où je vous vis,
Jeune et noble Pisan, debout sur le parvis,
Me donner l'eau bénite au sortir de la messe.
Dès ce jour, où, rempli d'amoureuse promesse,
Votre regard brûlant sur le mien s'arrêta,
Je vous aimai, je fus à vous, Gian-Battista!
Et moi, qui vous voyais presque avec épouvante,
Moi, dont vous auriez pu faire votre servante,
Votre jouet, oui, moi, qui vous aurais béni
Quand vous m'auriez chassée en disant: « C'est fini! »
Moi, qu'un baiser de vous à jamais eût ravie,
Je fus le seul amour de toute votre vie!
Ce sort était si beau qu'il me comblait d'effroi.
Il dure encor pourtant. Aussi, demandez-moi
Mon repos en ce monde et mon salut dans l'autre;
Oui, changez, mon seigneur et maître, — je suis vôtre! —
En supplices futurs tous mes bonheurs passés;
Demandez-moi mon sang.... Je n'ai pas fait assez.

GIAN-BATTISTA.

Que dis-tu, ma Pia? Quelle maison royale
M'aurait jamais donné d'épouse plus loyale,
Qui me fît plus d'honneur et portât mieux mon nom?
Non! tu ne me dois rien, ma Pia, cent fois non!
Les femmes comme toi, le ciel les prédestine
Aux grands et saints devoirs, et l'humble contadine
Au centuple a payé le peu qu'elle m'a dû.

Mère de notre fils, tu me l'as bien rendu.

DONNA PIA, *à part.*

Notre fils!

GIAN-BATTISTA, *souriant.*

Ah! ton cœur n'a plus rien qui proteste,
Et tu ne songes plus à faire la modeste;
Et moi, j'ai bien le droit d'être reconnaissant...
Notre fils bien-aimé!... Je pleure en y pensant...
S'il est pur, généreux, bon, rempli de courage,
O ma chère Pia, c'est surtout ton ouvrage,
Et tu l'as, pour le faire aujourd'hui tel qu'il est,
Nourri de tes vertus autant que de ton lait!
Ah! tu ne dis plus rien, tu gardes le silence...
Pesez les sentiments d'un fils dans la balance:
Du côté de la mère incline le plateau.
Va! quand nous dormirons dans le Campo-Santo,
Les jours où notre fils, errant parmi les pierres,
Viendra nous apporter des fleurs et des prières
Et nous verra tous deux, en marbre copiés,
Les mains jointes, avec un lion à nos pieds,
Sa tendresse, suivant sa pente accoutumée,
Rêvera plus longtemps à toi, la mieux aimée,
Sans que j'en sois jaloux, hélas! car c'est la loi...
Il priera pour nous deux; les fleurs seront pour toi.

DONNA PIA.

Vous êtes bon pour moi plus que je ne mérite,
Monseigneur... Mais, souffrez qu'un instant je vous quitte.
Parmi mes vêtements et les vôtres, j'ai pris

Quelques menus objets pour ces pauvres proscrits,
Et sans retard il faut que je les leur envoie...
Je reviens.

Elle sort, à gauche.

SCÈNE II

GIAN-BATTISTA, *puis* SEVERO.

GIAN-BATTISTA, *seul.*

Fais ton œuvre et marche dans ta voie,
Sainte femme, et que Dieu te récompense un jour !

Severo entre.

Severo !... Mon enfant, j'attendais ton retour ;
Car loin de toi, le temps me dure... Oui, même une heure !

SEVERO.

Celle qui vient de fuir est pourtant la meilleure
De ma vie, ô mon père, et vous devez bien voir
Rayonner dans mes yeux un magnifique espoir !

GIAN-BATTISTA.

Lequel ?

SEVERO.

La foule était nombreuse sur la place,
Le jour où Barnabo Spinola vous fit grâce,
N'est-il pas vrai, mon père ? et chacun entendit
La menace qu'alors vous fîtes au maudit.

« S'il naît un fils de moi, » lui dites-vous, « prends garde ! »
Or, voilà trop longtemps que la vengeance tarde
Et que, sans que peut-être y songe le bourreau,
Elle est comme un poignard qui se rouille au fourreau.
Mais, si Dieu m'aide, avant que peu de temps s'écoule,
Mon père bien-aimé, vous reverrez la foule
Au seuil de ce palais, libre et vous acclamant,
Qui vous criera : « Ton fils a tenu ton serment ! »

GIAN-BATTISTA.

Mon Severo, que veux-tu dire ?

SEVERO.

Je me nomme
Severo Torelli, père ! je suis un homme,
Mon bras est fort, mon cœur est brave, j'ai vingt ans,
Et je vais accomplir la menace. Il est temps !

GIAN-BATTISTA.

Tu vas ?...

SEVERO.

D'abord, il faut que je vous avertisse
Que rien n'arrêtera cet acte de justice.
J'ai juré sur le Christ. Nous sommes quatre amis,
Des cœurs jeunes et purs, des bras bien affermis ;
Je suis leur chef, ma main frappera la première...
Et l'on empêcherait d'éclater la lumière
Du soleil, et le fleuve à la mer de courir,
Plutôt que d'empêcher cet homme de mourir !

GIAN-BATTISTA.

Severo, ne crains pas mes remontrances vaines.
C'est bien mon noble sang qui brûle dans tes veines,
C'est lui seul qui te fait agir; tu l'as reçu,
Dernier des Torelli, lorsque tu fus conçu;
Mon ardeur d'autrefois, il te la communique.
Jadis, je frémissais de peur, mon fils unique,
Lorsque, petit enfant, tu faisais un faux pas;
Aujourd'hui, prends ma main, elle ne tremble pas.
Une larme, une seule, aujourd'hui serait lâche.
Tu l'as juré! C'est bien, Severo, fais ta tâche.

Montrant les armures.

Ils t'approuvent, ô jeune et brave justicier,
Nos aïeux, dont voici les fantômes d'acier!
Je sens sous cet airain quelque chose qui vibre,
Leur orgueil, qui connut Pise puissante et libre.
Aussi, tous ces héros qui m'entendent et moi,
Nous te verrons lever le poignard sans effroi
Sur ce tyran, eût-il une triple cuirasse,
Et mettrons dans ton bras la force d'une race!

SEVERO, *mettant un genou en terre.*

Il ne vous reste plus, père, qu'à me bénir.

GIAN-BATTISTA.

O mon Dieu, cet enfant va s'armer pour punir
Un homme et délivrer tout un peuple d'esclaves!
Vous laissez le volcan répandre au loin ses laves;
Laissez des opprimés éclater le courroux.
Songez, mon Dieu, que seul il s'expose pour tous,

Songez qu'il fait justice, ô vous, le juste maître!
Et ne maudissez pas l'acte qu'il va commettre.

Il étend la main sur la tête de son fils.

Pour moi, mon fils, au nom des quatre-vingt-dix ans
De honte et de douleur subis par les Pisans,
Au nom des prisonniers qui râlent sous les voûtes,
Au nom des exilés sans pain sur les grand'routes,
Au nom des orphelins et des veuves, au nom
Des anciens soldats morts sous notre gonfanon,
Jadis, lorsque le Guelfe a brisé nos épées,
Au nom des malheureux dont les têtes coupées
Ont si souvent pourri sur la Tour de la Faim,
Au nom de nos héros, de nos martyrs, enfin,
O mon fils! pour donner la victoire à tes armes,
Je te bénis avec leur sang, avec leurs larmes,
Et, d'avance certain que tu les vengeras,
Je t'approuve et je t'aime, et je te tends les bras!

Severo se jette dans les bras de son père.

SCÈNE III

LES MÊMES, DONNA PIA.

GIAN-BATTISTA, *voyant entrer donna Pia.*

Voici ta mère, enfant, mon héroïque épouse;
Tu lui dois ton secret, elle serait jalouse,
Et pour le grand péril où tu vas t'exposer,
Ma bénédiction ne vaut pas son baiser.

DONNA PIA.

Un péril?... Pour mon fils?... Et lequel, je vous prie?

GIAN-BATTISTA.

Cet enfant va venger son père et sa patrie...

DONNA PIA.

Comment?

GIAN-BATTISTA.

En attaquant Barnabo Spinola...

SEVERO.

En frappant le tyran!

DONNA PIA, *avec un grand cri.*

Ah!... Jamais!... Pas cela!...

Elle défaille sur un siège.

Non, pas cela... C'est trop!...

GIAN-BATTISTA.

Pia, quelle faiblesse!
Songe qu'elle m'attriste autant qu'elle me blesse...
Tu souffres... mais le cri que ta bouche a poussé
Dément en un instant tout ton noble passé.
Oui, pleure, c'est ton droit; mais en ton cœur ramène
Cet amour du devoir, cette vertu romaine
Dont jadis je tâchai de t'imprimer le sceau,
En te lisant Plutarque auprès de son berceau.
Quoi! tout à l'heure encor, simplement, sans murmures,
Aux pauvres exilés tu donnais tes parures...

O matrone, il faut faire encor plus que tu fis!
Pise exige de toi la plus belle : ton fils!

SEVERO.

Oui, mon père a raison. Par pitié, soyez forte!
Espérez et priez, mère, pour que je sorte
De ce grave danger heureux et triomphant.
Priez, ma mère, et Dieu vous rendra votre enfant...
D'ailleurs, à mon projet vous serez convertie,
Lorsque vous saurez tout... J'ai juré sur l'hostie!

Donna Pia tressaille douloureusement; Severo l'enveloppe de ses deux bras.

Jamais je ne t'aimai, mère, autant qu'aujourd'hui.

DONNA PIA, *à Gian-Battista, d'un air égaré.*

Seule avec lui!... Je veux être seule avec lui!

GIAN-BATTISTA.

C'est bien.

A Severo.

Pour endormir sa cruelle pensée,
Que la mère à son tour par l'enfant soit bercée!

A part.

Mais mon angoisse, à moi, tu devais l'ignorer,
Mon fils, et c'est Dieu seul qui me verra pleurer.

Il sort.

SCÈNE IV

SEVERO, DONNA PIA.

DONNA PIA.

Tu m'aimes bien, dis-moi?

SEVERO.

Ma bonne mère!

DONNA PIA.

Écoute...

Spinola — son nom seul me fait frissonner toute —
Est un monstre, un Satan sanguinaire et cruel;
Je le hais, aussi vrai que Jésus est au ciel;
Sa vie et son triomphe offensent la nature;
Il mérite la mort et la pire torture;
Pourtant il vaudrait mieux pour toi — m'entends-tu bien ? —
Ne pas croire à la messe et vivre comme un chien;
Il vaudrait mieux pour toi, mon fils, cent fois mieux être
Un voleur, un parjure, un scélérat, un traître,
Un chrétien renégat et violant ses vœux,
Que de faire tomber un seul de ses cheveux !

SEVERO.

Ah ! vous m'épouvantez, mère !

DONNA PIA.

L'heure est venue

Où l'horrible action doit être enfin connue...
Ah! pour nous épargner ce supplice hideux,
Murailles, croulez donc, écrasez-nous tous deux!...

SEVERO.

Ma mère, apaisez-vous... Ma mère, je vous aime...
Vous m'avez entendu : j'ai juré sur Dieu même!
Comment un tel serment peut-il être aboli?

DONNA PIA.

Parce que tu n'es pas le fils de Torelli...

Severo recule, suffoqué.

Et que... sans en mourir, faut-il que je le dise?...
Ton père est Spinola, le gouverneur de Pise.

SEVERO.

Lui!

DONNA PIA.

Retiens ton dégoût, ta haine, ton mépris!...
Car tu ne peux savoir, car tu n'as pas compris...
Je n'ose te parler dans l'horreur qui m'accable.
La grâce... souviens-toi... la grâce inexplicable...
L'échafaud... Torelli sauvé seul du trépas...
Ah! tu te tords les mains!...Tu comprends, n'est-ce pas?

SEVERO, *se cachant la tête dans les mains.*

Oh! monstrueux!

DONNA PIA.

Pourtant, il faut bien que tu saches...

Toujours ces échafauds, ces bourreaux et ces haches...
Vois-tu ! je n'avais plus raison ni volonté,
J'étais comme une folle... On l'avait arrêté...
Ah ! je savais la loi... La mort pour qui conspire...
Quel jour affreux ! J'avais mordu la main du sbire
Qui, le premier, avait touché Gian-Battista.
Mais ils étaient nombreux et forts... On l'arrêta.
Je restai seule... Alors, je n'eus plus qu'une idée,
Un désir... Ah ! j'étais comme une possédée...
Voir Barnabo, crier : « Clémence ! » à ce tyran,
Et lui couvrir la main de baisers en pleurant.
J'avais une douleur toute brute et rustique,
Moi ! Je ne comprenais rien à la politique.
Dans l'affreux désespoir dont mon cœur était plein,
Je ne connaissais plus Guelfe, ni Gibelin ;
Je me souciais bien de la fierté pisane,
Moi, la fille du peuple, oui, l'humble paysanne...
Je voulais voir cet homme et lui jeter mon cri,
Afin qu'il empêchât de tuer mon mari...
Ah ! je le vois encore, écoutant ma supplique,
Sur son trône, riant d'un rire diabolique,
Et jouant de la main avec son lourd collier ;
Et lorsque je tombai, lasse de supplier,
Demi-morte, à genoux, sans voix, je me rappelle
L'accent dont il me dit : « Comme vous êtes belle ! »

SEVERO.

Par grâce ! assez ! assez !

DONNA PIA.

Non ! tu dois savoir tout.

Dès qu'il eut prononcé ce mot, je fus debout,
Devant lui, frémissante et pâle de colère...
Oh! le contrat abject! Oh! l'ignoble salaire!
Mais le monstre me dit, d'un ton calme et glacé:
— « Dès l'aube, l'échafaud, demain, sera dressé;
Trois hommes y seront, cou nu, les mains liées.
Leurs sentences partout ont été publiées,
Et de loin, pour les voir, les curieux viendront.
De ces trois condamnés, les deux premiers mourront.
L'autre, sur le billot, viendra poser sa tête;
L'exécuteur aura la hache toute prête,
Il prendra pour frapper un élan de trois pas...
Mais... si tu veux... le fer ne retombera pas!... »
— Il n'est pas retombé!

SEVERO.

Se cacher sous la terre!

DONNA PIA.

Oui, me tuer... après... — Oui, j'aurais dû le faire!
Mon époux eût vécu, sauvé, sans rien savoir...
Mais, avant de mourir, j'ai voulu le revoir,
Et de ma lâcheté mon amour fut complice.
Aussi, quand il revint, échappé du supplice,
Et me dit, se trompant sur mon cruel émoi,
Qu'il n'avait accepté sa grâce que pour moi...
— Je l'aimais tant... j'étais sa chose, son esclave... —
Quand je le vis tomber, lui, si ferme et si brave,
Dans cette chaise, avec un geste de vaincu,
J'ai cru qu'il fallait vivre encore... et j'ai vécu.

J'ai vécu... Si mon crime est grand, combien j'expie!
Non! Dieu m'éprouve trop, et je deviens impie...
Mais, lorsque je jurais de vivre, à mon insu
L'enfant de l'adultère était déjà conçu!

SEVERO.

Et, lorsqu'il vit le jour, ce fils de l'adultère,
Vous n'avez pas?...

DONNA PIA.

Pitié! pitié! Je suis ta mère.

SEVERO.

Pardon!... je deviens fou... Mais, depuis un moment,
Il se fait en moi-même un long déchirement;
Un vertige d'horreur du cœur au front me monte;
Et mon sang me dégoûte, et mon corps me fait honte!
Moi, fils de Barnabo! moi, fils de ce tyran!
Et ce vieillard si bon, ce citoyen si grand,
M'aime comme son fils et croit être mon père!
Il a dans son giron chauffé cette vipère;
Et mes baisers d'enfant, — c'est à faire frémir, —
S'il savait le secret, il voudrait les vomir!
O vous, si peu coupable et cent fois trop punie,
Pardon! Mais c'est vraiment trop d'horrible ironie,
Que le lion aveugle ait pris pour lionceau
Et caresse le fils du loup et du pourceau!

DONNA PIA.

Severo!

SEVERO.

Je comprends, portraits des vieux ancêtres,
Qui tous avez haï les tyrans et les traîtres,
Pourquoi vous me suiviez d'un regard courroucé
Lorsque, enfant, devant vous si souvent j'ai passé!
Je comprends à présent, héroïques armures,
Pourquoi sous votre airain j'entendais des murmures,
Et pourquoi, dans les trous des morions de fer,
Je croyais voir des yeux briller d'un feu d'enfer!
Regards des vieux portraits, flammes sous les vieux heaumes,
O Torelli, c'étaient vos illustres fantômes,
Qui, du pays des morts chassés par la douleur,
Venaient maudire en moi l'intrus et le voleur!...
Oui, voleur! N'allez pas dire que j'extravague:
J'ai volé le blason que je porte á ma bague,
Volé le nom, volé l'honneur, volé l'argent
Que, prodigue et joyeux, je donne à l'indigent
Et sur lequel on voit, lauré comme un Tibère,
Un visage, celui de mon horrible père!
J'ai tout volé! Tant mieux! j'applaudis mon larcin.
J'ai droit d'être un voleur, moi, fils d'un assassin!

DONNA PIA.

O mon Dieu!

SEVERO, *avec égarement.*

Redoublez vos regards de colère,
Vieux aïeux... Vous savez! je suis très populaire,
Et, m'arrêtant, parfois, quand je passe en rêvant,
Une mère me fait embrasser son enfant.

Tous me tendent la main, lorsque je sors de vêpre...
N'approchez pas de moi, malheureux! J'ai la lèpre!
Le sang qui rend ma main froide comme un tombeau,
C'est du sang de serpent, du sang de Barnabo!
Stupides, attendris, des pleurs sous les paupières,
Vous me tendez vos mains... Allons! cherchez des pierres!
J'ai la lèpre, vous dis-je, et je répands l'effroi...
Des pierres! Ramassez, vite, et lapidez-moi!

DONNA PIA.

Mon Severo, j'ai peur! la raison t'abandonne.

SEVERO.

Non, non!... Car je vous plains, mère, et je vous pardonne.
C'est un dévouement fou qui vous a fait agir...
Mais vous deviez comprendre, en l'entendant vagir,
L'avorton, fils du crime et fils de la folie,
De quels tourments sa vie allait être remplie,
Et si vous aviez eu des sentiments humains,
Ma mère, vous m'auriez étranglé de vos mains!

DONNA PIA.

Non! ne dis pas cela. C'est un affreux blasphème!
Je t'aimais, malgré tout, je t'aimais... et je t'aime!...
Et quand je tressaillis à tes cris enfantins,
Je ne fus qu'une mère et n'eus que des instincts:
Te nourrir, t'élever, comme une simple femme,
Hélas! et j'oubliai presque la chose infâme.
Oui! j'ai menti, c'est vrai, mais la mère qui ment
Pour son fils n'a pas peur du divin jugement,

Et Dieu, j'en suis bien sûre, absoudra mon silence
Après l'avoir pesé dans sa juste balance,
Et vingt ans de torture et de remords caché
Pèseront à ses yeux plus lourd que mon péché.
J'ai menti... Mais c'était ton bonheur, ce mensonge;
C'était aussi le sien, à ce vieillard, j'y songe,
Et quand je le voyais comme un fils te chérir,
Je disais : « Tout est bien, je suis seule à souffrir. »
Cet odieux secret, il faisait mon martyre.
Mais, pour toi, mon enfant, plutôt que de le dire,
Sous le fer des bourreaux, sur les brasiers ardents,
Je me serais coupé la langue avec les dents.
Pouvais-je donc prévoir cette chose effroyable
Que cet homme ait vécu vingt ans? est-ce croyable?
Lui, dont tout un pays rêve l'égorgement!
Hélas! il n'a vécu que pour mon châtiment...
Tu tournes ton regard vers le mien, tu tressailles!
Prends-moi donc en pitié, cher fils de mes entrailles,
Car je t'épargne un crime effrayant... A quel prix!
J'ai changé ton amour filial en mépris,
Je te voue au malheur... Eh bien! je m'y décide,
Mais tu ne seras pas, du moins, un parricide!
Ah! nous mourrons bientôt... Ce monde est trop cruel!
Mais nous pourrons du moins nous retrouver au ciel...
Ah! je me sens mourir... Je suis anéantie...
Mon fils! Mon pauvre enfant!...

Elle tombe à genoux et défaille en baisant la main de Severo.

SEVERO.

J'ai juré sur l'hostie!



ACTE TROISIÈME

Une rue près du Dôme. Au milieu de la scène, un lion de marbre blanc, sur un piédestal où sont écrits au charbon ces mots : Mort à Spinola. *Palais à droite et à gauche. — C'est au coucher du soleil.*

SCENE PREMIÈRE

RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA, *groupés dans un coin du théâtre,* SANDRINO, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

Au lever du rideau, les gens du peuple entourent le lion de marbre et se montrent entre eux l'inscription du piédestal, en jetant des éclats de rire. Sandrino est au milieu d'eux.

LA FOULE.

Mort à Spinola ! Mort !

SANDRINO, *montrant le poing au lion.*

Rugis donc, vieux lion !
Vois ! notre cri de haine et de rébellion

Est sur ton socle... Allons ! montre tes crocs et rage !
Tu m'entends bien ?... On peut lire le même outrage
Écrit en une nuit, on ne sait pas par qui,
Sur tous les piédestaux de tous les *Marzocchi !*
Fâche-toi donc un peu, citoyen de Florence !

UN HOMME DU PEUPLE.

C'est sur tous les lions ?

SANDRINO.

Oui, pas de différence !
Pas de jaloux ! Le grand monstre de marbre blanc
Du Dôme a ces trois mots incrustés dans le flanc...
En une nuit, on a flétri tous les emblèmes...
Ah ! cela fait du bien... Tous souillés ! tous les mêmes !
Et l'on s'est réjoui, va, depuis ce matin !

DES HOMMES, *jetant de la boue sur le lion.*

A toi, tyran ! A toi, Guelfe ! A toi, Florentin !

SANDRINO.

Que m'absolvent messieurs Saint-Marc et Saint-Jérôme !

Il jette de la boue au lion.

Tiens, scélérat !... Allons voir le lion du Dôme.
Peut-être sera-t-il plus méchant, celui-là !

TOUS.

Au Dôme !

L'HOMME DU PEUPLE.

Courons-y tous !

LA FOULE *sort, en criant :*

Mort à Spinola !

RENZO, *les suivant des yeux.*

Ma foi ! les voilà tous partis comme une meute.
Le peuple... grand enfant !

LIPPO.

Mais, Renzo, cette émeute
Est fâcheuse pour nous. Le despote, irrité,
D'abord redoublera contre eux de cruauté ;
Puis, il va se tenir encor plus sur ses gardes.

RENZO.

Bah ! il n'est point toujours entre ses hallebardes.
Il n'échapppera pas, quand même, à nos stylets.

ERCOLE.

N'importe ! Ces criards nous gênent... Suivons-les.
Ils sortent.

SCÈNE II

SEVERO, *seul.*

Il entre, plongé dans sa méditation.

Je suis son fils !... La nuit entière s'est passée,
Puis un jour, et je vis avec cette pensée...
Cherchant les lieux déserts, comme si mon affront
Était, en traits de feu, lisible sur mon front,
J'erre, je vais... Voilà des heures que je marche...
Hier au soir, je me suis accroupi sous une arche

Du vieux pont; mais l'affreux clapotement des eaux,
Et le vent de la nuit pleurant dans les roseaux,
Et deux ou trois hibous sortis de leur repaire,
M'ont chuchoté tout bas ces mots: « Il est ton père! »
Et je me suis enfui dans les champs, plein d'effroi.
Les étoiles n'ont pas eu de pitié pour moi;
Elles me poursuivaient de leur regard sévère.
Au matin, sur la route où se dresse un calvaire,
Mes genoux ont fléchi devant le crucifix...
Je n'ai pas pu prier... Son fils!... Être son fils!
Je n'ai voulu revoir ni ma mère... ni l'autre...
Le vieillard... Comme fait la bête qui se vautre,
J'ai dormi sur le sol, roulé dans mon manteau...
Tout à l'heure, j'étais dans le Campo-Santo;
L'endroit est solitaire à l'heure où le jour tombe...
A peine étais-je entré que, sur plus d'une tombe,
Le nom de Torelli, pourtant presque effacé,
A flamboyé soudain... et les morts m'ont chassé!...
Oui, tout, dans la funèbre et glorieuse enceinte:
Le sol qu'on apporta jadis de Terre-Sainte,
Les fresques d'Orcagna sur les murs, les tombeaux
Des grands Pisans, couchés dans l'éternel repos,
Tout ce monde des morts s'animant sous le cloître,
A cette heure où le jour commençait à décroître,
M'a crié : « Hors d'ici, l'intrus et le bâtard! »

Il se cache la tête dans les mains.

Mon Dieu!

Apercevant Renzo et ses amis qui reviennent.

Quelqu'un... Fuyons...

RENZO.

C'est Severo.

SEVERO.

Trop tard !...

Ils m'ont vu.

SCÈNE III

SEVERO, RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA.

RENZO.

Compagnon, enfin je te retrouve...
Tu ne sais pas encor l'affreux malheur qui couve.

SEVERO.

Non.

RENZO.

As-tu lu, du moins, les trois mots écrits là,
Sur ce piédestal ?

SEVERO.

Non.

RENZO.

Lis.

SEVERO, *lisant.*

« Mort à Spinola !... »

Eh bien ?

RENZO.

Maudit celui dont l'audace facile
A mis là, sans danger, cette injure imbécile!
Barnabo furieux, comme c'était certain,
D'un outrage public au lion florentin,
Vient de faire arrêter dix otages en ville.
Le despote, écumant et tout jaune de bile,
Devant les Marzocchi les traîne sur ses pas;
Et, si le factieux ne se dénonce pas,
Qui traça ces trois mots aux socles des statues,
Les dix têtes seront dès demain abattues.
Demain, tu m'entends bien, à l'heure où l'aube luit...
Les malheureux n'ont plus à vivre qu'une nuit.

SEVERO.

L'homme se livrera.

ERCOLE.

Bah! celui qui se cache
Pour insulter, est très probablement un lâche.

La nuit tombe.

SEVERO.

Dix otages!

RENZO.

La fleur des meilleurs citoyens.

LIPPO.

Égorgeons Barnabo, ce soir!

RENZO.

Par quels moyens?
Ce soir, il s'est armé, sa garde le protège...
Vous l'allez voir venir avec tout son cortège...

SEVERO.

Comment! Il va venir?

ERCOLE.

Oui, devant ce lion
On n'a pas fait encor la proclamation...

SEVERO.

Il va venir!... Ici!... Je vais voir son visage!

RENZO.

Certe, et n'évite pas, cette fois, son passage.
A sa vue, à présent, il faut t'habituer,
Et tu dois le connaître avant de le tuer.

SEVERO, *à part.*

Lui! lui! Je vais le voir!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BARNABO SPINOLA, LE BARIGEL, SOLDATS, PRISONNIERS, GENS DU PEUPLE.

La foule entre en tumulte, précédant le cortège formé par les otages et les hallebardiers qui les gardent.

LE BARIGEL.

Çà, qu'on fasse silence,

Et balayez la place à coups de bois de lance...
Ici, les prisonniers... auprès du piédestal...
Le maître va venir.

SEVERO, *à part.*

Voici l'instant fatal.

LIPPO, *voyant entrer Barnabo.*

Mes amis, c'est notre homme avec toute sa bande.

En ce moment, Barnabo Spinola paraît, suivi de hallebardiers. Il est armé de pied en cap; un page marche auprès de lui et porte son morion sur un coussin. La nuit est tombée tout à fait; quelques hommes de la suite de Spinola tiennent des torches. — Rumeur.

BARNABO, *montrant la foule au barigel.*

Si l'un de ces manants pousse un cri, qu'on le pende!

Les soldats écartent la foule à coups de bois de lance et rangent les dix prisonniers auprès du lion.

SEVERO, *à l'écart, parlant à demi-voix.*

Il est là... Le moment horrible est arrivé...
Mais non, c'est impossible, et ma mère a rêvé!
Lui! mon père!...

RENZO, *à Severo.*

Voyons! qu'as-tu? Tout ton corps tremble.

SEVERO.

Laisse-moi... Je n'ai rien...

Il fait deux ou trois pas vers Barnabo et le regarde; puis, se détournant avec effroi:

Horreur! je lui ressemble!

BARNABO, *à voix haute.*

Pour la dernière fois, hommes qui m'écoutez,
Sachez-le : — Dix lions viennent d'être insultés.
Or, je ne souffrirai jamais qu'on injurie
L'emblème de Florence et de la Seigneurie.
Je prends dix têtes... et, d'après le talion,
Demain, j'en veux donner une à chaque lion
Pour y poser son pied comme sur une boule.
Pourtant, s'il se dénonce et s'il sort de la foule,
Celui-là dont la main souilla ce monument,
— Pardieu ! vous le voyez, je suis encor clément...—
Si j'ai le vrai coupable, eh bien ! je m'en contente !
Mais c'est beaucoup pour moi que douze heures d'attente.
Les otages mourront demain, à l'Angelus ;
J'attendrai jusque-là, — pas un instant de plus...
Donc, s'il veut les sauver, que l'homme parle vite.

SEVERO, *à part.*

Quelle inspiration me vient, bonne et subite !...
Je puis mourir, sans que ni Dieu ni mes amis
Me reprochent de fuir l'affreux acte promis,
Sauver des innocents, expier ma naissance...

Haut, et s'avançant vivement devant Barnabo.

Barnabo Spinola, tu vois en ta présence
Le Pisan indigné dont la main a sali
Ces emblèmes... C'est moi, Severo Torelli.

LA FOULE, *avec un long cri de douleur.*

Ah !...

BARNABO, *troublé.*

Tu prétends?...

SEVERO.

Je suis coupable. Prends ma vie.

ERCOLE, *à Renzo.*

Ce serait lui?

RENZO.

Jamais... L'enfant se sacrifie...
O trop généreux cœur!

BARNABO, *au barigel, qui a fait quelques pas vers Severo.*

Barigel, un moment!
Ne vous emparez pas de ce jeune homme: il ment.

SEVERO.

Je mens!... Oh! ne pouvoir venger un tel outrage;

BARNABO.

Non, Torelli! je rends justice à ton courage.
Tu risques bravement la mort sur l'échafaud.
Mais, à moi, c'est le vrai coupable qu'il me faut.
Tes générosités sont par trop ingénues;
Enfant, tes actions me sont toutes connues,
Et tu n'es pas sorti de chez toi cette nuit.

SEVERO.

Le coupable, c'est moi, te dis-je!

BARNABO, *venant près de Severo et lui parlant bas.*

Pas de bruit!
Tu me hais, je le sais, comme une bête fauve.
Cependant, laisse-toi sauver, quand je te sauve.
Je sais ce que je fais, et surtout garde-toi,
Imprudent compagnon, de demander pourquoi;
Garde-toi d'adresser cette question folle,
Entends-tu? car je n'ai qu'à dire une parole,
Et tous les tiens et toi, —tu comprends? tous les tiens,—
Ton père, ce modèle entre les citoyens,
Ta mère, que tu dois adorer plus encore...
Je n'ai qu'un mot à dire... et je vous déshonore!

SEVERO, *terrifié, à part.*

Il le peut! J'oubliais l'horrible vérité!

BARNABO, *à voix haute.*

Severo Torelli convient qu'il s'est vanté;
Il me suffit d'avoir confondu ce jeune homme...
Maintenant, finissons... Que l'insulteur se nomme!
— Pour la dernière fois je le répète ici, —
Ou bien, avec le sang des hommes que voici,
Je saurai bien laver — ayez-en l'assurance! —
Le grand outrage fait aux armes de Florence.

A sa suite.

En route!

Il sort avec son cortège. La foule les suit.

SCÈNE V

SEVERO, RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA.

RENZO, *à Severo.*

Qu'a-t-il pu te murmurer tout bas?

SEVERO.

De grâce, mes amis, ne m'interrogez pas!...
Mais ce qu'à mon oreille a soufflé son haleine
Augmente, sachez-le, ma colère et ma haine!

LIPPO.

Et ces dix innocents qu'on entraîne en prison
Et qu'on tuera demain!... N'avais-je pas raison
Quand je vous conseillais l'action, tout à l'heure?
Oui, c'est ce soir qu'il faut que ce Barnabo meure.
Severo, j'en suis sûr, m'approuve en ce moment...
N'est-ce pas?

SEVERO.

Je n'ai point oublié mon serment.

ERCOLE.

Oui, pour ces malheureux c'est la dernière chance...
Avançons, s'il se peut, l'heure de la vengeance.
Avant que Barnabo rentre dans son palais,

Jetons-nous parmi ses soldats, écartons-les,
Assaillons-le tous quatre ainsi qu'une tempête...
Il n'a point son haubert... nous frappons à la tête...

RENZO.

Et nous sommes tués pour rien... Non!... Le maudit
Mourra; mais agissons comme nous l'avons dit...
Severo, le premier; et puis, l'un après l'autre.

SEVERO, *à part.*

Mon Dieu!

RENZO.

Je forme un plan, plus sage que le vôtre,
Pour tuer l'homme, ainsi que nous l'avons juré...
Et, si je réussis... Oh! je réussirai!...
Bien avant que minuit au Campanile sonne,
Barnabo sera mort.

SEVERO, *à part.*

Si tôt!... Oh! je frissonne...
Si tôt! Contenons-nous... je dois avoir pâli!

RENZO.

Soyons tous, dans une heure, au palais Torelli,
Et si ce que j'espère alors se réalise,

A Severo.

O toi, l'amour, l'espoir et la fierté de Pise,
Toi qui nous as soufflé ta force de héros,
Tu nous auras vengés de ces Guelfes bourreaux,
Et, du sang sur les mains, mais l'âme pure et fière,

Severo, tu pourras embrasser ton vieux père,
Dans la joie et l'orgueil du devoir accompli!...
Quittons-nous... Dans une heure, au palais Torelli!...

Ils se séparent. Renzo sort d'un côté, Lippo et Ercole s'éloignent d'un autre. Severo reste seul. La lune s'est levée.

SCÈNE VI

SEVERO, *seul.*

Dans une heure!... Oui, voilà la question posée :
Parricide, ou parjure!... Ah! ma force est brisée;
Dans ma poitrine un feu brûle en me consumant...
Me tuer, c'est encor manquer à mon serment;
Cela m'est interdit... Non! il faut que je vive...
Voilà la question, voilà l'alternative :
Me parjurer, trahir,... ou tuer Barnabo!...
Tu n'en sortiras pas!... Étreins-toi le cerveau,
Malheureux, tords tes mains, pleure, sanglote et crie,
C'est ainsi : Parricide, ou traître à la patrie!...
Ah! puisque tout chemin me conduit à l'enfer,
J'y veux aller du moins le front haut, le cœur fier...
Je le tuerai!... Tantôt, n'a-t-il pas eu l'audace
De me jeter ici ma naissance à la face?
Je tiendrai mon serment, je tuerai Spinola!...
Oui, mais revoir ma mère après ce crime-là!
Tendre, pour l'embrasser, mes deux mains toutes pleines
Du sang, du même sang qui coule dans mes veines!
C'est impossible!... non! je ne pourrai jamais!...
Que je suis malheureux! Et hier encor, j'aimais

Mon pays, mes parents, mes amis, la nature,
La beauté. J'espérais tout de l'heure future;
Je voulais Pise libre et je croyais en Dieu;
J'avais vingt ans, mon cœur était comme un ciel bleu;
Et, sans que la patrie en pût être jalouse,
Bien souvent je rêvais de quelque blanche épouse
Et devant une fleur je soupirais d'amour...
Mais maintenant je traîne à mon flanc ce vautour!
Je ne crois plus à rien qu'au crime, à l'adultère!
J'ai cent ans, je suis vieux, je suis mort... Qu'on m'enterre!
Oui, je meurs de fatigue... Allons! creusez mon trou!
Et pour moi ce sera vraiment un bonheur fou
Quand la terre, tombant sur ma face farouche,
M'aveuglera les yeux et m'emplira la bouche!

Il tombe épuisé sur un banc, devant le lion. En ce moment, un concert d'instruments, peu éloigné, se fait entendre et joue le prélude d'une sérénade; puis une voix de jeune homme s'élève et chante.

LA VOIX.

Tu m'as promis ton baiser
Pour ce soir, ma brune!
Et je viens de me griser
D'un rayon de lune;
Mais nous fuirons sa clarté,
Pour peu que tu veuilles:
Elle a l'air, les nuits d'été,
De voir sous les feuilles.

Nous prendrons le chemin noir,
Si cher à nos courses,
Où l'on entend, sans les voir,
Le doux bruit des sources;

Et, pour nous guider, passants
Sous la voûte obscure,
Tu mettras des vers luisants
Dans ta chevelure.

SEVERO.

Il chante!... il aime!... hélas!

Pendant que les instruments jouent la ritournelle de la sérénade, Portia, voilée, traverse la place, et s'approche, sans que Severo la remarque, du banc où il est assis.

SCÈNE VII

PORTIA, SEVERO.

PORTIA, *doucement.*

Severo!

SEVERO, *tressaillant.*

Moi!... mon nom!
Une femme!...

Il recule, étonné.

PORTIA.

Oh! restez... Ne me fuyez pas... Non!...
Severo, cet instant dans ma vie est suprême.

SEVERO.

Mais qui donc êtes-vous?

PORTIA.

Une femme qui t'aime!...
Et qui, pour te jeter ce mot qui l'étouffait,
Va! depuis bien longtemps te cherchait, te suivait,
Sans avoir pu trouver le moment favorable...
Avant cette nuit-ci, cette nuit adorable,
Où je puis, aux lueurs des étoiles des cieux,
Voir mes astres chéris, enfant, qui sont tes yeux,
Te dire mon amour en paroles confuses...
Et te prendre la main sans que tu la refuses!

SEVERO, *abandonnant sa main à Portia.*

Vous m'aimez?

PORTIA.

Ah! toucher ta main, mon bien-aimé!
Mon cœur s'épanouit comme une rose en mai...
C'est sa main, et je puis la porter à ma bouche!...
Ah! vous ne savez pas, vous avez l'air farouche,
Messire, et bien des fois, pour vous ouvrir mon cœur,
J'ai voulu vous parler, mais vous me faisiez peur...
C'est rare, n'est-ce pas, quand on vous voit sourire?
Je t'aime ainsi!... Voyons! tu vas me laisser dire
Comment cela me vint... Mais, par où commencer?
Ah, oui! c'était un jour que je vous vis passer
Là-bas, sous les figuiers, près de Saint-Jean l'Apôtre;
D'une main vous touchiez votre épée, et de l'autre
Vous teniez une fleur... Ah! dès que je te vis,
Je t'adorai!... Pendant longtemps je vous suivis;
La fleur tomba, je l'ai bien vite ramassée,

Et — ne vous moquez pas de la pauvre insensée ! —
J'ai dévoré la fleur en me réjouissant
De ce qu'un peu de toi me passât dans le sang.
Mais oui, mon Severo, voilà comment je t'aime...
Je ne te prierai pas de m'aimer, oh ! pas même
De me le dire, non ! ni de faire semblant.
Je n'ose même ici te parler qu'en tremblant.
Je suis belle pourtant, mais j'ai comme un présage,
Quand tu sauras mon nom et verras mon visage,
Que tu diras un mot qui me fera bien mal...
Jamais tu ne pourras m'aimer ; mais, c'est égal,
Tu me laisses ta main, la nuit est amoureuse,
J'ai pu te voir de près... et je suis bien heureuse !

SEVERO.

O pauvre, pauvre femme !... Ah ! celle-là, du moins,
Nature, vaste ciel, vous en êtes témoins,
Celle-là, ce n'est pas un Torelli qu'elle aime !
Non ! ce sont mes vingt ans, ma jeunesse, moi-même !
Je trouve ce bonheur sur mon affreux chemin !
Femme, écoute-moi donc... Je serai mort demain.

PORTIA.

Toi !

SEVERO.

Mais, qui que tu sois, viens, écarte ce voile.
Dans mon horrible nuit, tu parais, douce étoile...
Viens ! Je ne dois plus voir éclore un autre jour,
Mais je ne mourrai pas sans un baiser d'amour !

Il la prend dans ses bras, écarte le voile, la reconnaît, et, brusquement, la repousse avec horreur.

Portia! Sa maîtresse! Oh!...

PORTIA, *tombant sur les genoux.*

Je suis condamnée.

SEVERO, *au comble de l'égarement.*

Injuste Dieu!... Sais-tu quelle est ma destinée?
Pise met dans ma main le fer du justicier:
C'est un père qu'il faut frapper de cet acier.
Je rencontre une femme en ma route funeste:
Elle m'aime et me tend son baiser... C'est l'inceste!

PORTIA.

Mon Dieu! De quel délire effroyable est-il pris?
Je ne le comprends pas... Mais je sens son mépris
M'accabler, et sa haine est pour moi meurtrière...
Je défaille... Au secours!

Elle essaie de se traîner vers lui.

SEVERO, *avec épouvante.*

Arrière! Arrière! Arrière!

Il s'enfuit; et Portia s'évanouit, tandis que la musique de la sérénade se fait entendre de nouveau dans l'éloignement. Le rideau tombe.





ACTE QUATRIÈME

Au palais de Torelli. — Décor du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

GIAN-BATTISTA, SEVERO.

Au lever du rideau, Gian-Battista Torelli, assis dans son fauteuil, près d'une table, lit à la lueur d'une cire. Severo entre au fond, s'arrête sur le seuil, et regarde longuement le vieillard.

SEVERO, *à part.*

Il est là!... Que de fois, en franchissant le seuil,
Je l'ai surpris ainsi, courbé dans son fauteuil,
Silencieux, faisant quelque lecture austère.
J'approchais, je mettais un genou près de terre;
Et toujours le vieillard, poussant un joyeux cri,
Me regardait avec un sourire attendri,
Et je sentais alors, sur mon front qui se penche,
S'appuyer longuement sa douce barbe blanche...
Aujourd'hui, ce secret infâme est entre nous!

Il va falloir pourtant me mettre à ses genoux,
M'incliner sur sa main, moi, fils de l'adultère,
Le tromper sans rougir, et l'appeler mon père,
Et lui faire baiser, sur mon front exécré,
L'image du bandit qui l'a déshonoré !
Il le faut... Mon destin en cet égout me plonge,
Et tel est mon devoir : trahison et mensonge !

Il s'approche de Gian-Battista et met un genou en terre.

Mon père !

GIAN-BATTISTA, *avec joie.*

Toi, mon fils !

Il embrasse le jeune homme.

Oh ! te voir !... Te revoir !

Avec un léger tremblement dans la voix.

Ce n'est pas pour ce soir ?

SEVERO, *se relevant.*

Ce n'est pas pour ce soir.

GIAN-BATTISTA, *avec un soupir de soulagement.*

Ah !

SEVERO.

Que lisiez-vous donc ?

GIAN-BATTISTA.

Un récit de Plutarque...
Un tragique récit... Vois ! j'ai fait une marque
A la page, et bientôt je la saurai par cœur.

Il n'est rien de plus beau dans le vieux chroniqueur;
Mais c'est une farouche et sanglante aventure...
Et je pensais à toi pendant cette lecture.

SEVERO.

Quelle est donc cette page, et qu'y raconte-t-on?

GIAN-BATTISTA.

La mort d'Harmodius et d'Aristogiton.

SEVERO, *à part.*

Oh! toujours, devant moi, mon serment qui se dresse!

GIAN-BATTISTA.

Mon noble enfant, il faut qu'éclate ma tendresse.
Hier, quand tu m'as dit ton généreux dessein,
Mon cœur, à se briser, a battu dans mon sein,
Et mes yeux, malgré moi, se sont gonflés de larmes.
Cependant j'ai voulu te cacher mes alarmes,
Pour ne pas t'amollir, mon fils, comprends-tu bien?
Et le père a cédé la place au citoyen...
Aujourd'hui...aujourd'hui,je ne suis plus qu'un père...
Pardon !... mais je n'ai plus une âme si sévère,
Et je ne me sens plus si courageux qu'avant.
Mon cœur n'est pas de bronze,ou du moins,mon enfant,
Y trouver de l'amour n'est pas plus difficile
Que de trouver de l'or dans l'airain de Sicile...
Aujourd'hui, laisse-moi t'aimer tout simplement.

Il fait asseoir Severo près de lui sur un tabouret.

SEVERO, *à part.*

Quel supplice !

GIAN-BATTISTA, *lui mettant la main sur la tête.*

Je veux toucher ce front charmant,
Ce visage d'un pur et gracieux ovale,
Ces cheveux... Ils étaient, jadis, couleur d'or pâle...
Leur ton roux maintenant va bien à ton œil fier.
Et dire qu'autrefois, — pour moi, c'était hier ;
Étrange illusion dont tout vieillard est dupe ! —
Il n'était qu'un bambin qui portait une jupe
Et jouait, à mes pieds, sur ces mêmes carreaux...
Et que c'est un jeune homme, et que c'est un héros !...
Que je t'embrasse encore !

SEVERO, *à part, après s'être dégagé de l'étreinte de Gian-Battista.*

Oh ! l'horrible martyre.

GIAN-BATTISTA, *se levant.*

Mais c'est trop m'attendrir, vois-tu !... Je me retire...
Ah ! je suis vieux, je suis brisé, mon pauvre ami,
Et, l'autre nuit encor, je n'ai guère dormi...
Hélas ! je ne pensais qu'à ta tâche terrible ;
J'ai prié... Mais ce soir, je veux, si c'est possible,
Ayant pris dans tes yeux du calme et de l'espoir,
Me reposer un peu.

Il serre les mains de son fils, puis, à part, en sortant :

Ce n'est pas pour ce soir !

SCENE II

SEVERO, *puis* DONNA PIA.

SEVERO, *seul.*

Quand donc aurai-je enfin vidé la coupe amère
Du désespoir? Quand donc serai-je mort?...

Donna Pia entre, enveloppée d'une épaisse mantille.

Ma mère!

DONNA PIA, *courant à lui.*

Severo!... De retour... Enfin, je te revois!...

S'arrêtant interdite.

Voudras-tu m'embrasser, mon fils... comme autrefois?

SEVERO, *se jetant dans ses bras.*

Ma pauvre mère! Oh! Dieu!

DONNA PIA.

Tu m'aimes donc encore?

SEVERO.

Autant que je te plains, ma mère, je t'adore!...
Moi? Te juger?... Je dois comparer seulement
Ma récente douleur à ton ancien tourment.
Oui, je comprends trop bien, d'après ce que j'endure,
O cœur cent fois navré, tes vingt ans de torture,

Et ce front où descend le baiser de ton fils,
Je l'aime et le respecte, ainsi qu'un crucifix
Où la bouche se pose à chaque plaie ouverte!
Ta longue Passion, mère, tu l'as soufferte
Par moi, ton seul enfant, pour moi, ton Severo!
Donc, ô pauvre martyre, embrasse ton bourreau...
Je te dois la douceur encor consolatrice
De pleurer dans tes bras, ma mère et ma nourrice!

DONNA PIA.

O Dieu, que j'ai prié tant de nuits et de jours,
Vous avez pardonné!... Mon fils m'aime toujours...
Vrai, je te suis donc bonne encore à quelque chose?
Ce front, lourd de douleur, sur mon sein se repose!
Ces yeux, dont les regards sont purs comme des fleurs,
Sous mes ardents baisers, j'en puis sécher les pleurs!...
Que tes cheveux sont doux! Viens, que je les caresse!
Quand tu manquas mourir, j'en ai pris une tresse...
Voilà dix ans, tu sais... Je la garde toujours...
Ah! que je suis heureuse!... O temps, suspends ton cours!
Laisse-moi cet instant de calme en la tempête,
Laisse-moi dans mes bras bercer sa chère tête,
Comme je le faisais, autrefois, si souvent,
Quand il n'était encor que mon petit enfant!

SEVERO.

Mère!

DONNA PIA.

Je me disais: « Dieu ne peut pas permettre
Que mon fils me méprise... Il peut tout, c'est le maître...

Il ne souffrira pas non plus que Severo
Devienne parricide et se fasse bourreau... »
Je savais bien... c'était une chose insensée,
N'est-ce pas? Tu n'as plus cette affreuse pensée!...
Ton serment? Mais à Dieu, mon fils, qu'as-tu promis?...
Du sang? Il n'en veut pas... Oui, je sais, tes amis!
Qu'importe!... Severo, va consulter un prêtre,
Confesse-toi, dis-lui... Mais tu l'as fait, peut-être...
Comme moi, j'en suis sûre, il t'aura répondu
Que, lorsque tu jurais, Dieu n'a pas entendu...
Non! tu n'as pas trouvé de moine fanatique
Qui t'ait dit...

SEVERO.

J'ai juré sur le saint Viatique!...
Ma mère, je vous aime et vous ai pardonné;
Mais, parricide ou traître, hélas! je suis damné,
Et de ces deux forfaits, dites, quel est le pire?

DONNA PIA.

Tu veux toujours tuer cet homme?... Oh, Dieu! j'expire!
Non, non, ta chère main ne fera pas cela!
Non, tu ne tueras pas, mon fils, ce Spinola!
Tu ne commettras pas cette atroce folie!
Ta mère le défend, ta mère t'en supplie,
Par ce corps douloureux, enfant, qui t'a produit...
Et... tiens!...

Elle arrache sa mantille et laisse voir sa chevelure devenue toute grise.

par ces cheveux blanchis en une nuit!

SEVERO, *reculant d'épouvante.*

Ah!... je n'aurai donc pas un moment de relâche!
Ma mère, laissez-moi... Je ne suis que trop lâche,
J'ai déjà reculé plus qu'il n'aurait fallu.
Laissez-moi... Je n'ai rien encore résolu.

Entre un serviteur.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN SERVITEUR.

SEVERO.

Que veut Luigi?

LE SERVITEUR.

Seigneur, un jeune gentilhomme
Demande à vous parler sur-le-champ.

SEVERO.

Il se nomme?

LE SERVITEUR.

Renzo Riccardi.

SEVERO, *à part.*

Lui! Déjà!

Haut.

Dis-lui d'entrer.

Le serviteur sort.

DONNA PIA.

Ce Renzo... quel est-il?

SEVERO.

Il faut vous retirer
Et prendre le repos qui vous est nécessaire.
Ce compagnon qui vient me voir... je suis sincère...
Ce Riccardi, n'est pas avec nous conjuré.

Reconduisant Donna Pia à la porte de gauche.

Allons!... Embrassez-moi, mère.

Il l'embrasse.

DONNA PIA, *sortant.*

Oh! je veillerai.

SCÈNE IV

SEVERO, RENZO.

SEVERO, *à Renzo, qui entre.*

Eh bien?

RENZO.

Prépare-toi, frère, à faire justice.
Car, ce soir même, avant que l'heure retentisse,
Un couteau dans la main, tu seras enfermé
Avec le Barnabo tout seul et désarmé.

SEVERO.

Que dis-tu ?

RENZO.

Je savais déjà que le despote,
Si vicieux qu'il soit, a l'âme très dévote,
Qu'après avoir été cruel et débauché
Il s'en va confesser humblement son péché,
Et qu'il croit réparer ses actes diaboliques
En étant très pieux pour les saintes reliques.
Mais ce que j'ignorais, c'est que le Barnabo
Descendît tous les soirs dans le fameux caveau
Du Dôme, où l'on peut voir, dans l'or, sous la vitrine,
Le voile merveilleux de sainte Catherine.

SEVERO.

Personne ne l'a vu jamais dans ce saint lieu.

RENZO.

Certes, car il craint l'homme autant qu'il croit en Dieu.
Tu sembles oublier, et je te le rappelle,
Qu'un crime fut jadis commis dans la chapelle,
Et que, depuis ce temps, nul ne peut être admis
A voir le reliquaire, avant d'avoir remis
Au moine porte-clefs son épée et sa dague.
Spinola, qui s'émeut du danger le plus vague,
A l'usage pourtant s'est toujours conformé;
Mais c'est pendant la nuit, quand le Dôme est fermé,
Qu'il vient, en grand secret, dans ces lieux taciturnes.
Or, tout à l'heure, après les prières nocturnes
Qu'on chante en ce moment, il viendra... Suis-moi bien...

Il remettra d'abord ses armes au gardien
Et demeurera seul. Tu seras là; car, grâce
A la clef que voici, dans la chapelle basse
Tu pourras pénétrer. Alors, aux environs,
Pendant que tu tueras l'homme, nous veillerons...
Il a toujours par là quelque espion qui rôde...
Lui mort, tu lui prendras au doigt son émeraude;
Car tous ses ordres sont timbrés de cet anneau...
Plus tard, nous jetterons le cadavre à l'Arno.

SEVERO.

Le tuer... dans l'église... un homme sans défense!

RENZO.

Ami, Fra Paolo nous absout tous d'avance.
C'est lui qui m'a donné cette clef.

SEVERO.

Quoi?

RENZO.

C'est lui
Qui doit encor garder la chapelle aujourd'hui,
Désarmer Spinola...

SEVERO.

Le moine!

RENZO.

Par Hercule!
Est-ce un rêve?... On dirait que Torelli recule.

SEVERO, *éperdu.*

Moi !

SCÈNE V

LES MÊMES, SANDRINO.

Sandrino, le petit orfèvre, entre, tenant un poignard enveloppé dans un pan de son manteau.

SANDRINO.

Salut, messeigneurs !

RENZO, *à Severo, avec impatience.*

Ah ! vraiment, l'on défend
Bien mal ta porte...

A Sandrino.

Il faut t'en aller, mon enfant,
T'en aller sur-le-champ ; car, à l'heure où nous sommes,
Nous ne devons avoir affaire qu'à des hommes.

SEVERO.

Cependant... que veut-il ?...

SANDRINO.

Excellence, pardon !
Je pars... Mais, hier matin, quand vous m'avez fait don
De votre chaîne d'or, en trop généreux maître,

Vous avez bien voulu, monseigneur, me promettre
D'accepter un cadeau de votre protégé.
Or, toujours, en forgeant cet objet, j'ai songé
A la haine du Guelfe, à Pise dans les chaînes,
Au furieux tocsin des révoltes prochaines.
J'ai mis là tous mes soins, tout mon cœur, tout mon art
Et, comme à notre chef, je vous l'offre.

Sandrino présente le poignard à Severo.

SEVERO.

Un poignard!

A part, considérant l'arme, qu'il a saisie.

Il m'apporte un poignard! O féroce ironie!
L'affreux désir me donne un frisson d'agonie;
Je le sens qui m'étreint le cœur comme un étau...
Et c'est ce doux enfant qui m'offre le couteau!

Tirant lentement l'arme du fourreau.

Montre-toi donc, ô lame immaculée! Émerge
De ta gaine, acier pur et froid comme une vierge!
Et réfléchis, avant de te rougir de sang,
Pour la dernière fois les yeux d'un innocent!

Haut, à Sandrino, lui montrant la poignée de l'arme.

Mais, Sandrino, quelle est cette tête énergique,
Cet homme à l'œil austère, au front bas et tragique,
Dont le col est drapé du vêtement romain,
Et que, sur la poignée, a ciselé ta main?

SANDRINO.

Excellence, j'ai cru vous plaire... Car c'est l'homme

Que Pise jusqu'ici put envier à Rome;
Mais nous voyons en vous survivre ses vertus...
C'est le grand meurtrier de César, c'est Brutus...

SEVERO, *à part.*

Oh! ce crime!... Ainsi, tout m'y pousse, m'y décide...
Et toi-même interviens, Brutus le parricide!

RENZO, *avec impatience.*

L'heure presse.

SEVERO.

As-tu donc encore des soupçons,
Renzo? Je n'attendais que ce poignard... Marchons.

Il sort, en entraînant Renzo.





ACTE CINQUIÈME

Une chapelle basse dans le Dôme de Pise. A gauche, un autel, richement orné, sur lequel est un splendide reliquaire; les nombreuses cires allumées sur cet autel éclairent seules la chapelle. Au fond, un large escalier de huit ou dix marches conduit à une grille de fer dont une partie est ouverte, et au delà de laquelle on aperçoit, dans l'ombre, la nef du Dôme où brûlent quelques lampes. A droite, une petite porte perdue dans la muraille. Lourds piliers.

SCÈNE PREMIÈRE

FRA PAOLO, FIDÈLES *en prière.*

Au lever du rideau, une douzaine de fidèles, hommes, femmes et enfants, sont agenouillés devant l'autel. Fra Paolo, un trousseau de clefs à la main, est immobile en haut de l'escalier, près de la grille ouverte. L'orgue joue.

FRA PAOLO *descend en scène et dit à haute voix :*

Le Salut est fini... L'on va fermer l'église.
Retirez-vous.

Les fidèles en prière se relèvent, s'inclinent devant la châsse et sortent par l'escalier et la grille du fond.

FRA PAOLO, *resté seul.*

C'est l'heure où le tyran de Pise
Vient ici... J'agirai comme un bon citoyen...
Que Dieu pardonne au prêtre et pardonne au chrétien !

Il sort par la grille du fond et la ferme derrière lui. Au moment où il disparaît dans l'ombre de la nef, la petite porte de droite s'ouvre et Severo entre, drapé dans un manteau. L'orgue se tait.

SCÈNE II

SEVERO, *seul.*

C'est bien ici... Je suis dans la chapelle basse...
Et, pour s'agenouiller devant la sainte châsse,
Seul et sans arme il va venir dans un moment.
Moi, je tiens un poignard, et j'ai fait ce serment :
« Je jure de frapper d'une main ferme et sûre,
De retourner le fer plongé dans la blessure,
D'égorger le despote en quelque lieu qu'il soit,
Même s'il est mon hôte et s'il dort sous mon toit,
Même au pied de l'autel et pendant sa prière ;
De frapper, s'il le faut, lâchement, par derrière,
Et, comme un prêtre antique armé du fer sacré,
D'offrir cet holocauste à Pise. » J'ai juré !
La question est nette, et je l'ai débattue
Trop longtemps. Il faut en finir... Si je le tue,
J'accomplis un serment sur Dieu même prêté,
Je rends, nouveau Brutus, Pise à la liberté,

Ou du moins de cent ans de honte elle est vengée,
Je punis le bourreau de ma mère outragée,
Et j'assure à jamais le repos et l'honneur
Du noble Torelli, du père de mon cœur...
Si je l'épargne, ainsi que ma mère m'en prie,
Je suis parjure au ciel et traître à la patrie,
Je fais tuer, demain, dix hommes innocents,
Je suis l'objet de haine et d'horreur des Pisans,
Et le nom respecté du vieillard qui m'adore
Je le couvre de fange et je le déshonore.
Il faut choisir, ô cœur intègre et vertueux!...
Et toi, Pise, cité des crimes monstrueux,
Toi qui vis d'Ugolin la famille farouche,
Dans la Tour de la Faim, leurs deux poings sur la bouche,
Résistant au désir de s'entre-dévorer,
Un autre Alighieri chez toi peut s'inspirer;
Car aujourd'hui, sans doute, ô Pise, ô noir repaire
De forfaits, tu verras un fils tuer son père!...
Mon père!... L'est-il donc? C'est-à-dire qu'il a,
Jadis, ce misérable et lâche Spinola,
A force de terreur abusé d'une femme;
Et moi, grand Dieu! je suis né de cet acte infâme,
Et, n'osant plus montrer mon visage au soleil,
Fils du tigre, je suis au tigre tout pareil!
Comme lui cependant, comme ce père atroce,
Pourquoi ne suis-je pas une bête féroce?
Pourquoi donc, si ma chair est faite de sa chair,
Mon état d'innocence encor m'est-il si cher?
Pourquoi suis-je encor plein de doutes et d'alarmes?
Oui, pourquoi donc, malgré le long passé de larmes

De ma mère et l'appel de ma chère cité,
Hésité-je à présent, presque avec lâcheté,
A lever sur le vil tyran ma main robuste,
Quand je sens que ce meurtre est permis, qu'il est juste ?
C'est ainsi. J'imagine un moyen — ô pitié ! —
De ne faire aujourd'hui ma tâche qu'à moitié,
Et, risquant mon honneur, oui, j'invente une chance
D'affranchir mon pays sans lui donner vengeance.
Ah ! c'est un médiocre et bien douteux moyen !
Mais qu'il n'hésite pas à l'accepter, ou bien
Tu finiras d'un coup nos malheurs et ses crimes,
O fidèle poignard, en faisant deux victimes !...
— Des pas ?... C'est lui !

Severo se cache derrière un pilier de la chapelle.

SCÈNE III

SEVERO, *caché*, BARNABO SPINOLA,
FRA PAOLO.

Fra Paolo arrive par la nef, accompagnant Barnabo et l'éclairant avec une lanterne, puis il ouvre la grille du fond.

FRA PAOLO, *à Barnabo.*

Selon l'usage, monseigneur,
Je dois...

BARNABO.

Il est vraiment puéril, sur l'honneur,

De m'imposer, à moi, cette vieille routine.
Enfin... C'est par respect pour sainte Catherine...
Le Dôme est bien clos ?

FRA PAOLO.

Oui.

BARNABO.

Je suis bien seul ici ?

FRA PAOLO.

Oui.

BARNABO, *lui donnant son épée.*

Prenez mon épée.

FRA PAOLO.

Et la dague ?

BARNABO, *lui donnant sa dague.*

Voici.
Ne vous éloignez pas ; je ne resterai guère
Qu'un quart d'heure.

Fra Paolo s'incline, ferme la grille derrière lui et s'éloigne, en emportant les armes. Barnabo descend lentement les marches de l'escalier.

SCÈNE IV

SEVERO, BARNABO SPINOLA.

BARNABO.

Approchons de ce saint reliquaire
Et prions.

SEVERO, *sortant de sa cachette.*

Tout à l'heure.

BARNABO.

Un homme!... A moi!...

Reconnaissant Severo.

Lui! Lui!

Criant.

Eh! sire moine... holà!

SEVERO.

Ne prenez pas l'ennui
D'appeler, Barnabo. La retraite est coupée,
Et ce moine qui vient d'emporter votre épée
Est mon complice... Il a soigneusement fermé
Cette grille sur nous... Vous êtes désarmé,
Et moi,

Montrant son poignard.

j'ai dans la main cette fine vipère...
Du calme!... Maintenant, expliquons-nous... mon père!

BARNABO, *stupéfait.*

Tu sais...

SEVERO.

Tout. Le secret abject, je le connais.
Et vous devez comprendre à quel point je vous hais.
Oh! je vous détestais déjà bien, car vous êtes

Le tyran dont le pied de fer est sur nos têtes;
Florence qui produit, depuis ces temps derniers,
Tant de noirs podestats, d'affreux gonfaloniers,
Sur Pise a su placer son plus cruel Tibère...
Mais depuis que je sais que vous êtes mon père,
Et comment, et pourquoi vous l'êtes, oui! depuis
Que je sais votre crime et quel bâtard je suis,
La haine qui se creuse en mon âme qui souffre
Est telle que je n'ose en mesurer le gouffre,
Et mon regard fixé sur le vôtre est pareil
A celui de Satan regardant le soleil!

BARNABO.

Jeune homme...

SEVERO.

Appelle-moi ton fils, infâme! et tremble!
Un fils de toi doit être un monstre, que t'en semble?
C'est logique; et puisque ce fils t'exècre, eh bien!
Il va probablement te tuer comme un chien...

BARNABO.

Me tuer!

SEVERO.

Tu pâlis, et mon regard te glace...
Je me croirais perdu, tenez, à votre place.

BARNABO.

Me tuer!

SEVERO.

J'en ai fait le solennel serment,
Hier même, devant le Très-Saint-Sacrement.
Voulant débarrasser de toi notre patrie,
Nous nous étions armés quatre pour la tuerie;
Et l'honneur du premier coup m'était décerné...
Hélas! je ne savais pas de qui j'étais né!

BARNABO.

Qui te l'a dit?

SEVERO.

Qui m'a révélé votre crime
Et ma honte? Qui donc? Si ce n'est la victime...
Ah! qui pouvait me faire un tel aveu, sinon
Ma mère?... Scélérat! j'ai prononcé son nom :
Je songe à ses vingt ans de remords et d'alarmes!...
Prends garde... Ah! tout ton sang contre une de ses larmes!

BARNABO.

Prends-le donc.

SEVERO.

Malheureux!... Ah! ne me tente pas!
Écoute, tu ne peux échapper au trépas...
Ce devrait être fait... Attendant que je sorte
Tout sanglant, mes amis veillent à cette porte.
Plus de secours possible... Eh bien! écoute-moi...
Je te hais! mais un fils de toi — même de toi! —

Peut hésiter devant un crime, et la clémence
De la nature humaine est cependant immense;
Car, quels que soient déjà les sentiments pervers
Qu'en me sachant ton fils je me suis découverts,
Il reste assez en moi de ma mère martyre
Pour remettre au fourreau ce poignard que j'en tire,
Pour ne pas écouter le conseil de Satan,
Pour t'offrir le salut, pour te dire : « Va-t'en ! »
Pour résister enfin à mon horrible envie...
Et, bien qu'en épargnant ta misérable vie
Je manque à mon serment, au devoir, au pays,
Je puis le faire encor... mais si tu m'obéis.

BARNABO.

Obéir !... Recevoir vos ordres !

SEVERO.

Ah ! refuse...
Refuse ! et mes amis, que déjà je m'accuse
De tromper, pourront voir un spectacle hideux !
Refuse ! et ce couteau nous tuera tous les deux.

BARNABO.

Enfin... qu'exigez-vous ?

SEVERO.

Donnez-moi l'émeraude
Que vous avez au doigt. Je commettrai la fraude
De porter cette bague à mes jeunes amis,
En mentant, en disant que le meurtre est commis.

Quand ils auront la bague, ils se serviront d'elle
Et se feront d'abord livrer la citadelle,
Sur l'ordre qu'on croira timbré de votre main.
Le vieux drapeau de Pise y flottera demain.
Car, pour venir en aide à l'émeute hardie,
Le roi Charles déjà chevauche en Lombardie...
Vous m'attendrez ici, caché; dans un moment,
Je reviens, je vous donne un bon déguisement,
Celui d'un serviteur de ma maison, ma bourse
Pleine d'or, un cheval excellent pour la course;
Je vous mets hors la ville, et vous vous en irez
Droit devant vous, bien loin... enfin, où vous voudrez!
Pour le corps... oui, je puis inventer quelque histoire...
Je séduirai le moine et je leur ferai croire
Que nous avons jeté le cadavre à l'Arno...
Et je vous sauve ainsi. — Donnez-moi votre anneau.

BARNABO, *railleur.*

C'est très ingénieux... Vraiment, je vous admire!
Mais ce que vous m'offrez, je pense, c'est pour rire.
Pendant que vous parliez, d'honneur! je suffoquais.
Ainsi, je vais m'enfuir sous l'habit d'un laquais,
Je reçois votre aumône et la mets dans ma poche...
Allons! vous êtes fou, jeune homme, sans reproche,
D'avoir un instant pu croire qu'on vous cédât.
Je suis un gentilhomme et je suis un soldat,
Mon cher, et j'ai le front trop haut pour que je passe,
A n'importe quel prix, sous cette porte basse...
Sur votre bon cheval, je devrais, n'est-ce pas,
Au quadruple galop m'en retourner là-bas?

J'irais, au débotté, faire la révérence,
Comme c'est mon devoir, aux seigneurs de Florence,
Et quand, m'interrogeant sur Pise avec bonté,
Ils diraient : — « Que devient notre bonne Cité ? » —
Je répondrais à la Seigneurie étonnée :
— « J'ai là-bas un bâtard à qui je l'ai donnée... » —
Fuir en lâche, livrer la ville et le château !
Moi, Spinola !... Jamais !... Prépare ton couteau.

SEVERO.

Un bâtard !... Songe donc à quel fil tient ta vie
Et ne répète pas ce mot qui me défie.
Va ! je fais un terrible effort pour l'oublier.
Je ne descendrai pas jusqu'à te supplier,
Mais, voyons ! réfléchis... Ma patience est lasse...
Donne-moi ton anneau, vite !... Je te fais grâce...
Mes amis vont venir ; tu seras massacré...
Donne donc !... N'es-tu pas ancien condottiere ?
Tu t'en iras servir le Sforze ou le Gonzague...
Donne ton émeraude, allons ! donne ta bague...
Malheureux ! tu vois bien quelle instance je mets
A t'offrir le salut. Accepte donc !

BARNABO.

Jamais.

SEVERO.

Alors, tu vas mourir !... Si tu le peux, rappelle
L'instinct de piété qui, dans cette chapelle,

Barnabo, cette nuit, a dirigé tes pas.

BARNABO.

A genoux devant toi!... Non, je ne prierai pas.

SEVERO.

Tu dois douter du ciel, car il semble t'absoudre
En ne te frappant point...

Brandissant son poignard.

Eh bien! voici la foudre!

BARNABO, *montant les marches de l'autel et se plaçant devant le reliquaire.*

Injure pour injure, et défis pour défis!
Sur cet autel, où Dieu sacrifia son fils,
Si tu l'oses, toi, fils, viens égorger ton père!

Il arrache le devant de son pourpoint et met sa poitrine à nu.

Frappe au cœur!... Et mon spectre, enfant de l'adultère,
Te poursuivra partout dans son sanglant linceul.

SEVERO, *s'élançant, le poignard levé, vers Barnabo.*

Eh bien! soyons damnés tous les deux!

Tout à coup, une forme noire surgit auprès de la châsse. C'est Donna Pia, un couteau à la main; elle frappe Barnabo en pleine poitrine.

DONNA PIA.

Non! lui seul.

SCÈNE V

SEVERO, BARNABO, DONNA PIA.

BARNABO, *tombant sur les marches de l'autel.*

Ah !

SEVERO, *laissant tomber son poignard.*

Ma mère !

BARNABO, *se traînant vers Donna Pia.*

Pia... Pia... Tu t'es vengée...

Il met sa main sur sa poitrine et la retire toute sanglante.

Que de sang !... Je meurs !... Ah !...

Il rend le dernier soupir.

DONNA PIA.

Oui, je me tiens cachée
Depuis une heure, ici... Tout m'était révélé ;
Car, tantôt, j'écoutais quand Renzo t'a parlé...
Moi seule avais le droit de frapper la victime,
Et j'ai pu t'épargner l'épouvantable crime.

SCÈNE VI

LES MÊMES, RENZO RICCARDI.

RENZO, *apparaissant à la petite porte de droite.*

Est-ce fait?

DONNA PIA *montrant Barnabo mort.*

Oui! par moi... Pise est libre aujourd'hui.
Mon fils allait frapper, je l'ai fait avant lui.
Le despote a péri de la main d'une femme;
Car je ne voulais pas que l'enfant de mon âme,
Qui sortit de mon être et qu'allaita mon sein,
Se souillât de ce meurtre et fût un assassin.
Mais, après avoir fait l'action violente,
Je le délivrerai d'une mère sanglante...

A part.

Cesse de palpiter, enfin, ô cœur martyr!

Elle se donne un coup de poignard.

SEVERO, *recevant sa mère expirante dans ses bras.*

Ah! ciel!

DONNA PIA, *d'une voix faible.*

Il le fallait et je devais partir,
Mon enfant... Ton épreuve eût été trop amère
D'entendre devant toi toujours mentir ta mère...
Reste auprès du vieillard, tu dois le consoler.

SEVERO.

Mon Dieu! mon Dieu!

DONNA PIA, *à l'agonie.*

Mon âme est près de s'exhaler...
Un ordre.... avant qu'aux pieds du Juge elle s'élance...

SEVERO.

Et que m'ordonnez-vous, ma mère?

DONNA PIA.

Le silence.

Elle meurt.





LES JACOBITES

DRAME EN CINQ ACTES

EN VERS

Représenté pour la première fois

SUR LE THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

Le 21 Novembre 1885

A POREL

DIRECTEUR DE L'ODÉON

AU FRATERNEL AMI
QUI M'A AIDÉ AVEC TANT DE COURAGE
ET DE DÉSINTÉRESSEMENT
A DÉFENDRE LA POÉSIE AU THÉATRE,
ET

A MADEMOISELLE WEBER

EN QUI JE SALUE
L'AURORE D'UN GRAND TALENT,

JE DÉDIE CE DRAME

F. C.

PERSONNAGES

LE PRINCE CHARLES-ÉDOUARD STUART . . MM.	CHELLES.
LORD FINGALL, chef du clan des Mac-Fingalls	ALBERT LAMBERT.
ANGUS, vieux mendiant aveugle .	PAUL MOUNET.
DONALD DE GLENMORISTON, chef de clan	MONVEL.
GORDON DE GLENCOÉ, chef de clan	JAHAN.
DUNCAN, . . . } montagnards du clan des Mac-Fingalls.	RAYMOND.
LE VIEIL ÉNOCH, } montagnards du clan des Mac-Fingalls.	DUPARC.
ROBIN, ... } montagnards du clan des Mac-Fingalls.	COLIN.
LE MARQUIS D'AIGUILLES.	RAMEAU.
UN SERGENT ANGLAIS	TALDY.
UN OFFICIER DE L'ARMÉE DU PRINCE	DALIER.
UN MONTAGNARD	***.
MARIE, fille d'Angus . . . . . Mmes	WEBER.
LADY DORA, femme de Lord Fingall	JANE MÉA.
JOÉ, jeune frère de Duncan .	LAINÉ.
RUTH, femme de Duncan . . .	MARIE SAMARY.
LADY MURRAY	MIETTE.

Montagnards et montagnardes. Officiers et soldats de l'armée du Prince. Soldats anglais.

En Écosse 1745-1746.



LES JACOBITES

ACTE PREMIER

Un cimetière de village, dans les Hautes-Terres. A droite, au fond, l'église. Dans le mur du cimetière bas et ruiné qui occupe le fond de la scène, une porte s'ouvre sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

DUNCAN, LE VIEIL ÉNOCH, ROBIN.

Au lever du rideau, quelques groupes d'hommes et de femmes sont réunis et causent tout bas entre eux à la porte de l'église. Duncan, jeune montagnard, s'entretient, au premier plan, avec le vieil Énoch et Robin.

DUNCAN, *à Robin.*

Quand on te dit qu'il est en Écosse...

ROBIN.

Eh bien, non!
Aussi vrai que Robin le Berger est mon nom
Et que c'est toi, Duncan le Chasseur, qui me parles,
Je ne croirai jamais, moi, que le Prince Charles,
Qu'un fils de roi — combien voudrais-tu parier? —
Soit ainsi revenu comme un aventurier.

LE VIEIL ÉNOCH.

Prends-y garde! On a vu choses plus surprenantes.

DUNCAN.

Mais c'est le bruit public! Il arrive de Nantes,
Avec quelques Français, des compagnons choisis,
Sur un vaisseau bondé d'armes et de fusils.
Le Prince, débarqué près d'ici, vers les îles,
A, chez les Mac-Donald, trouvé de sûrs asiles.
Plusieurs chefs l'ont déjà visité, dont les clans
Payèrent aux Stuarts bien des impôts sanglants:
Ils venaient pour blâmer le jeune téméraire;
Mais, à son seul aspect, il paraît qu'au contraire,
Au cœur de tous les chefs a tout à coup monté
Un flot de loyalisme et de fidélité.
Devant ce fils de roi, jeune, charmant et brave,
Que la mer leur semblait rendre comme une épave
Et qui leur souriait, l'air confiant et doux,
Criant: « Vive le Roi! » tombant tous à genoux,

Ils ont baigné ses mains de leurs larmes de joie.
Il parait, mes amis, qu'il suffit qu'on le voie
Pour se donner à lui d'un entier dévouement,
Et que, s'il surgissait parmi nous brusquement,
Ce Charlot, dont nous ont tant parlé nos aïeules,
Nos lames sortiraient du fourreau toutes seules!

LE VIEIL ÉNOCH.

La mienne y restera, garçon.

ROBIN.

La mienne aussi.

DUNCAN.

Ne sommes-nous donc plus bons jacobites?

LE VIEIL ÉNOCH.

Si!
On se souvient que c'est grâce aux gens de Hanovre
Que l'Angleterre est riche et que l'Écosse est pauvre;
On n'a pas oublié que tout le mal vient d'eux;
On aime les Stuarts; on hait ce Georges deux;
Et si, pour renvoyer là-bas, à sa mangeoire,
Ce cheval d'Allemagne à la lourde mâchoire
Qui s'est contre tout droit dans nos prés mis au vert,
Un espoir de succès, un seul, était offert,
Eh bien, on essayerait! on nous verrait encore
Décrocher le mousquet, mettre au vent la claymore,
Et sur les vieux pibrocks jouer les airs anciens.
Mais le diable est avec tous ces Hanovriens,
Et notre humble prière, à nous, Dieu la dédaigne;

Car nous sommes vaincus, car notre pays saigne
Des efforts surhumains obstinément tentés
Pour nos Rois en exil et pour nos libertés !
Toujours lutter pour rien, lutter sans espérance ;
A quoi bon ? Ce Stuart, qui nous tombe de France,
De tous ceux qui sont morts pour lui sait-il les noms ?
On a construit des forts hérissés de canons,
Prêts à nous foudroyer, si le Haut-Pays bouge ;
L'Angleterre a posé partout son soldat rouge,
Maudit coquelicot qui ronge notre blé.
Et je dirais, devant tout le clan assemblé,
Que les rébellions désormais seront vaines,
Et que nous sommes las de nous ouvrir les veines.

DUNCAN.

Cependant ces soldats rouges, galonnés d'or,
On les a battus !

LE VIEIL ÉNOCH.

Oui, le chardon pique encor ;
Oui, le cerf découdra quelques chiens de la meute ;
C'est bien sûr ! Si, demain, éclatait une émeute,
Parbleu ! nous pourrions voir encor les Anglais fuir
Comme à Killiecrankie et comme à Sherif-Muir.
Mais après ? Ils viendront mille contre un, te dis-je !
Qu'y faire ? Pour les vaincre, il faudrait un prodige.

DUNCAN.

Oserais-tu donner de si prudents avis
Au chef ? et penses-tu, dis-moi, qu'ils soient suivis ?

Le cœur de lord Fingall est resté jacobite,
Et l'amour des Stuarts fidèlement l'habite.
Si notre chef, chargé d'honneur et de vertu,
T'ordonne de marcher, désobéiras-tu ?
En lui résistant, moi, je me croirais un traître !

LE VIEIL ÉNOCH.

Le lord est notre chef; il n'est pas notre maître.
De sa place d'honneur, dans le festin commun,
Le lord demandera son avis à chacun
Et, comme il a gardé le respect des usages,
Il suivra le conseil des anciens et des sages.
Je compte bien alors ne pas parler en vain.

La cloche sonne. De nouveaux montagnards entrent.

ROBIN.

Voici le premier coup de l'office divin.
Tous les Fingalls seront ici dans un quart d'heure.

DUNCAN, *à lui-même.*

Noble race, la plus célèbre et la meilleure
De l'Écosse ! O Fingalls, ô vaillants bonnets bleus,
Qui descendez, dit-on, des vieux Rois fabuleux,
Vous qui dans le passé tenez si large place,
Vous, fameux dès les temps de Bruce et de Wallace
Pour votre audace et pour votre orgueil de démons,
Fiers chasseurs, qui passiez de longs jours sur les monts
Vous nourrissant, auprès de l'aigle et de la foudre,
D'un morceau de daim cru, salé d'un peu de poudre ;
Bouviers, qui terrassiez, forts comme des héros,
En les prenant par les deux cornes, vos taureaux ;
Marins vieillis en mer, qu'on voyait dans la brume,

Mêlant vos cheveux blancs aux blancheurs de l'écume ;
Aïeux dont les hauts faits nous semblent des défis,
Les Fingalls d'à présent ne sont-ils pas vos fils ?
Nos mères, je le sais, quand on sortait du temple,
Nous montraient vos tombeaux, nous vantaient votre exemple
Et, sentant votre esprit dans nos corps palpiter,
Nous jurions de vous suivre et de vous imiter.
Mais si nous n'avons plus votre fierté sauvage,
Si nous sommes réduits vraiment en esclavage,
Si notre libre nuque au joug a consenti,
O Fingalls ! c'est qu'alors nos mères ont menti,
Et c'est qu'apparemment nos conquérants infâmes
Ont séduit ou forcé vos filles et vos femmes !
Oui, si l'on n'aime plus l'Écosse et les Stuarts,
Si l'on ne se bat point, nous sommes des bâtards !
Et moi, te repoussant, honte qui sur nous tombes,
Je maudis les aïeux et crache sur leurs tombes !

Un vieillard, aveugle et vêtu de haillons, la main appuyée sur l'épaule d'une toute jeune fille, apparaît en haut du sentier qui descend près de l'église. Duncan l'aperçoit.

L'aveugle !... Ah ! celui-ci, du moins, va, mieux que moi,
Leur parler chaudement de l'Écosse et du Roi.

SCÈNE II

LES MÊMES, ANGUS, MARIE.

ANGUS.

Faites la charité ! C'est l'aveugle qui passe.

LES MONTAGNARDS.

Angus!

ANGUS.

Les vieux corbeaux croassent dans l'espace.
Comme ils sont enroués! Est-ce de sang humain?

ROBIN, *au vieil Énoch.*

Il me fait peur!

ANGUS, *à Marie.*

Enfant, montre-moi le chemin...
Suis-je au milieu des fils de Fingall?

MARIE.

Oui, grand-père.

ANGUS.

Jadis, c'était un clan très riche et très prospère;
Comme toute l'Écosse, il doit être appauvri.
Mais que demandons-nous? Du pain, un humble abri.
Faites la charité! Si, dans sa main tendue,
L'aveugle ne voit pas l'aumône répandue
Et vous dit mal merci du secours qu'il reçoit,
Faites la charité quand même, Dieu vous voit
Par ses yeux qui ne sont obscurcis d'aucuns voiles,
Le jour par le soleil, la nuit par les étoiles!

DUNCAN.

Pourquoi tendre la main et pourquoi mendier,
Angus? Nous mettrons tous une bûche au landier

Et, pour t'y faire asseoir à côté de ta fille,
Nous marquerons ta place au repas de famille;
Car, parmi les Fingalls, il n'en est pas un seul
Qui dans chaque vieillard n'honore son aïeul.
Viens chez moi! L'âtre flambe et la table est servie.
Mais viens-y pour finir paisiblement ta vie;
Promets-nous de ne pas livrer le lendemain
Tes nobles cheveux blancs aux bises du chemin.
Ne nous tends plus la main, ce n'est point nécessaire,
Car nous savons d'où vient ton auguste misère;
Nous savons que tes fils, quatre nobles enfants,
Sous les fusils braqués des Anglais triomphants,
Ont mieux aimé mourir que de rendre les armes;
Nous savons que tes yeux sont éteints par les larmes
Et qu'à présent tu n'as pour guide, infortuné,
Que la pauvre orpheline, enfant du dernier né.
Victime du devoir et de la bonne cause,
Il faut que sous un toit ta tête se repose.
Chez le lord opulent ou chez l'humble fermier,
Entre! et l'on remplira ton verre le premier;
Entre! et chez l'un de nous prends la meilleure place;
Mais ne tends plus, Angus, au voyageur qui passe
Sans savoir quel malheur te force à l'implorer,
Cette main que nous tous sommes fiers de serrer!

ANGUS.

Qui que tu sois, merci! L'Écosse hospitalière
A dignement parlé par ta voix familière.
Mais le lit aux draps frais et les larges repas,
O Fingalls, parmi vous ne me retiendront pas!

Je dois toujours errer et mendier sans cesse;
Et l'héroïque enfant qui conduit ma vieillesse,
Par les âpres sentiers, vers des buts inconnus,
Aux cailloux du chemin doit meurtrir ses pieds nus.
Non, je n'accepterai ni le feu ni la table;
Je ne veux que du pain et qu'un coin dans l'étable,
Et dès l'aube, demain, je fuirai sans adieu;
Car, sachez-le bien tous, Angus a fait un vœu!
Aux portes du manoir et de la métairie,
Il surgit, vieux témoin des maux de la patrie,
Et de nos chers proscrits il est le messager.
Tant que nos Rois mordront au pain de l'étranger,
Il se contentera, lui, du pain de l'aumône;
La paille lui suffit puisqu'ils n'ont pas leur trône;
Les malheurs des Stuarts aux siens se sont mêlés,
Et le vieux vagabond ressemble aux exilés.
Lorsque l'aveugle entend quelque clocher qui vibre,
Il va là, répétant: « L'Écosse n'est pas libre! »
Et ses affreux haillons, et ses tristes yeux morts,
Au cœur des oublieux font naître les remords.
C'est là ma mission, c'est le devoir de celle
Dont l'humble main conduit l'infirme qui chancelle.
O vous qui, plus heureux que moi, pouvez la voir,
Cette fière et candide enfant, toute au devoir,
Dont le malheur a fait le courage précoce,
N'est-elle pas la chère image de l'Écosse?
Marie! Elle a le nom d'une Stuart; elle est
Catholique comme elle, et dit son chapelet;
Mais il est tout entier fait des balles de guerre
Dont furent fusillés ses oncles et son père.

Moi-même, je les vins ramasser sur le lieu
Du massacre, et l'enfant, le soir, en priant Dieu,
Touche ces plombs rouillés du sang de sa famille.
Voilà quels sont l'aïeul et sa petite-fille.
Laissez errer les deux mendiants; soyez bons;
Donnez votre pain noir aux pauvres vagabonds
Qui vont, les pieds poudreux, sur la route publique
Mais qui vous laisseront un bienfait magnifique,
Fingalls, si dans vos cœurs ils ont ressuscité
L'espoir de la vengeance et de la liberté!

DUNCAN.

Vieillard, avec le ciel es-tu d'intelligence,
Pour nous parler ainsi de guerre et de vengeance?
Mais non! tu sais plutôt toute la vérité:
Qu'en Écosse un Stuart s'est hardiment jeté,
Que l'entreprise n'a chance de réussite
Que si Fingall combat,... et que Fingall hésite!
Et que le clan, cédant à des conseils mauvais,
Veut même résister au chef!

ANGUS.

Je le savais...
Et je sens à mes yeux monter des pleurs de rage
En songeant que Fingall, fameux par son courage
Et naguère, parmi tous les clans, redouté,
Au nom de ses vieux Rois, devant lui répété,
Ne m'a pas répondu par des hurrahs sonores
Et par un grand frisson de dircks et de claymores!

LE VIEIL ÉNOCH.

Arrête, Angus!... Avant de nous parler ainsi,
Peux-tu nous affirmer que le Prince est ici?

ANGUS.

Oui! La mer déferlait avec un bruit sauvage...
J'étais là! Quand sa barque a touché le rivage,
Je l'ai bien entendu pousser un joyeux cri;
Et ma fille l'a vu.

MARIE.

Grand-père, il m'a souri!...
Et, mettant dans ma main un louis d'or de France,
« La charité pour toi! — dit-il, — j'ai l'espérance! »
Puis il a, découvrant son jeune front poudré,
Salué son pays. Sa croix de Saint-André
Étincelait, et sur sa poitrine chérie
On voyait se lever l'astre de la Patrie!
Il est tout jeune, avec des éclairs dans les yeux,
Et son regard est calme, et son rire est joyeux,
Et tout de suite on sent que c'est un capitaine.
Le Prince à son chapeau, d'une façon hautaine,
Mit ensuite un chardon de mer, un chardon bleu,
En criant: « Pour mon droit, pour l'Écosse, et pour Dieu! »
Enfin, c'est un héros!... Je ne sais comment dire,
Grand-père!... mais, depuis que je l'ai vu sourire
Et marcher dans l'écume avec un air vainqueur,
C'est comme un fruit divin qui se fond dans mon cœur!

ANGUS.

Vous l'entendez? Le Prince est parmi nous! Le Prince
A déjà réuni trois clans de la province,
Caméron, Clanranald, Fraser, les belliqueux...
Serez-vous moins hardis et moins fidèles qu'eux?

La cloche sonne.

LE VIEIL ÉNOCH.

Calme-toi, vieil Angus!... La cloche nous appelle
Et l'office divin commence à la chapelle.
Nous y demanderons au Seigneur, ce matin,
Si par les montagnards, sans un échec certain,
La bonne cause peut être encor défendue.
Au revoir!

DUNCAN, *à part.*

C'en est fait, et l'Écosse est perdue!

Les montagnards entrent tous dans l'église.

SCÈNE III

ANGUS, MARIE.

MARIE.

Eh bien, grand-père?

ANGUS.

Eh bien, je suis désespéré!..
Car, à Charle-Édouard les chefs l'ont déclaré,
On ne peut rien tenter d'utile pour sa cause
Sans les mille fusils dont lord Fingall dispose.

MARIE.

Lord Fingall est loyal; on peut compter sur lui.

ANGUS, *montrant l'église.*

Mais ceux-là?

MARIE.

Tout espoir n'est pas évanoui.
Tandis que vous parliez, j'ai vu plus d'une bouche
Se crisper, et j'ai vu plus d'une main farouche
Au ceinturon de cuir chercher le coutelas;
Et quelques mots de plus les entraînaient.

ANGUS.

Hélas!

Il s'assied, accablé, sur une pierre tombale.

MARIE.

Eh quoi!... Le noble Angus désespère et défaille!
Cher grand-père, aujourd'hui, c'est veille de bataille;
Repoussez, il le faut, cet accès de langueur!...
Ou plutôt, non!... mettez votre front sur mon cœur;
Mes baisers chasseront cette tristesse amère.
Si vous faites l'enfant, je ferai la grand'mère,

Et je vous bercerai comme un petit garçon,
Très doucement, avec cette belle chanson
Que vous m'avez cent fois et mille fois redite
Pour m'endormir, lorsque j'étais toute petite,
Et que, calmant mes pleurs par ce refrain guerrier,
Vous berciez votre enfant dans un vieux bouclier.

Depuis que sa gloire est tombée
Et que se sont tus les pibrocks,
L'Écosse a caché son épée
En pleine lande, entre deux rocs
Et sous la bruyère vermeille,
Où passe, en rêvant, le berger,
La Claymore est là qui sommeille
Et médite de se venger.

Claymore, dont on nous dépouille,
Et qu'on proscrit, comme le Roi,
Ne crains ni l'oubli ni la rouille:
Toujours l'Écosse pense à toi!
Nous te ferons briller encore
Aux regards de l'Anglais bourreau.
Dors jusque-là, bonne Claymore,
Avec notre honneur pour fourreau!

Deux oiseaux, l'aigle et l'hirondelle,
Se plaisent sur nos monts brumeux;
L'Écosse est vaillante et fidèle,
Fidèle et vaillante comme eux!
Et pour la révolte indignée
Le vieux glaive, quand il faudra,
En nous présentant sa poignée,
Lui-même, du sol surgira!

ANGUS, *qui, pendant que Marie chantait, a peu à peu relevé la tête.*

Oui, tu dis vrai ! L'enfant vaut mieux que le grand-père ;
Le vieux chant a raison : Honte à qui désespère !
Je veux encor tenter, pour la cause du Roi,
Un énergique effort.

MARIE.

Cher grand-père !

ANGUS.

Dis-moi !
Si j'en crois ce grand vent qui souffle la poussière,
La mer est proche, et c'est ici le cimetière
Des Fingalls ?

MARIE.

Oui.

ANGUS.

Dickson est toujours fossoyeur ?

MARIE.

Oui.

ANGUS.

Je ne puis trouver de complice meilleur...
Un jacobite !... Et c'est près d'ici, sa masure ?

MARIE.

Oui.

ANGUS.

Tu vas m'y conduire... Ah! cette épreuve est sûre
Et terrible; et, bientôt, je saurai si Fingall,
Qui jadis dans les clans n'avait pas son égal,
Est à ce point infâme et tombé dans la boue
Qu'il ne rougisse plus d'un soufflet sur la joue!...
Allons!

Il sort à droite, guidé par Marie, au moment où lord Fingall et lady Dora entrent à gauche. Le lord, homme de plus de cinquante ans, porte des cheveux gris, sans poudre. Lady Dora, vingt ans à peine, très jolie, blonde, est vêtue avec la plus luxueuse élégance.

SCÈNE IV

LORD FINGALL, LADY DORA.

DORA, *avec gaieté.*

Ah! cette fois, le sort en est jeté,
Richard, et le devoir est strictement dicté...
Plus d'hésitations ni de vaine tristesse!
Il faut bien vite armer vos hommes. Son Altesse
Vous écrit de sa main — en quels termes flatteurs! —
Que, vous tenant pour un de ses bons serviteurs,

Elle veut avec vous avoir une entrevue,
Dans une heure, et passer vos troupes en revue.
Laissez donc cet air sombre et ce sourcil froncé,
Milord! car le gros roi Georges sera chassé,
Et moi, je deviendrai... colonelle des gardes!...
Bataille! Je vais donc chiffonner des cocardes,
Pour en mettre au bonnet de chaque montagnard.
Le Prétendant n'est pas un papiste cafard,
Comme ce Jacques deux, qui, pour toute prouesse,
Vint et se contenta de bien servir la messe.
Le Prince n'a souci, je pense, d'Anglicans
Ni de Romains. Il a ce charme: vingt-cinq ans!
Et bravement, dans l'air, fait siffler son épée.
Soyez jaloux, Richard! mais j'ai l'âme occupée
Du Prince, et veux pour lui combattre les Anglais,
Sur mon poney de chasse, avec des pistolets
Et tout un arsenal de guerre à ma ceinture;
Et j'ai la passion de ce Roi d'aventure,
Qui vient, joyeux, comptant sur sa seule valeur,
Conquérir un pays comme on cueille une fleur.

LORD FINGALL.

O Dora! j'aime tout en vous, ma chère folle,
Et je souris devant votre grâce frivole.
Je craindrais, en calmant cette gentille ardeur,
De vous faire l'effet d'un vieux mari grondeur...
Cependant le moment est grave et difficile,
Et ce n'est pas un jeu que la guerre civile.
Vous y courez, Dora, comme on part pour le bal!

Déjà vous vous voyez en habit de cheval,
Le sabre au flanc, ayant au corsage une rose...
Moi, je songe à Dundee et je songe à Montrose,
Je songe à tout le sang déjà versé pour rien !
Oh ! sans doute, je suis prêt à donner le mien
Sans marchander; car dans nos vieilles seigneuries
Nous sommes en naissant cavaliers et tories,
Et ce proverbe a cours dans tous les clans du Nord :
« Quand Stuart est vaincu, c'est que Fingall est mort... »
Mais tous ces pauvres gens !... Elle sera coûteuse,
Cette guerre, et je crois la victoire douteuse ;
Car je connais, hélas ! notre sanglant passé.
Nos révoltes toujours ont ainsi commencé
Par des cris de triomphe aux lueurs des épées,
Et toujours ont fini par des têtes coupées
Et des champs de carnage où planent les corbeaux...
N'importe ! puisqu'on a déployé les drapeaux,
Qu'un Stuart est venu, que le pibrock résonne,
Nous partirons tous deux, ma vaillante amazone,
Nous suivrons les tambours du Prince aventurier,
Et votre vieil époux vous tiendra l'étrier.

DORA.

Eh bien ! moi, je vous crois, Richard, mauvais prophète.
Rien ne peut m'empêcher d'avoir le cœur en fête.
Dans son parti le Prince a les femmes !... Il a
Les femmes ! C'est le point important. Tout est là...
Ces Londonners, des gens de banque et de négoce,
Résister à l'effort de l'héroïque Écosse ?

Allons donc! Si l'on veut, je tiens tous les paris,
Mon cher lord, mais, pour moi, Londres est déjà pris,
Et les Anglaises ont des pudeurs saugrenues
Devant nos montagnards montrant leurs jambes nues;
Le massif Électeur, qu'ils appellent leur roi,
Et son fils, le fâcheux vaincu de Fontenoy,
Du Hanovre ont déjà repassé la frontière;
Je suis duchesse; vous avez la Jarretière;
Jacques trois règne; et, seul, le héros valeureux,
Le beau Charle-Édouard, le Prince, est malheureux,
Car je lui tiens rigueur et j'ai fait sa conquête!...
Et ce sera charmant!

LORD FINGALL.

Que vous êtes coquette!
Et que je souffrirais, si j'étais méfiant,
Dora!... Mais non... Un jour, — j'y pense en souriant, —
Vous vîntes, pour tirer des perdrix et des grouses,
Voir mes grands marronniers et mes vertes pelouses;
Et votre vieux parent vous donna tout son cœur.
Ses premiers cheveux gris ne vous ont pas fait peur,
Non plus que son manoir battu par les tempêtes.
Vous m'avez accepté pour époux, et vous êtes
Comme un rosier grimpant aux murs de ma maison,
Qui parfume et fleurit son antique blason.
O toi, qui m'as donné cette joie infinie
De ne pas vieillir seul et triste, sois bénie!
Toi, qui de ton amour m'as fait la charité,
Va! laisse déborder ta vie et ta gaieté!

Oui, je veux retrouver mes vingt ans pour te plaire ;
Je n'ai qu'une ruine et qu'un parc séculaire
A t'offrir, mais cours-y librement, ma Dora,
Et sois folle ! Et ton vieux compagnon sourira,
Lorsque ta voix, sonnant joyeuse à ses oreilles,
Fera des arbres noirs s'envoler les corneilles !

DORA.

Je vous aime, Richard, quand vous parlez ainsi.
Mais c'est trop s'attendrir, et, dans ce moment-ci,
Nous ne devons songer qu'à l'entrée en campagne...
Savez-vous ce qu'on dit, milord ? Que la montagne
N'est plus d'un loyalisme aussi pur que jadis,
Que vous n'armerez pas même un homme sur dix,
Et que le clan, perdant l'antique obéissance,
Est prêt à dire non, même en votre présence,
Même devant le Prince en personne apparu.

LORD FINGALL, *avec colère.*

On ose !...

DORA.

Oui, mon cher lord ; mais je n'en ai rien cru
Il faudrait s'assurer, pourtant...

La cloche sonne. Les montagnards sortent de l'église.

LORD FINGALL

L'heure est propice...
Les voici, justement, qui sortent de l'office.

Par Saint-André! je vais à ces audacieux
Parler ferme et les bien regarder dans les yeux;
Et, du premier coup d'œil, je saurai reconnaitre
Si mon clan sera sourd à la voix de son maitre.

SCÈNE V

LORD FINGALL, LADY DORA,
DUNCAN, LE VIEIL ÉNOCH, ROBIN,
LA FOULE.

LORD FINGALL, *aux montagnards.*

Holà!

DUNCAN, *l'apercevant.*

Milord!

Tous saluent avec respect.

LORD FINGALL.

Amis, vous savez tous, pardieu!
Qu'en toute occasion je parle vite et peu.
Or, voici. Dans l'espoir d'une levée en masse
De l'Écosse, et risquant tout sur un coup d'audace,
Le fils de Jacques trois vient, comme aux temps anciens,

Revendiquer les droits de son père et les siens.
Il compte, en vous montrant, là-bas, Londres pour cible,
Sur vos mille fusils. Sans vous, rien de possible.
Donc, chargez les mousquets, aiguisez les poignards,
Et guerre à mort! Je suis votre chef! Montagnards,
Aux armes! Car, pour moi, vous ferez tous, j'espère,
Ce qu'eussent fait jadis vos pères pour mon père,
Et vos aïeux, ô Mac-Fingalls, pour mon aïeul!...
Puis-je en être sûr?

DUNCAN.

Oui!

LORD FINGALL.

Duncan, tu réponds seul...
Ah! terre et cieux!...

LE VIEIL ÉNOCH.

Milord!... Pardon!... A Votre Grâce
Je dois la vérité. La pauvre Écosse est lasse...
On est au désespoir de vous désobéir...
Ces Anglais! on n'a pas cessé de les haïr;
Mais ils nous font toujours payer — soyez sincère! —
Chaque rébellion par trente ans de misère;
Mais ils sont les plus forts, — ils sont mille contre un...
Plus tard... je ne dis pas... au moment opportun...
Si la France accablait notre vieille ennemie,
On pourrait...

LORD FINGALL.

Taisez-vous!... Ah! c'est trop d'infamie!...
Vous me déshonorez, misérables!

DORA.

Milord!...
Richard, remettez-vous!

En ce moment, paraissent, au fond de la scène, Angus et Marie. Un fossoyeur, avec sa bêche et sa pioche, les accompagne.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANGUS, MARIE.

ANGUS.

Faites place à la mort!

TOUS.

La mort!

Mouvement de stupeur et d'effroi dans la foule.

LE VIEIL ÉNOCH.

La mort!... Mais nul n'est mort dans la contrée.
Je ne vois pas ici de fosse préparée,
Ni de parents en pleurs conduisant un cercueil...
Angus, Angus, de qui mènes-tu donc le deuil?

ANGUS.

Si fait, quelqu'un est mort, et d'une mort affreuse!
A l'œuvre, fossoyeur!... La tombe, qu'on la creuse!
J'y veux, ô pauvre Écosse, enterrer ton drapeau!

LE VIEIL ÉNOCH.

Ah! mendiant!...

ANGUS.

Tais-toi!...

Avec exaltation.

Mon Dieu! que c'était be.
L'Écosse d'autrefois, pauvre, fière et fidèle!
Le grand aigle qui la traversait d'un coup d'aile
Sentait qu'un air plus libre emplissait ses poumons;
Et l'azur de nos lacs, la neige de nos monts,
Et l'écume d'argent que le torrent charrie,
Et l'herbe fraîche, et les fleurs d'or de la prairie,
Et le soleil levant, rose dans le brouillard,
Étaient moins purs qu'un cœur de pauvre montagnard!
Là palpitait, auprès des vertus domestiques,
L'amour de nos vieux chefs et de nos lois antiques;

Le vent de la montagne y faisait circuler
Un sang, pour le pays, toujours prêt à couler;
Là résidait, ainsi qu'en une tour murée,
Le respect du serment et de la foi jurée;
Quand on l'avait promis, sur un clignement d'yeux,
On aiguisait l'épée au tombeau des aïeux
Et l'on courait chercher la mort qui glorifie;
Et, n'ayant qu'un dédain superbe pour sa vie,
Le montagnard bien plus aisément la donnait
Que l'aile de faisan piquée à son bonnet.
Mais cette Écosse-là, l'Écosse de vos pères,
Elle n'existe plus, ô gens des Hautes-Terres!
Il est mort, l'étendard autrefois triomphant,
Que pleurent seuls ici l'aveugle et son enfant!
Sa tombe n'est pas prête, a-t-on dit? Je m'en charge!
Je la ferai profonde, et je la ferai large;
Car il convient aussi de jeter au fossé
Toute la gloire et tous les malheurs du passé...
Disparais, reliquaire aimé de la patrie!
Lourdes clefs des prisons de la reine Marie,
Hache qui la frappas, à la tombe, au fumier!
Spectre pâle et sanglant du Roi Charles premier,
Donne-nous, pour la fosse et pour la pourriture,
Les instruments sacrés de ta longue torture,
Le drap de l'échafaud sur lequel tu marchas,
Et ton gant, essuyant sur ton front les crachats!
Faites un trou profond, profond, pour qu'on y jette
Les armes du vaincu, la lyre du poète,
Tous nos espoirs chéris, tous nos grands souvenirs,
Les pleurs des exilés et le sang des martyrs!

Puis, lorsque tout aura disparu sous l'argile,
Piétinez bien le sol pour qu'il soit infertile
Et que, derniers témoins venant vous accuser,
Les chardons écossais n'y puissent plus pousser!

ROBIN, *suivi de plusieurs montagnards.*

Assez, Angus!... Ta voix a remué nos âmes!
Oui, vieillard, nous étions des lâches, des infâmes!
Mais c'est fini...

Se jetant aux pieds de lord Fingall.

Pardon, mylord, à deux genoux!
Commandez... On est prêt à vous suivre.

LA FOULE.

Oui, tous!

LORD FINGALL.

Bien sûr?

ROBIN.

Vous reverrez nos vaillantes furies.
On courra, sabre au poing, sur les artilleries
Et sur les escadrons d'hommes et de chevaux;
Et quiconque n'a pas d'arme prendra sa faux,
Noble lord, et viendra combattre sous votre ordre...

DUNCAN.

Et qui n'a pas de faux, aura des dents pour mordre;
Et l'on surpassera les exploits anciens.

On nous a trop longtemps traités comme des chiens;
L'Anglais reconnaitra les petits de la louve.

LORD FINGALL.

Dieu soit loué!... Fils de Fingall, je vous retrouve!
Donc, aux armes!

LA FOULE.

Hurrah!

LE VIEIL ÉNOCH.

Vous courez, insensés,
Vers la défaite et vers les échafauds dressés,
Pour un drapeau-fantôme et pour un discours vide!

ANGUS.

Pour un fantôme! O toi, que la peur rend livide
Et dont la lâcheté les empêchait d'agir,
Toi-même, le poltron blême, tu vas rougir!
— Et vous, dont je retrouve, enfin, l'âme hardie,
Vous verrez que ceci n'était point comédie
Et quel noble étendard je menais au tombeau!...
Regardez tous... Le mort se réveille!

Il tire de dessous ses haillons, fixe sur un bâton et brandit un drapeau rouge, traversé d'une croix blanche, sur lequel sont brodés en lettres d'or ces mots: Tandem triumphans.

TOUS.

Un drapeau!

ANGUS.

Oui, le nouveau drapeau, rouge avec la croix blanche,
Le drapeau des Stuarts, celui de la revanche,
Que je portais, sous mes haillons, par les chemins !...
Le voici ! Mon enfant l'a cousu de ses mains
Et brodé, par les nuits d'hiver, près de la lampe ;
Et mon bâton d'aveugle en fournira la hampe...
C'est lui ! c'est le drapeau de notre liberté !
Il surgit de la tombe ! Il est ressuscité !

LA FOULE.

Hurrah !

On entend une marche battue par des tambours et sonnée par des cornemuses.

UN MONTAGNARD, *accourant, à lord Fingall.*

Milord, le prince.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE PRINCE CHARLES-ÉDOUARD.

Le Prince, en poudre, botté, l'étoile de diamants de Saint-André sur son habit, entre, précédé de pibroks et de tam-

bours qui jouent un air de marche, et suivi d'une escorte de gentilshommes et de montagnards en armes. Lord et Lady Fingall vont à sa rencontre et s'inclinent devant lui.

LORD FINGALL.

Altesse, dans ma terre,
Au noble fils du Roi d'Écosse et d'Angleterre
Ma femme et moi devons, les premiers, faire honneur,
Mais tout Fingall vous dit avec moi : Monseigneur,
Soyez le bienvenu !

LA FOULE.

Vive le Roi !

LE PRINCE.

Mon hôte,
Aucun clan d'une voix si vaillante et si haute
N'a salué son Prince, et, parmi les meilleurs,
Aucun n'a par avance arboré mes couleurs.
Mon père, Jacques trois, devrait dater son règne
D'aujourd'hui, puisqu'on a déployé son enseigne
Et que tant de soldats viennent sous son drapeau.
Donc, je tire l'épée et jette le fourreau.
En guerre !... Pour l'Écosse et le Roi légitime !
Et je veux qu'un Fingall, comme marque d'estime,
Tienne toujours à mes côtés cet étendard...

Il salue le drapeau.

Mais quel est donc celui qui le porte ?

LORD FINGALL.

Un vieillard
Dont la voix serait mieux que la mienne acclamée,
Prince ; et vous lui devez, peut-être, votre armée.

LE PRINCE.

Et la jolie enfant debout auprès de lui ?

LORD FINGALL.

C'est sa petite-fille et son unique appui.
Pour votre cause et pour votre auguste personne,
Tous deux ont fait beaucoup.

LE PRINCE.

Approche donc, mignonne !.
Moi-même je veux mettre, ainsi qu'un fiancé,
Un baiser tendre et doux sur ce beau front baissé.
Il la baise au front.

Il me semble que c'est l'Écosse que j'épouse.

LA FOULE.

Vive le Roi !

DORA, *à part.*

Vraiment... je suis presque jalouse.

MARIE, *à part.*

Ses lèvres !... sur mon front !...

LE PRINCE, *à Angus.*

Et que puis-je pour toi,
Vénérable aïeul ?

ANGUS.

Rien !... Rien, que d'être un bon Roi.
Ces bandes de héros autour de toi groupées,
Tu me les dois. Ma main a semé les épées;
Tu n'as qu'à moissonner, Prince, et qu'à conquérir.
Mais, plus tard, songe aux fils de ceux qui vont mourir;
Lorsque tu règneras, que ton cœur compatisse
Aux maux des pauvres gens; sois bon, fais-nous justice,
O jeune homme, à qui tout un peuple s'est donné;
Et souviens-toi, lorsque tu seras couronné
Et que tu sentiras le sceptre dans ta paume,
Qu'un mendiant t'a fait l'aumône d'un Royaume!





ACTE DEUXIÈME

Le camp du Prétendant sous les murs d'Édimbourg. C'est la nuit, mais la scène est éclairée par un très brillant clair de lune. Au loin, sur une hauteur, la silhouette de la ville se dessine dans le ciel. A droite, la tente du Prince, dont l'intérieur est visible pour le public. Dans cette tente, un fauteuil et une table, sur laquelle sont des flambeaux allumés, des armes, des cartes de géographie. Au fond, une ouverture mène dans une autre partie de la tente. Tout le reste de la scène est occupé par le camp. Feu de bivouac, faisceaux d'armes, tambours, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

DONALD de GLENMORISTON, GORDON de GLENCOÉ, Le Marquis d'AIGUILLES, Lady DORA, Lady MURRAY, Gentilshommes français et écossais, Montagnards, Officiers et Soldats des Basses-Terres.

Au lever du rideau, le camp présente un tableau pittoresque et animé. Les uniformes des officiers des Basses-Terres contrastent avec les costumes de tartan des chefs montagnards. Deux highlanders, d'aspect sauvage, armés seulement d'une faux fixée droite à son manche, montent la garde devant la tente du Prince. Deux chefs, Gordon de Glencoé et Donald de Glenmoriston, celui-ci remarquable par son aspect farouche et sa longue chevelure rousse, se chauffent, debout, au feu de bivouac. Un autre groupe est formé par le marquis d'Aiguilles, gentilhomme français, mis à la dernière mode de Versailles, et par lady Dora et lady Murray, toutes deux vêtues de fantasques habits de guerre : feutre à plume, pistolets à la ceinture, jupe relevée et montrant la botte molle à éperon d'or.

LADY MURRAY.

Ainsi, marquis, le bruit de nos premiers succès
Est déjà parvenu chez nos amis français?

LE MARQUIS.

Un héros se révèle, et la France tressaille,
Milady. J'ai reçu des lettres de Versaille,
De Paris, de Calais, de je ne sais plus où...
On n'y parle que du jeune Prince, on est fou
De ce beau chevalier d'aventure et d'épée.
Mais aussi quel roman, ou mieux, quelle épopée!
D'abord Édimbourg pris sans un seul coup de feu,
Et puis ce beau combat de Preston-Pans... Morbleu!
Des paysans battant une armée aguerrie!
Des gens à moitié nus contre l'artillerie
Et les dragons! C'était superbe! A Fontenoy,
J'eus l'honneur de charger dans la Maison du Roi,

Et je n'ai pas vu là de vaillance plus belle.
On m'écrit que le Roi, recevant la nouvelle,
— Et Louis quinze s'est rarement échauffé, —
A crié : « Braves gens! » en prenant son café;
Et, ce qui vaut bien mieux, on dit que la Marquise
A la cause du Prince est tout à fait acquise;
On prétend qu'elle en rêve, et que la Pompadour
Suit de loin vos succès et marque, chaque jour,
Le terrain qu'ont gagné vos montagnards farouches,
Sur la carte d'Écosse, avec sa boite à mouches.

DORA.

Et quelle femme, ayant le cœur un peu guerrier,
N'aimerait ce royal et bel aventurier?...
Si pour lui celle-ci n'a pas d'indifférence,
Qu'elle rappelle donc, alors, au Roi de France,
D'envoyer les secours et les renforts promis!

LE MARQUIS.

Mais vous avez raison... Je vais, par des amis,
Faire savoir à la nouvelle favorite
Ce qu'est le Prince Charle et quel est son mérite;
Car elle ne connait que ses exploits vainqueurs.
Mais quand elle apprendra qu'il ravage les cœurs,
Qu'il part, pour conquérir l'Angleterre et les Indes,
Beau Tancrède, entouré d'un essaim de Clorindes;
Que des dames, tandis qu'à la gloire il volait,
Ont fait à ses côtés le coup de pistolet,
La Pompadour, alors, redoublera de zèle

En faveur du héros déjà bien vu chez elle...
Vous souriez?... Non pas! je suis très sérieux.
Avoir raison, c'est bien; être charmant, c'est mieux.
Quand on saura qu'en plus de ses droits légitimes
Le Prince a de beaux yeux et qu'il fait des victimes,
La Marquise offrira, j'aime à le supposer,
Un canon par caprice, un soldat par baiser.

DORA, *à part.*

Non! il n'a qu'un amour, et pour moi, j'en suis sûre.
Haut.
Accuser d'inconstance un héros! Quelle injure!

LE MARQUIS.

Ce serait le flatter, en France, milady.

DONALD DE GLENMORISTON, *à Gordon de Glencoé.*

Ce papillon doré me semble bien hardi,
Et je vais interrompre un peu son bavardage...
Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *à part.*

Quoi?... Que nous veut ce sauvage?

DONALD.

Je m'appelle Donald, laird de Glenmoriston,
Et j'ignore les mœurs de Cour et de bon ton
De Versaille, où vos Rois sont conduits par des filles,

Mais je connais les mœurs de nos nobles familles.
Lorsque l'honneur est par une femme outragé,
Je sais que le mari s'est bien vite vengé,
Et que, si le sang coule alors, nul ne remarque
Si c'est celui d'un lord, d'un prince ou d'un monarque.
J'ai dit.

DORA, *à part.*

Soupçonne-t-il?... Oh! j'en ai le frisson!

LE MARQUIS.

Ça! l'homme aux cheveux roux, serait-ce une leçon?...
Morbleu! je n'admets pas...

LADY MURRAY.

Messieurs, point de querelle!
Car votre double erreur est toute naturelle.
Vous, marquis, ne pouviez savoir, en vérité,
Quel excès de scrupule et de sévérité
A présidé toujours à nos mœurs écossaises...
Et vous, Donald, ce sont là des fureurs mauvaises,
Et vous avez parlé rudement, sans songer
Que monsieur est notre hôte et qu'il est étranger.
Donc, la paix!...Gardez-vous pour de meilleures luttes.

DONALD, *avec brusquerie.*

Soit!

LE MARQUIS, *galamment.*

C'est bien, milady.

DONALD, *à part.*

Cet étourneau !

LE MARQUIS, *à part.*

Ces brutes !

Roulement de tambour.

DORA.

Son Altesse !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRINCE, LORD FINGALL.

Le Prince porte le costume des montagnards, avec l'écharpe et la cocarde blanches. Il est suivi d'une escorte. Lord Fingall est en tenue de colonel.

LE PRINCE, *à lord Fingall.*

Mon cher Fingall, je le voudrais ;
Notre honneur est d'accord avec nos intérêts :
Je trouve, comme vous, que c'est trop se morfondre
Dans Édimbourg, qu'on doit enfin marcher sur Londre.
Je suis las d'Holyrood. Votre Prince Royal
Voudrait vous recevoir, messieurs, dans White-Hall.
Nous lèverons le camp bientôt... ce soir, peut-être.
Mais on ne peut se mettre en route sans connaître

Où sont les ennemis et le meilleur chemin ;
Je compte le savoir cette nuit, ou demain.

LORD FINGALL.

Puis donc que mon avis est tout conforme au vôtre,
Altesse, — et j'en suis fier ! — que d'un moment à l'autre
On peut partir, je dois, dans ce cas, sans retard,
Faire ma ronde et bien ordonner le départ,
Former les corps d'armée et choisir l'avant-garde.

LE PRINCE.

Oui. Je me fie à vous, et ce soin vous regarde ;
Car je vous ai choisi pour premier lieutenant
Et je m'en félicite encore maintenant.
En un mot, pour ce soir, tenez prête l'armée.

Le congediant d'un geste gracieux.

Allez.

Lord Fingall sort. Le prince s'adresse au marquis.

Eh bien, la Cour de France est informée
De nos succès, marquis. Aurons-nous son concours ?

LE MARQUIS.

Altesse, on me promet... on me promet toujours...
Et, sans les embarras si graves où nous sommes...

LE PRINCE.

La France m'a donné vingt de ses gentilshommes ;
C'est beaucoup. Je lui dois un grand remerciement.

Vingt Français dévoués valent un régiment...

Se tournant vers les chefs des Hautes-Terres.

Et puis vous êtes là, mes loups de la montagne!
Vous voyez! j'ai repris, pour rentrer en campagne,
Le costume de mes soldats, de mes héros,
La toque à plume d'aigle et le plaid à carreaux.
Car je vous vis charger, ô fils de bonne race,
En habit de tartan, les dragons à cuirasse,
Et marcher aux canons en boucliers de cuir.
Or, nous verrons encor les ennemis s'enfuir,
Et, comme cette fois il faut qu'on les rattrape,
J'ai pris ce leste habit pour mieux doubler l'étape.

LES MONTAGNARDS.

Hurrah! Vive le Prince!

LE PRINCE, *à Dora et à lady Murray.*

Et vous, mesdames, vous,
Qui jetez un parfum, un charme parmi nous,
Roses dont l'ennemi redoute les épines,
Je me mets à vos pieds, mes belles héroïnes,
Et j'admire, avec un orgueil toujours nouveau,
La cravate de fleurs nouée à mon drapeau!

LADY MURRAY.

Monseigneur!...

DORA, *à part.*

Ah! je l'aime!... et mon cœur est comme ivre!

LE MARQUIS.

Mon Prince, quelle grâce !

LE PRINCE.

Ah ! c'est si bon de vivre !...
C'est si bon d'être un chef acclamé dans les camps !
C'est si bon de mirer ses yeux de vingt-cinq ans,
Où brille une âme neuve et que nul n'a trompée,
Dans des regards amis et dans sa jeune épée !...
Être Roi ! Triste rêve ! Est-ce que j'y songeais ?
Un Roi, vague fantôme aux yeux de ses sujets,
Errant dans des palais pleins de spectres sinistres ;
Misérable instrument aux mains de ses ministres ;
Whig pendant tout un jour, le lendemain tory ;
Jouet d'une maîtresse ou bien d'un favori ;
Sceptre en main, mais sachant que c'est une chimère ;
Couronné, mais bien moins puissant que le Lord-maire ;
Statue en bois doré de la nef de l'État !...
Ce n'est rien !... Moi, je veux être un libre soldat,
Aimé comme un héros et non craint comme un maître,
Saluant d'un baiser la dame à sa fenêtre,
Et prodigue, et jetant parfois, en souriant,
La rançon d'une ville aux mains d'un mendiant ;
Un juste et généreux soldat, fou de la gloire,
Mais qui met le bon droit toujours dans sa victoire,
Et fait pousser les blés plus épais et plus beaux
Partout où son cheval a posé ses sabots !...
Rêve de ma jeunesse ! Être ce météore !
Entendre quelque temps, du couchant à l'aurore,

Mon nom glorifié dans un chant sans pareil,
Puis, un jour de bataille, un jour de grand soleil,
Répandant mon sang chaud sur la terre féconde,
Mourir jeune et laisser un vide dans le monde,
De même que le ciel semble rapetissé,
Et plus triste et plus bas, quand un aigle a passé!

TOUS.

Hurrah!

LE MARQUIS.

Ah! Monseigneur, comme en vous l'on sent battre
Le cœur de votre aïeul français, notre Henri quatre!
Et combien, tel que lui, vous avez le talent
D'être charmant et brave...

LE PRINCE, *passant son bras sous celui du Marquis et parlant à demi-voix.*

Et d'être vert-galant,
Marquis. Bien des beaux yeux m'ont souri; j'en profite.
Celui qui peut mourir demain doit aimer vite.

Quittant le Marquis et allant vers Dora.

Milady!

DORA.

Monseigneur?

LE PRINCE, *bas et rapidement.*

Dora, venez ce soir

A notre rendez-vous... J'ai besoin de vous voir.
Car je reprends — jusqu'à quelle date lointaine? —
Les devoirs du soldat et ceux du capitaine.
Qu'ils vont mettre entre nous d'obstacles odieux!
Il me faut, ma Dora, le baiser des adieux.

DORA, *très troublée.*

Dans une heure... ce soir... vous voulez?...

LE PRINCE.

Je t'en prie!

Pendant que le Prince parle bas à Dora, un officier a introduit dans la tente Marie, couverte d'un manteau. Elle semble épuisée de fatigue et s'appuie contre la table. L'officier sort alors de la tente par la porte qui donne sur le camp.

LE PRINCE, *à l'officier.*

Qu'est-ce?

L'OFFICIER.

Prince, on attend Votre Altesse.

LE PRINCE, *à part.*

Marie!...

Enfin!...

A l'officier.

J'y vais... Messieurs, je vous quitte un moment;
Mais qu'on se tienne prêt à tout événement!

Il salue et entre dans la tente. Les personnages restés dans le camp se dispersent. Les uns sortent; les autres se retirent au fond du théâtre. Seuls, quelques montagnards restent, auprès du feu de bivouac.

SCÈNE III

LE PRINCE, MARIE.

Sous la tente.

LE PRINCE.

Eh bien! ma chère enfant?... Parlez vite. J'écoute.

MARIE.

Il faut lever le camp, il faut vous mettre en route,
Monseigneur, cette nuit même; car les Anglais
Sont toujours à Newcastle... Altesse, évitez-les,
Passez vite la Tweed, et prenez de l'avance,
Et Carlisle est à vous... Carlisle est sans défense.
J'en viens. Je n'ai vu là que bourgeois effrayés
Montant la garde avec de vieux fusils rouillés,
Et quinze ou vingt canons sur un rempart qui croule.
C'était jour de marché. J'ai traversé la foule,
L'oreille au guet; et tous disaient, sur mon chemin,
Que la ville serait prise d'un coup de main.
Pour être revenue avec plus de vitesse
Et donner la nouvelle heureuse à Votre Altesse,
J'ai marché nuit et jour... La route est libre... Allez!

LE PRINCE.

Certes, j'y vais!... Et si ces bourgeois affolés
Osent nous envoyer un seul coup de mitraille,
Je jette mon bonnet par dessus la muraille;
Mes bons Fingalls l'auront bien vite retrouvé;
Et je prendrai Carlisle, et sur son vieux pavé
Les fers de mon cheval feront des étincelles,
J'en réponds!...

Voyant Marie s'appuyer d'une main à la table.

Mais qu'as-tu, mon enfant? Tu chancelles!

MARIE.

Prince, je vous l'ai dit, j'ai marché nuit et jour.

LE PRINCE, *à part.*

Oh! que de dévouement, Écosse, et que d'amour!
Et combien, chaque jour, tu me deviens plus chère!

Il force Marie à s'asseoir sur le fauteuil.

Repose-toi, fidèle et brave messagère,
Car je dois mes soldats, Marie, à ton aïeul!
L'aveugle, que jamais tu n'avais laissé seul
A voulu, par un rare et dernier sacrifice,
Que son unique enfant fût toute à mon service;
Et tandis qu'il exalte encor mes bataillons,
Toi, sachant qu'on ne peut suspecter tes haillons,
Parmi mes ennemis, et sur leur territoire,
Tu cherches le chemin qui mène à la victoire...
Ton prince est là; mais reste assise devant lui,
Fille du mendiant, qui peut-être aujourd'hui

Sous ton manteau troué m'apportes la couronne!
C'est l'Écosse lassée à qui j'offre mon trône,
Et tout ému, devant le mal qu'elle a souffert,
Je veux rester debout...

Il ôte son bonnet.

et le front découvert!

MARIE, *se jetant aux pieds du Prince et lui baisant la main.*

Monseigneur!

LE PRINCE.

Mais il faut partir cette nuit même,
As-tu dit?... Adieu donc, enfant! Ton Prince t'aime...

Lui offrant sa bourse.

Prends ceci.

MARIE.

De l'argent!

LE PRINCE.

Sers-t'en pour me servir,
Et garde seulement, Marie, en souvenir
De ce temps de combats, de périls et d'alarmes,
Cette bourse de soie et brodée à mes armes.
Au revoir!

MARIE, *à part, douloureusement.*

De l'argent!

SCÈNE IV

LE PRINCE, TOUS LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PREMIÈRE, MARIE (DANS LA TENTE).

LE PRINCE, *sortant de la tente et appelant.*

Messieurs !... venez !

A l'appel du Prince, les chefs et les officiers entrent et s'approchent de lui.

Sans bruit,
Faites lever le camp. Nous prenons, à minuit,
La route de Berwick. Donc, que chacun s'apprête !
A minuit, je viendrai me mettre à votre tête.

Les officiers et les chefs, après s'être inclinés, se concertent tout bas entre eux pendant quelques moments et sortent de divers côtés. Pendant leur colloque, le Prince s'approche de Dora.

LE PRINCE, *à voix basse, tendrement.*

A tout à l'heure !

DORA.

Prince!...

LE PRINCE.

Eh quoi! Vous hésitez!

DORA.

Laissez-moi seulement combattre à vos côtés,
Désormais... Le remords me tourmente et m'assaille.

LE PRINCE, *la regardant dans les yeux.*

Et si je meurs demain, Dora, dans la bataille?

DORA.

Je songe à mon mari, si bon, si confiant!

LE PRINCE.

Et si je meurs demain?

DORA.

Vous êtes effrayant!...
Si vous saviez combien mon âme est torturée!...
J'ai honte...

LE PRINCE.

Et si je meurs demain, mon adorée!

Silence.

Ce serait donc ici le suprême entretien?...

DORA, *baissant la tête.*

Ah! je suis votre esclave, et vous le savez bien.

LE PRINCE, *avec joie.*

O ma Dora, je t'aime et te donne mon âme!
A tout à l'heure!

Allant vers son escorte, qui l'attend à quelque distance.

Allons!

Il sort au fond avec ses gentilshommes. Dora sort à gauche. Marie, debout près de la porte de la tente, a observé le prince tandis qu'il parlait bas à Dora. Quand tous se sont éloignés, elle sort de la tente et se trouve seule dans le camp désert.

SCÈNE V

MARIE, *seule.*

Oui, je hais cette femme!
Comme il la regardait dans les yeux, tendrement,
Et comme il l'aime encor, dans un pareil moment!...
O mon Dieu, que je souffre, et combien je suis lasse!

Elle s'assied près du feu du bivouac presque éteint.

Naguère, par les soirs de brouillard ou de glace,
Quand, de mon cher aïeul partageant le manteau,
Je traversais la plaine ou montais le coteau,

Parfois, en grelottant, je rêvais, pauvre fille!
Que comme une autre, un jour, j'aurais une famille,
Un brave et bon mari, laboureur ou berger,
Un foyer près duquel, trop vieux pour voyager,
L'aveugle chercherait de ses mains amicales
Plusieurs petits enfants aux têtes inégales...
J'ai rêvé tout cela... Puis ce Prince est venu;
Mon front sur sa poitrine un instant fut tenu;
Son habit brodé d'or a meurtri mon visage;
Et parce qu'il a mis, par hasard, au passage,
Sur ce front un baiser qui n'était pas pour moi,
Parce que j'ai senti battre le cœur d'un Roi,
Toute à ce souvenir qui me poursuit sans trêve,
Maintenant c'est fini, plus jamais je ne rêve
D'une chaumière au fond du pays montagnard,
D'un époux et d'enfants bénis par le vieillard...

Elle se lève.

L'aimé-je? Suis-je folle à ce point? Eh! qu'importe?
Si, tout en devenant pâle comme une morte,
Je sens s'épanouir mon cœur, rien qu'à le voir;
S'il m'est cher, ce tourment de l'amour sans espoir;
Si, par un de ces mots dont les Rois sont prodigues,
Il sait me reposer de toutes mes fatigues;
Si c'est un infini bonheur que je lui dois
Quand il daigne effleurer ma joue avec deux doigts;
Si, rien qu'à prononcer son cher nom, je frissonne;
Tout est bien! et cela ne fait mal à personne...
Si, cela fait bien mal! Je le sais, aujourd'hui
Qu'une autre femme, hélas! s'est fait aimer par lui!

Mais ne va pas, ô pauvre Marie, être lâche!
Reste-lui dévouée et fais ton humble tâche.
Pas de soupirs de femme et pas de pleurs d'enfant!
Et, le jour qu'il sera vainqueur et triomphant,
Fuis bien loin, emportant ta blessure mortelle,
Comme, lorsque le plomb ensanglante son aile,
Faisant un grand effort désespéré dans l'air,
Le goëland s'en va mourir en pleine mer!...

Après un court silence.

Je suis lasse... Dormons. Quand on dort, on oublie.

Elle s'étend à terre, près du feu du bivouac, se roule dans son manteau et ferme les yeux.

SCÈNE VI

MARIE, COUCHÉE DANS L'OMBRE, LORD FINGALL, DONALD DE GLENMORISTON, GORDON DE GLENCOÉ.

LORD FINGALL, *aux deux chefs, en entrant vivement.*

Eh bien! moi, je vous dis que c'est une folie!

GORDON DE GLENCOÉ.

Nous vous respectons tous, milord, profondément;

Cependant, en ceci, je suis du sentiment
De Donald. Il convient d'éclaircir cette affaire.

DONALD DE GLENMORISTON, *à lord Fingall.*

Et voilà beaucoup trop longtemps qu'on la diffère.
Et pour mon compte, — il faut bien que vous y pensiez, —
Je n'irai pas plus loin, avec mes tenanciers,
A moins d'être très sûr de servir un bon maître.

LORD FINGALL.

Le Prince — vous voulez bien, tous, le reconnaître, —
Est brave, généreux, loyal...

DONALD DE GLENMORISTON.

Oui, c'est certain;
Mais j'ai grand peur aussi qu'il soit un libertin,
Et nous ne voulons pas, nous, d'un Roi de débauche.

GORDON DE GLENCOÉ.

Charles deux avec ses reines de la main gauche,
Et sa cour dépravée, et ses ruffians hideux,
Nous ont fait trop de mal et l'on se souvient d'eux.

LORD FINGALL.

Et de quoi pouvez-vous accuser Son Altesse,
Mes amis? De galante et libre politesse
Envers les femmes ? Mais quoi de moins surprenant ?
Notre Prince est tout jeune; il vient du Continent;
Hier, il était encore à la Cour de Versailles.

GORDON DE GLENCOÉ.

A Glencoé, pays de lacs et de broussailles,
Et pays de sévère honneur, quand un mari
S'aperçoit que sa femme a plusieurs fois souri
A quelque beau garçon passant devant sa porte,
Il ne dit rien; mais, deux jours après, on rapporte
Le beau garçon, avec un couteau dans le cœur.
On voit très rarement ces actes de rigueur;
Nos ménages sont bons et nos femmes candides.

DONALD DE GLENMORISTON.

A Scarpa, mon pays, dans le nord des Hébrides,
Où le soleil brumeux n'a ni feu ni rougeur,
Mon plus illustre ancêtre, Évan le Naufrageur,
Fut trahi par Elfa, sa femme et sa cousine,
Et par Cédrick le Bœuf, chef d'une île voisine,
Que, pour d'anciens motifs, il détestait déjà.
Il jugea devant tous sa femme, l'égorgea,
Livra le corps aux loups, ne gardant que la tête,
Apparut chez Cédrick au milieu d'une fête,
Jeta la tête pâle aux buveurs réunis,
Et poignarda l'amant, comme il l'avait promis...
Alors, c'était ainsi dans notre chaste Écosse.

LORD FINGALL.

Soit! Mais le Prince est né dans un temps moins féroce;
Il ne se doute pas de la sévérité
De nos mœurs, mais l'honneur est par lui respecté.
Son ardeur d'écolier s'échappant du collège,
Est excusable.

DONALD DE GLENMORISTON.

Aussi, certes, l'excuserais-je
S'il n'était question que de cette ardeur-là.
Mais si je vous disais, lord Fingall, que déjà,
— Oh ! j'en suis presque sûr ! — est perdue et séduite
La femme d'un de ceux qui marchent à sa suite
Et peut-être demain lui donneront leur sang ?

MARIE, *qui a écouté l'entretien des trois hommes.*

Ciel ! que dit-il ?

LORD FINGALL.

Donald, songez-y ! Dieu puissant !
Souiller une famille, oui, fût-elle ennemie,
C'est en tous cas un crime et c'est une infamie !
Et pourtant vous osez soupçonner, malheureux !
Votre Prince d'un crime encore plus affreux...
Trahir son serviteur, son soldat et son hôte !
On n'aurait jamais vu de trahison si haute...
Et vous parlez sans preuve !... Et vous n'êtes pas sûr !

DONALD DE GLENMORISTON.

Donc, il faut éclaircir, milord, ce point obscur,
Savoir si nous devons conquérir l'Angleterre
Afin d'y couronner le traître et l'adultère,
Et si Charles Stuart nous réserve vraiment
Le déshonneur en prix de notre dévouement.
Si c'est sous l'étendard d'un tel chef que nous sommes,

Montrant Gordon de Glencoé

Nous le quittons tous deux, demain, avec nos hommes...
Et si l'outrage est pour quelqu'un que je sais bien,
Il jettera, devant le Prince aux mœurs de chien,
La tête aux yeux éteints de l'épouse infidèle!

MARIE, *à part.*

Je le sens! C'est Dora la coupable! C'est elle!

LORD FINGALL.

Mais enfin, ces soupçons, sur quoi les fondez-vous?

DONALD DE GLENMORISTON.

Voici... J'ai vu toujours avec quelque courroux
Venir, dans Holy-Rood et jusque dans nos tentes,
Nos femmes, avec des parures éclatantes...

Lord Fingall hausse les épaules.

Tant pis! J'ai, vous savez, du sang de puritain...
Je n'ai jamais aimé, non plus, l'air libertin
Dont souvent je voyais le Prince leur sourire.
Mais, hier, un de mes tenanciers vint me dire
Que dans une maison, aux portes d'Édimbourg,
— La troisième, adossée au rocher du faubourg, —
Une femme, portant toujours un voile double,
Pénétrait, tous les soirs, avec un air de trouble;
Et qu'après entrait là, seul et mystérieux,
Le Prince que, malgré son manteau sur les yeux,
Mon homme a reconnu, l'autre ayant, par mégarde,
Laissé le diamant piqué dans sa cocarde.
Tout ceci me déplait, et je prétends savoir
Quelle femme il vient là rejoindre chaque soir.

LORD FINGALL.

Et comment?

DONALD DE GLENMORISTON.

N'est-ce pas leur dernière soirée?
L'amant aura voulu revoir son adorée.
Allons donc là. D'après ce qu'a dit mon fermier,
Le jeune homme au manteau sort toujours le premier.
Nous le laissons; et quand l'heure sera venue
Où du réduit d'amour sortira l'inconnue,
Nous l'abordons alors et nous la dévoilons.

LORD FINGALL.

Quoi! Messieurs, vous voulez?...

DONALD DE GLENMORISTON.

Allons, milord, allons!
Femme ne meurt jamais parce qu'on la regarde.
Nous voulons tout savoir... Et, pourvu qu'elle tarde
A sortir de son nid et ne se montre point,
Gordon — il peut tuer un bœuf d'un coup de poing —
D'un bon effort d'épaule enfoncera la porte.

LORD FINGALL.

C'est une violence indigne!...

DONALD DE GLENMORISTON.

Que m'importe!
Je veux savoir, par un moyen brutal ou non,
Si nous devons mener tout un peuple au canon

Pour un Roi qui serait libertin ou parjure.
Si nous ne trouvons là que quelque fille impure,
Tout est dit; l'on s'excuse, et je lui donne encor
Ce que ma bourse en poil de chèvre contient d'or...
Mais, si nous rencontrons la femme d'un des nôtres.
Malheur!

LORD FINGALL.

Mes sentiments, sans doute, sont les vôtres...
Mais forcer un logis, exposer aux affronts
Une femme!...

DONALD DE GLENMORISTON.

Gordon et moi, nous suffirons.
Ne venez pas, milord, si la chose vous peine...
Nous n'agirons pas seuls, du reste, car j'emmène
Un compagnon, pour être, alors qu'il le faudra,
Le seul témoin qu'ici nul ne récusera.

LORD FINGALL.

Qui?

DONALD DE GLENMORISTON.

Venez; vous verrez... Mais, Gordon, l'heure presse,
Et le Prince doit être auprès de sa maîtresse.
A l'action! Je pars pour chercher mon témoin.
Toi, cours vite au faubourg, et là, guette avec soin.
Va! je ne serai pas longtemps sans te rejoindre.

A lord Fingall.

Adieu!

Donald et Gordon sortent de deux côtés différents.

LORD FINGALL.

Leur violence, avec moi, sera moindre.
Suivons-les... C'est encor le parti le meilleur,
Et je pourrai peut-être empêcher un malheur.

Il suit Gordon de Glencoé.

SCÈNE VII

MARIE, *seule.*

Cette femme est perdue!... Eh bien, tant mieux! Oui, certe!
Mais elle entraîne aussi le Prince dans sa perte...
Ces hommes irrités, quand ils la surprendront,
Détesteront le Prince et l'abandonneront...
Et lord Fingall, qui tout-à-l'heure va connaître
Sa honte!... Oh! c'est affreux! Il frappera peut-être!...
Courons, devançons-les... Mais elle sera là,
Cette femme!... N'importe! A tout prix, sauvons-la!

Elle sort en courant.





ACTE TROISIÈME

Dans l'intérieur de la maison du rendez-vous. Une chambre carrée, meublée avec simplicité. Au fond, une porte et une fenêtre. A droite, une autre porte. Chaises et fauteuils de bois sculpté, grande horloge à poids, dressoir chargé de faïences peintes et de vases d'étain. Sur une petite table, à gauche, un chandelier à plusieurs branches, avec des cires allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

DORA, *seule.*

Au lever du rideau, elle est debout, près de la fenêtre, ouverte à moitié, et par laquelle entre un rayon de lune.

DORA, *envoyant un baiser au dehors.*

Adieu, cher Prince!... Il part, il est loin sur la route...
Je n'entends plus le bruit de son pas... Non! j'écoute...
Non... plus rien!... Il emporte avec lui mon bonheur,

Et c'est comme un désert qui se fait dans mon cœur !

Quittant la fenêtre et descendant en scène.

C'est donc vrai ! Sa maitresse ! Oui, je suis sa maitresse !
Quel sentiment affreux de honte et de détresse
Se mêle constamment à l'ivresse que j'ai...
Sa maîtresse !... Mon Dieu ! comme tout a changé !
Que de choses d'hier qui me semblent anciennes !

Après un silence.

Je me souviens... Prenant mes deux mains dans les siennes,
Lord Richard me disait : « Il est encore temps...
Réfléchissez-y bien, Dora... j'ai cinquante ans...
Est-ce bien oui ?... » C'était sous la verte futaie ;
J'ai répondu : « C'est oui ! » d'une voix ferme et gaie,
Et, dans le fond du parc, l'écho l'a répété.
Ce jour-là, qu'ai-je fait ?... Et ma jeune gaieté,
Qui réveillait l'écho de la vieille avenue,
Ma naïve gaieté, qu'est-elle devenue ?...
Trahir Richard, si bon, si tendre, si loyal !...
Ah ! je le hais parfois, ce beau Prince royal,
Qui, par ce soir de fête où j'étais comme grise,
M'a faite en un instant son esclave et m'a prise
Par ce baiser qui brûle et dont j'ai soif toujours...
Quand il me quitte, après ces rendez-vous trop courts,
Quand je reste un instant seule ici, quand je songe
Que cette passion est peut-être un mensonge,
Qu'il est jeune, léger, et qu'il sera trompeur,
Alors je me sens triste à mourir, et j'ai peur !...
Je frissonne... Partons !... Cette nuit de septembre
Est glacée... Ah ! mon voile...

Montrant la porte de droite.

Il est dans cette chambre;
Je vais vite le prendre et m'en aller d'ici.

Elle sort à droite.

SCÈNE II

MARIE, *puis* DORA.

A peine Dora est-elle sortie que Marie paraît à la fenêtre du fond, la franchit d'un bond et ferme vivement les volets.

MARIE.

Je les ai devancés... Grâce à Dieu, m'y voici!...
Ils sont tout près, mais ils n'ont pu me reconnaitre,
Ni me voir, d'un seul bond, franchir cette fenêtre;
J'avais l'avance, au moins, de trente pas sur eux...
Mais cette femme, elle est prise en un piège affreux...
Je la hais! Mais il faut quand même qu'elle en sorte...
Lord Fingall et Gordon surveillent cette porte;
Et quand, avec celui qu'il est allé querir,
Donald va les rejoindre, ils sauront bien l'ouvrir.
Mon Dieu! comment tirer lady Fingall du piège
Et la faire sortir d'ici? Comment ferai-je?

Je le veux, je le dois pourtant... J'entends des pas...
C'est elle.

DORA, *entrant à droite, aperçoit Marie et jette un cri d'épouvante.*

Quelqu'un !... Dieu !

MARIE.

Ne m'interrogez pas.
Mais répondez-moi vite, ou vous êtes perdue...
Dites ! cette maison n'a-t-elle qu'une issue?

DORA, *dans le plus grand trouble.*

Mais... pourquoi ?...

MARIE.

Rassemblez toute votre raison
Et tout votre courage, et parlez ! La maison
Où nous sommes, voyons ! n'a que cette sortie ?

DORA.

Oui ! contre le rocher la maison est bâtie...
Deux chambres, voilà tout, et cette porte-ci.

MARIE.

Alors, malheur sur vous, et sur le Prince aussi !
Malheur sur les Stuarts et malheur sur l'Écosse !
Ah ! vous avez commis une action atroce
En prenant ce royal amant, lady Dora !
Et ce sera terrible, et l'on vous châtiera,

Mais trop tard, et le crime est bien irréparable;
Car vous avez perdu, sachez-le, misérable!
Par amour, par caprice... est-ce que je sais, moi?
La liberté d'un peuple et l'avenir d'un roi!

DORA.

Ces insultes!...

MARIE.

Silence! Elles sont méritées...
Oui, vos courses de nuit ont été suspectées,
On en a pris alarme, et nos chefs les meilleurs
Veulent savoir si c'est la femme d'un des leurs
Que pour amusement le Prince s'est donnée.
A l'heure où nous parlons, la maison est cernée,
Et dans quelques instants — c'est sûr, ils l'ont juré, —
Ils entreront ici, de force ou de bon gré.
Ils sont deux chefs, les plus puissants de la montagne;
Et l'homme qui les suit et qui les accompagne
Sans soupçons, cherchant même à calmer leur courroux,
Eh bien, cet homme, c'est lord Fingall, votre époux!

DORA.

Richard! Je veux mourir... Ah! mourir tout de suite!

MARIE.

Et rien! Pas un moyen de salut ou de fuite!
Ils vont venir! Ils vont ensemble nous trouver!
Ah! que je donnerais mon sang pour la sauver!

DORA.

Que dit-elle? Quoi? Vous qui venez, l'œil farouche,
La haine dans le cœur et l'outrage à la bouche!...
Me sauver!

Elle tombe, accablée, sur un siège.

MARIE.

Oui, je veux vous sauver aujourd'hui!
Non par pitié pour vous, mais par amour pour lui,
Pour le Prince!... Car dans ma poitrine amaigrie
A toujours palpité le cœur de la Patrie!
J'ai toujours, ayant eu les fossés pour berceaux,
Vu le ciel traversé par les libres oiseaux
Et rêvé du pays esclave qu'on délivre.
Conduisant mon aïeul, par la pluie ou le givre,
Je chantais les vieux airs qui sont repris en chœur
Et font monter le sang de la révolte au cœur;
Partout où je passais, le soir, à la veillée,
La race des Stuarts était moins oubliée.
Enfin, le Prince vint, à notre espoir pareil,
Par la mer, du côté du lever du soleil;
Son baiser sur mon front à lui m'a consacrée.
Pour rendre sa victoire encor plus assurée,
J'ai choisi le rôle humble et dangereux, j'ai pris
La fonction pour qui l'on n'a que du mépris:
La pauvre mendiante, à qui nul ne prend garde,
Va chez ses ennemis, espionne et regarde,
Et comme une servante, une lampe à la main,
Éclaire devant lui son glorieux chemin.

Moi, Madame, voilà ce que je suis... Vous êtes,
Au contraire, accourue ainsi que pour des fêtes,
Trouvant bien plus piquant et bien plus singulier
De chasser au soldat anglais qu'au sanglier;
Vous avez, comme on fait pour une mascarade,
Pris un grand sabre et des pistolets de parade;
Puis, le Prince étant jeune, et comme on doit, un jour,
Être duchesse au moins et dame de la Cour,
Qu'on ne veut pas avec les autres se confondre
Quand on ira, plus tard, en carrosse dans Londre,
A titre d'excentrique et bizarre ornement
Vous avez pris alors le Prince pour amant!...
Les justiciers bientôt vont franchir cette porte;
Lord Fingall vous tuera, peut-être... Que m'importe!
Mais il va fuir, après l'outrage d'aujourd'hui,
Notre armée, entraînant les autres avec lui...
Et l'Écosse sera vaincue, et l'Angleterre
Assouvira sur nous sa haine héréditaire,
Et, plus nombreuses que vos baisers froids et faux,
Les têtes tomberont sur les noirs échafauds!
Payant cher vos moments d'ivresse vaniteuse,
Charle-Édouard, après une fuite honteuse,
N'aura plus que l'exil et l'ignoble repos.
Et nos drapeaux gonflés par l'espoir, nos drapeaux
Sous lesquels nous rêvions l'Écosse libre et sauve,
N'auront servi qu'un jour de draps pour votre alcôve!

DORA.

Ils vont venir!... Mon Dieu! je suis morte à moitié...
Par grâce, sauvez-moi! Sauvez-moi, par pitié!...

Être surprise ici dans ce piège où nous sommes,
Devant le noble Lord, devant ces autres hommes,
J'en vais mourir, et c'est trop de honte et d'effroi!
Inventez un moyen de salut... Pas pour moi!
Oh! pas pour moi!... mais pour le Prince et pour sa cause,
Cherchez une cachette, oui, trouvez quelque chose...
Mais ne me laissez pas déshonorer ainsi!
Ah! je baise vos pieds... Je demande merci...
Vous l'avez dit, le Prince y perdra son armée
Et l'Écosse sera vaincue et décimée...
Rien pour moi!... Mais il faut conjurer ces malheurs
Et sauver la Patrie et le Prince... Ah! je meurs!

Elle tombe, défaillante, aux pieds de Marie.

MARIE.

Les sauver!... A tout prix, il le faudrait... Marie,
Marie, oh! songe au Prince et songe à la Patrie!...
Dieu! quel affreux désir vient de moi s'emparer!
Ces hommes qui sont là ne m'ont pas vue entrer;
Ils l'ont dit, s'ils trouvaient dans la femme inconnue
Une fille de rien, la première venue,
Sur les amours du Prince ils fermeraient les yeux.
Leur honneur étant sauf, ces nobles orgueilleux
S'éloigneraient avec un méprisant sourire.
Oh! l'horrible moyen que le danger m'inspire!
Mais il est sûr. Je sauve ainsi cette Dora.
Dans la chambre voisine elle se cachera;
Et les chefs, ne trouvant rien qu'une pauvre fille,
Belle et libre après tout, n'ayant point de famille,

Dont un jeune homme s'est un instant diverti,
N'abandonneront pas le Prince et son parti...
Qu'importent ma pudeur, ma bonne renommée?
Que l'Écosse et son chef conservent leur armée!
Et puisse l'holocauste, au ciel, être approuvé,
De mon honneur perdu pour mon pays sauvé!

On frappe violemment à la porte.

DORA, *se relevant épouvantée.*

Ciel!

GORDON DE GLENCOÉ, *au dehors.*

Ouvrez sur-le-champ! ou j'enfonce la porte.

LORD FINGALL, *au dehors.*

Vous attendrez, Gordon, que cette femme sorte!

DORA.

Mon mari!

GORDON DE GLENCOÉ, *au dehors.*

Non! Donald est par trop en retard,
Et je vais attaquer la serrure au poignard;
Car la dame est déjà, peut-être, dénichée.

MARIE, *bas et impétueusement, en prenant Dora par la main.*

Entrez dans cette chambre, et restez-y cachée.
Je vous sauve!

Elle l'entraîne, par la porte à droite. La porte du fond craque et s'ouvre violemment; Gordon de Glencoé se précipite dans la chambre, suivi de lord Fingall.

SCÈNE III

LORD FINGALL, GORDON DE GLENCOÉ, *puis* MARIE.

GORDON DE GLENCOÉ.

La chambre est déserte... Fouillons
La maison.

Marie reparaît sur le seuil de la porte de droite et, à l'aspect des deux hommes, se cache la figure avec son bras. Gordon de Glencoé l'aperçoit.

Ah! voici!...

Il va vers elle, lui écarte le bras du visage et l'examine.

Cette fille en haillons!...
Nous nous sommes trompés...

LORD FINGALL, *la reconnaissant à son tour.*

Marie! Est-il possible?

MARIE, *à part, se cachant de nouveau le visage.*

Ah! je n'aurais pas cru que ce fût si terrible!

GORDON DE GLENCOÉ.

Ainsi, vous connaissez cette femme, milord?

LORD FINGALL.

Hélas! oui.

MARIE, *à part.*

Que j'ai honte! Oh! c'est pis que la mort!

GORDON DE GLENCOÉ.

Est-elle, par hasard, mariée à quelque homme
Du clan des Mac-Fingalls?

LORD FINGALL.

Non! Elle est libre, en somme,
Mais je la croyais pure, et je murmure : Hélas!
Comme à voir dans la fange un rameau de lilas.

GORDON DE GLENCOÉ.

Enfin, nous ne trouvons ici qu'une amourette.
Vous aviez donc raison, Milord, et je regrette
De n'avoir pas à vos avis rangé les miens...
Cependant, il me reste un doute, j'en conviens.
Cette enfant est assez belle sous ses guenilles;
Mais qu'un Prince ait du goût pour de pareilles filles!...
Oui, je garde un dernier soupçon...

MARIE, *à part.*

Il doute encor!
Faisons donc un dernier sacrifice.

Elle prend dans sa poitrine et laisse tomber à terre la bourse que Charles-Édouard lui a donnée à l'acte précédent.

GORDON DE GLENCOÉ.

De l'or!...

Je comprends.

LORD FINGALL, *ramassant la bourse.*

Une bourse... Elle est brodée aux armes
Du Prince!... C'est affreux!

Il la rejette violemment. Marie pousse un sanglot. Lord Fingall s'approche d'elle et lui dit à voix basse:

Ah! pas de fausses larmes,
Et de ton déshonneur ramasse donc le prix,
Malheureuse! On n'a plus pour toi que du mépris...
Pour de l'argent! C'est trop d'infamie et de vice!

MARIE, *à part, montrant la bourse par terre.*

Charle-Édouard m'a dit: « Sers-t'en pour mon service! »

GORDON DE GLENCOÉ.

Milord, nous n'avons plus qu'à partir.

LORD FINGALL.

Oui, c'est bien.

Bas, à Marie.

Et surtout que le pauvre Angus ne sache rien,
Car désormais ses bras seront ton seul refuge!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANGUS, DONALD DE GLENMORISTON.

DONALD DE GLENMORISTON, *du seuil de la porte.*

Vous avez la coupable?... Eh bien, voici le juge!

Angus, qui suit Donald, paraît au fond.

LORD FINGALL.

L'aveugle!

MARIE, *à part.*

Mon grand-père!... O honte! ô désespoir!

LORD FINGALL, *saisissant le bras de Donald de Glenmoriston et lui parlant à l'écart.*

Au nom du ciel, silence!... Il ne peut pas la voir.
C'est sa fille!

DONALD DE GLENMORISTON, *à voix basse.*

Grand Dieu! Qu'avons-nous fait?... Sa fille!

ANGUS.

J'étais assis auprès du bivouac qui pétille,
Et songeais tristement, en sentant sa chaleur,
Que la lumière est belle et met la joie au cœur.
Soudain un homme vint, m'éloigna de la flamme
Du bivouac, et me dit : « Le Prince est un infâme;
Le Prince est un impur, un traitre, un suborneur.
Contre la loi divine et celle de l'honneur,
Il a pris — nous serons bientôt sûrs de sa faute —
Le femme d'un des chefs, la femme de son hôte.
Or, si le Prince est tel que nous le soupçonnons,
Nous brisons la claymore et nous l'abandonnons.
Il pourra fuir, avec sa honte pour supplice.
Viens, Angus! nous allons surprendre sa complice;
Elle confessera son crime à tes genoux.
Mais, viens! car nos soldats te croiront mieux que nous;
Ta bouche leur dira la vérité fatale,
Et tu seras témoin et juge du scandale. »
J'ai dit : « C'est bien! » et l'homme en ce lieu m'a mené.
Le Prince, si c'est vrai, doit être abandonné,
Malgré notre serment et son droit légitime.
Car le Vice est la fleur effroyable du Crime,
Et, comme les ruisseaux deviennent des torrents,
Tous les rois de plaisir finissent en tyrans...
Me voici. Prouvez-moi que cette chose est vraie.

Long silence.

LORD FINGALL, *avec un peu d'embarras.*

Angus, c'est trop souvent à tort que l'on s'effraie...

Le Prince est innocent de toute trahison.

ANGUS.

Vous ne l'avez pas vu sortir de la maison?
Vous n'avez pas surpris de femme ici?

LORD FINGALL.

Non, certe...
Le Prince est sous sa tente... et la maison déserte.

ANGUS.

Ah! je ne voudrais pas t'offenser, lord Fingall,
Mais renonce à mentir; vraiment, tu mens trop mal.
Quand un de nos sens dort, un autre sens s'éveille :
Je n'y vois plus, milord, mais j'entends à merveille.
Oui, j'entends le mensonge en ta voix hésiter,
Et j'entends une femme, ici près, sangloter...
Oui, là... j'entends ses pleurs tomber comme un orage.

MARIE, *à part.*

Oh! mon Dieu! jusqu'au bout, donnez-moi le courage!

GORDON DE GLENCOÉ, *avec impatience.*

Quand on te dit, vieillard, que tout est terminé
Et que le Prince était faussement soupçonné...
Que nous soyons tombés sur quelque malheureuse,
Ce n'est rien... On n'a pas l'âme si rigoureuse...
Nul de nous n'a plus rien à voir dans tout ceci,
Et nous partons ce soir avec l'armée. Ainsi,
Viens avec nous au camp, où nous devons nous rendre.

ANGUS.

Quelque malheureuse!... Ah! je commence à comprendre,
Et je vous reconnais bien là, chefs pleins d'orgueil.
Vous voulez maintenant m'arracher de ce seuil,
Où vous m'avez traîné cependant tout à l'heure,
Parce qu'apparemment cette femme qui pleure
N'est pas celle d'un chef, celle d'un d'entre vous,
Et que vous n'avez plus rancune ni courroux.
Qu'un puissant par le fait d'un plus puissant pâtisse,
Il va querir le peuple en demandant justice.
S'agit-il seulement du peuple et de son bien,
On cherche à le distraire, en disant: « Ce n'est rien. »
Je ne sortirai pas d'ici; car l'on me trompe!

LORD FINGALL.

Mais, Angus,...

ANGUS.

J'en suis sûr! Que le Prince corrompe
Une femme de rien, cela vous est égal,
A vous, les nobles chefs, à toi-même, Fingall!
Mais si ce Prince, en qui le peuple se confie,
Au dernier des soldats qui lui donne sa vie
A fait un tel outrage, alors, c'est mon devoir
Au peuple tout entier de le faire savoir;
Car nous gardons aussi l'honneur de nos familles,
Nous aimons comme vous nos femmes et nos filles...
Nos filles!... J'ai la mienne, ange et présent de Dieu,
Dont devant cette femme et dans ce mauvais lieu

Le doux nom ne doit pas être prononcé même.
Je sens en ce moment de quel amour je l'aime!
C'est un père — qui sait? — que l'on vient d'outrager.
Puisque le peuple est pris pour juge, il veut juger!
Parle, Fingall, dis-moi le nom de cette femme!

LORD FINGALL, *à part.*

Pauvre homme!

ANGUS.

Il s'agit donc d'une action infâme,
Que vous ne m'osiez pas dire la vérité
Et que vous profitiez de mon infirmité.
Je veux savoir ce nom... Parle, toi, la coupable!
Parle! Je ne suis pas un juge impitoyable;
Car j'ai beaucoup souffert et j'ai beaucoup pleuré.
Viens, cache dans mes bras ton front déshonoré!
Viens, répands dans mon sein les larmes que tu verses!
Je sens que tu n'es pas de ces femmes perverses
Dont le honteux amour se pèse à poids d'argent,
Et tes cruels sanglots me rendent indulgent.
Viens, je t'ouvre mon cœur comme ferait un père,
Pauvre femme! De toi je saurai, je l'espère,
Si notre Écosse était aveugle comme moi,
Et nous l'empêcherons d'avoir un mauvais Roi.
Dis-moi la vérité, ma pauvre malheureuse,
Toute la vérité, toute! et, plus généreuse
Que ces chefs orgueilleux et que ces nobles lords,
Sauve, par tes aveux, le peuple dont tu sors!

MARIE, *à part.*

O torture!

ANGUS.

Elle aussi ne sait donc que se taire...
Ah! je prévois qu'il est terrible, le mystère
Que tous, autour de moi, vous voulez épaissir!
O mes yeux, que le sort fatal vint obscurcir,
Rouvrez-vous! Je veux voir! sortir du doute atroce!
Rouvrez-vous! Il s'agit du bonheur de l'Écosse!...
Et vous, qui vous taisez, et laissez lâchement
Un pauvre infirme en proie à cet affreux tourment,
Et sans doute riez de mes regards sans flamme,
Soyez maudits!... Et toi, toi! misérable femme,
Coupable objet d'amour d'un Roi que tu perdras,
Toi que j'ai suppliée en te tendant les bras
Et qui gardes toujours cet obstiné silence,
C'est le peuple Écossais tout entier qui te lance
Sa malédiction par la voix du vieillard!
Je ne crois plus à tes sanglots: il est trop tard!
Je te voue au malheur, et pour toute ta vie!
J'en ai le droit, par tant de misère subie,
Par ces yeux dont les pleurs ont éteint les flambeaux,
Par mes quatre-vingts ans passés, par les tombeaux
Où la mort a couché mes quatre fils, ces braves,
Que ne vengera pas le Roi que tu dépraves!
Et l'Écosse, candide ainsi que ses sommets,
L'Écosse aux mœurs de neige, être impur! où tu mets
La tache qui jamais ne sera plus détruite,
Te chasse par mes mains, et te dit: « Sois maudite! »

MARIE, *avec un cri désespéré.*

Ah ! grand-père !

ANGUS.

Marie !... elle !... ma fille !... Horreur !
Mais oui, c'est bien sa voix, c'est elle ! Pas d'erreur
Possible !... Abjection ! O comble de la honte !...
J'étouffe... Un flot de sang à la gorge me monte...
On dirait que mon crâne éclate sous l'affront
Et que mes cheveux blancs prennent feu sur mon front !

LORD FINGALL, *à part.*

Oh ! c'est horrible !

ANGUS.

Ainsi, c'est bien toi, toi, Marie,
C'est bien toi que le Prince a séduite et flétrie ?...
Je deviens fou ! Je crois avoir mal entendu !

MARIE, *à part.*

Il faut mentir encore, ou le Prince est perdu.

Haut.

C'est moi...

ANGUS.

C'est donc possible ! Un homme, elle l'avoue !
Un homme a piétiné mon enfant dans la boue...
Et c'est Charle-Édouard, et c'est un fils de Roi !
Mais il est sous sa tente, il dort... Conduisez-moi,

Oh! par grâce! et mettez dans cette main tendue
Un poignard, un couteau, quelque chose qui tue!...
Mais ils l'entoureront tous, en le préservant,
Ceux-là qui m'ont laissé maudire mon enfant!...
Ma fille!... Et je n'ai qu'elle!... Une fleur d'innocence!...
O fureur, désespoir affreux de l'impuissance!
Dieu! rends-moi mes regards, brûlés de pleurs de sang,
Pour un jour, un seul jour!...O Dieu, toujours présent,
Qui portes en tes mains les foudres éternelles,
Lance un éclair, remets la flamme en mes prunelles,
Que mes yeux pour frapper puissent guider mon bras!
Un miracle!... un miracle!... ou tu n'existes pas!

LORD FINGALL.

Angus! mon pauvre Angus!

ANGUS.

Ah! pas de pitié vaine,
Vous autres! Je n'ai plus pour vous que de la haine!
Laissez pleurer la fille et blasphémer l'aïeul.
Hors d'ici, tous! Je veux avec elle être seul.

LORD FINGALL, *aux deux chefs.*

Il a raison. Venez.

Lord Fingall, Donald de Glenmoriston et Gordon de Glencoé sortent.

SCÈNE V

ANGUS, MARIE, *puis* DORA.

MARIE.

Seuls !... Grand-père, bien vite,
Pardonnez à l'enfant que vous avez maudite !
Je puis parler... Enfin !... Lord Fingall est parti...
Père, je ne suis pas coupable. J'ai menti !

ANGUS.

Que dis-tu ?... Tout ceci n'est donc qu'un rêve infâme ?

MARIE.

J'ai menti ! j'ai menti !

DORA, *paraissant à la porte de droite.*

Menti par grandeur d'âme,
Menti par un sublime et divin dévouement !

ANGUS.

Qui me parle ?

DORA.

Je suis Lady Fingall.

ANGUS.

Comment?

DORA.

La coupable!... C'est moi qu'on aurait dû surprendre,
Si l'admirable enfant à qui vous allez rendre
Tout votre amour, Angus, pour elle n'avait pris
Ma faute, humilié son front sous les mépris,
Et gravi jusqu'au bout ce calvaire de honte.

ANGUS.

Quoi! jusque sous ma main, à se lever trop prompte,
Elle a continué ce mensonge... Pourquoi?

DORA.

Pour garder au pays son armée et son Roi.

ANGUS.

Je comprends, je comprends... O ma fille! O Marie!

MARIE, *se jetant à son cou.*

Pardon, père, pardon!... C'était pour la Patrie!
Un cœur d'enfant n'a pas votre sévérité.
Lord Fingall, connaissant sa honte, eût déserté,
Et j'ai voulu sauver le Prince en qui j'espère :
— J'en suis sûre, il vaincra pour l'Écosse, grand-père!
Et je n'ai nul regret de mon honneur perdu,
Si votre ancien amour tout entier m'est rendu.

ANGUS.

Ah! je ne veux avoir, à cette heure présente,

Que de la joie au cœur... Ma fille est innocente!
Une noble folie, enfant, t'a fait agir;
Mais tout est bien puisque tu n'as pas à rougir,
Que je ne suis pas mort, foudroyé, tout à l'heure,
Que de nous deux c'est toi, toujours toi, la meilleure,
Que je t'ai dans mes bras, et que je suis bien sûr
De mettre mon baiser sur un front toujours pur!

On entend, au loin, de vagues clameurs et une marche militaire, dont le bruit augmente et se rapproche jusqu'à la fin de l'Acte.

Quel est ce bruit?... J'entends des musiques confuses.

DORA.

Le Prince part en guerre, au son des cornemuses.
Adieu!... Je suis une autre, à partir d'aujourd'hui...
Vous me pardonnerez, car je mourrai pour lui.

Elle sort.

ANGUS.

Je ne prononce plus de sévères paroles.
Mais n'avons-nous pas mis des espérances folles
En ce jeune homme, à qui, pour être triomphant,
Il a fallu d'abord l'honneur de mon enfant?
Ma foi dans ce Stuart n'est plus du tout la même.

MARIE.

Ne parlez pas ainsi, grand-père! car je l'aime.

ANGUS.

Tu l'aimes?

MARIE.

Oui, mon cœur, à lui s'est fiancé,
Avec toute l'Écosse.

ANGUS.

Hélas! c'est insensé!
Cette folie, enfant, doit être combattue.

MARIE.

Je ne le puis. Je sens que cet amour me tue;
Mais il est désormais tout le bonheur pour moi,
Grand-père, et j'en veux bien mourir!

VOIX, *au dehors.*

Vive le Roi!





ACTE QUATRIÈME

La salle basse d'une ferme, dans les Hautes-Terres. A gauche, une grande porte et une fenêtre oblongue, toutes deux vitrées de petits carreaux qui permettent de voir, à l'extérieur, la campagne par un beau jour de printemps, avec des arbres fruitiers en fleurs. A droite, un escalier, appliqué au mur, mène à l'étage supérieur. Au fond, une grande cheminée, et, près de la cheminée, une petite porte. Mobilier rustique. Aspect général de ruine et de pauvreté.

SCÈNE PREMIÈRE

RUTH, JOË, *puis* DUNCAN.

Au lever du rideau, Ruth, montagnarde très humblement vêtue, est assise auprès de la cheminée et file sa quenouille; Joë, garçon de quatorze ans environ, est assis à ses pieds. L'en-

fant, couvert seulement d'une mauvaise blouse, a les jambes et les bras nus, et son visage conserve toujours une expression de naïveté enfantine et d'égarement.

JOÉ, *chantant.*

Sous le ciel, de brouillard voilé,
Je sème le blé.

RUTH.

Il faut toujours qu'il chante... Ah! parfois je l'envie,
Notre pauvre petit! Il ignore la vie...
Il ne sait pas les maux que nous avons soufferts,
Ni que la triste Écosse a repris ses vieux fers,
Ni combien l'Angleterre est cruelle et méchante!...
L'Innocent voit fleurir les prunelliers... Il chante!

JOÉ, *chantant.*

Sous le ciel, de brouillard voilé,
Je sème le blé.

RUTH.

Mais dis-moi donc, Joé, toujours de bonne humeur,
Ce n'est pas de saison, ta chanson du semeur!
Nous sommes en Avril... Avril! Tu te rappelles?

JOÉ, *comptant sur ses doigts et comme faisant effort pour rassembler ses souvenirs.*

Février... Mars... Avril... Ah! oui, les hirondelles...

Les champs déjà tout verts, le ciel déjà tout bleu.

DUNCAN *entre, en portant un fagot de bois mort et une hache de bûcheron.*

Tiens, ma femme, voilà de quoi faire du feu.

Il pose à terre son fagot et sa hache.

Par ces soirs de printemps, le froid pique encor ferme...
Ouf! Je suis fatigué... Rien de neuf à la ferme?
Pas d'habits rouges?

RUTH.

Non.

DUNCAN.

Tant mieux! mais craignons-les;
Car ce serait affreux si ces maudits anglais
Découvraient que chez nous milord Fingall se cache...
Et je suis désarmé! Je n'ai plus que ma hache.

JOÉ, *venant vers Duncan.*

Bonjour, grand-frère!

DUNCAN.

Eh bien, toi, la tête à l'envers,
Tu dois être content... Voilà les arbres verts
Et le soleil.

JOÉ.

Ah! oui... le soleil... jour de fête!

C'est chaud!... C'est bon!... Et j'ai des chansons plein la tête!

Il chante.

Hier j'ai vu, passant le gue,
Polly la brunette,
Landéridérette!
Qui ses jolis pieds m'a montré,
Landéridéré!

Mais je n'ai pas son amitié;
Car elle est coquette,
Landéridérette!
Et je me suis mis à pleurer,
Landéridéré!

Pendant qu'il chante, Ruth a mis du bois au feu, qui se ranime. Joé se rapproche de la cheminée.

Le feu... c'est bon aussi.

DUNCAN.

Pauvre être sans raison!
Le seul heureux, pourtant, dans toute la maison...
Nous pleurons tous; il chante... Ah! bon Dieu!

RUTH.

Tu soupires...
Les nouvelles sont donc mauvaises?

DUNCAN.

Toujours pires!...
Du côté d'Inverness, m'a-t-on dit, c'est hideux!
Cumberland le Boucher, le fils de Georges deux,
Fait tout tuer là-bas, sans juges ni sentences;

A Perth, on a planté des forêts de potences,
Et l'on n'a jamais vu les corbeaux aussi gras.
Les bestiaux sont tous tués par les soldats,
Car, las de massacrer, maintenant on affame.
Nous y périrons tous, vois-tu, ma pauvre femme!...
Culloden! Culloden! Épouvantable soir,
Où l'Écosse a perdu son magnifique espoir!
Quel désastre! l'armée entièrement détruite,
Nos drapeaux pris, les clans battus, le Prince en fuite!
J'ai vu cette déroute! Au dégel, le torrent
Emporte les glaçons moins vite en son courant.
J'étais là! j'assistais à l'horrible spectacle,
Et, moi-même, je fus saisi par la débâcle
Et j'ai fui comme un autre... Heureux, heureux les morts!
Heureux bien plus que moi le soldat dont le corps
Fera, l'été prochain, pousser l'herbe plus drue,
Et dont le laboureur, conduisant sa charrue
Et trouvant sous son pied ce crâne de vaincu,
Dira: « C'était un brave! il n'a pas survécu! »

RUTH.

Duncan, tu ne dois pas t'adresser de reproches!
Les Fingalls sont restés fermes comme des roches
Jusqu'au bout... Avec eux l'on t'aurait vu mourir,
Si tu n'avais pas eu ton maître à secourir.

DUNCAN.

C'est vrai, le pauvre lord!... Sa femme, une héroïne,
Fut atteinte d'un coup de feu dans la poitrine!...

Lord Fingall, éperdu, me criait : « Sauvons-la! »
Et, tous deux, nous l'avons emportée...

RUTH, *montrant un fauteuil de paille près de la cheminée*

Et c'est là
— Oui, je crois tout revoir! — que vous l'avez posée,
Cette pauvre lady, mortellement blessée.
J'avais pris le manteau, tout raidi par le sang.
Parfois elle essayait encore, en gémissant,
De sourire à milord, à genoux devant elle,
Et demandait pardon!... De quoi, la pauvre belle?...
Lui, presque fou, criait dans ses pleurs: « Ma Dora! »
Enfin, comme une fleur se ferme, elle expira.
Oh! quel malheur!... Je l'ai moi-même ensevelie.
Qu'elle était délicate, et mignonne, et jolie!
Ses cheveux dénoués lui tombaient aux genoux...

DUNCAN.

Mais, tu m'y fais songer... Où donc son pauvre époux
Est-il à présent, Ruth?

RUTH.

Toujours au cimetière.

DUNCAN.

Oui! Bien souvent il passe une journée entière
Assis près du tombeau de la chère lady.
Et quand a-t-il quitté la maison?

RUTH.

A midi.

DUNCAN.

Non, je n'aime pas voir ainsi sortir le maitre.
C'est imprudent.

RUTH.

Qui donc pourrait le reconnaitre,
Déguisé, comme il est, en habit de berger?

DUNCAN.

Soit! Mais il n'a jamais été plus en danger,
Puisqu'on a mis sa tête à prix.

RUTH.

Malheureux homme!

DUNCAN.

Mille livres sterling sont une grosse somme.
Le pays est toujours battu par les soldats,
Et, pour trahir le maitre, il suffit d'un Judas...
Dès demain, il faudra le cacher mieux encore.

RUTH.

Mais, Duncan, que sait-on sur le Prince?

DUNCAN.

On ignore
Par quel chemin a pu prendre le fugitif.
A qui lui livrera le Stuart, mort ou vif,
Cumberland offre un prix de trente mille livres.
On dit que, l'autre jour, à Stirling, des gens ivres

Tuèrent un marchand qu'ils avaient pris pour lui...
Enfin, il est encore en Écosse aujourd'hui,
Et libre, on en est sûr... Dieu protège sa fuite!

JOÉ, *qui, depuis un moment, a quitté le coin du feu.*

Dis donc... Je me souviens... comme ça, tout de suite...
De la belle lady... tu sais?... dont tu parlais
Tout à l'heure...

DUNCAN.

Eh bien, quoi?

JOÉ.

Qu'est-ce que je voulais?...
Je me rappelle... et puis tout à coup cela passe.
Ah, oui! Peut-on garder un objet qu'on ramasse,
Grand-frère? Je me dis tantôt oui, tantôt non...

DUNCAN.

Il divague... Voyons! laisse-moi, mon garçon;
Car j'ai pour le moment de plus graves affaires.
Tiens! dans le petit bois, j'ai vu des primevères...
Tu sais, où le taillis forme comme un bosquet...
Va les cueillir.

JOÉ.

Hurrah! Je vais faire un bouquet!

Il sort en courant.

SCÈNE II

DUNCAN, RUTH, *puis* LORD FINGALL.

RUTH.

Tu le chasses ?

DUNCAN.

Parfois sa démence bavarde
Me lasse... Mais, vraiment, comme le maître tarde !
Ah ! je suis inquiet quand il n'est pas ici...
Pourvu qu'il ne soit rien arrivé !...

Lord Fingall paraît à la porte du fond. Il est vêtu d'habits de paysan, avec une sorte de limousine, et marche lentement, l'air accablé et les yeux fixés à terre.

RUTH.

Le voici.

A lord Fingall.

Vous venez de là-bas, milord ?

LORD FINGALL.

Oui.

DUNCAN.

Votre Grâce
N'a besoin de rien?

LORD FINGALL.

Non.

S'approchant du vieux fauteuil de paille.

C'était à cette place!...
Elle me souriait encore... Elle a laissé
Tomber sa tête, avec un air d'oiseau blessé...
J'ai senti se crisper sa main pâle... oh! si pâle!...
Et puis, tout doucement, sans effort, sans un râle,
Comme un petit enfant ferait pour s'assoupir,
Elle est morte!... Et ce faible et ce dernier soupir,
Qui n'aurait pas courbé le feu d'une bougie,
Fit tomber sur le sol cette tête blanchie
Qui ne s'est pas brisée, hélas! du choc affreux!...

Il éclate en sanglots.

Ah! mes pauvres amis, que je suis malheureux!

Duncan et Ruth le font asseoir.

RUTH.

Milord!

LORD FINGALL.

Elle! Dora! S'en aller la première!...
Lorsque ses cheveux blonds brillaient dans la lumière,
Elle avait l'air d'avoir quinze ans!... Quelle douleur!...
Quelquefois, en riant, je l'appelais: « Ma fleur! »

Pauvre petite fleur, dans le sang écrasée!...
Je suis vieux; je n'avais jamais eu la pensée
Qu'elle m'aimât comme un amant, comme un époux;
Mais elle avait pour moi — mon Dieu! que c'était doux!
Une bonne amitié, même un peu de tendresse.
Non! je ne rêvais pas une longue vieillesse;
Et je songeais: « Bientôt, c'est moi qui partirai.
Il sera libre, alors, son cher cœur adoré;
Elle pourra choisir un mari digne d'elle,
Mais en gardant toujours un souvenir fidèle
Pour le vieux lord qui l'eut en sa jeune saison,
Comme un oiseau privé volant dans la maison... »
Oh! mon Dieu! quel chagrin! quelle horrible torture!
Elle! morte!... Cela n'est pas dans la nature!
C'est monstrueux! Je n'y crois pas!... Sur son tombeau,
Tout à l'heure, le ciel d'Avril était si beau
Et versait tellement la joie et le bien-être
Qu'un instant, oui, j'ai cru qu'elle allait m'apparaître,
Sous les pommiers, tout blancs de fleurs, comme ceux-ci,
Et s'approcher de moi tout doucement, ainsi
Qu'autrefois, et, baissant ses yeux divins, me tendre
Son front avec son air malicieux et tendre!...
Un nuage voila le soleil tout à coup,
Et j'ai revu sa tombe!... Ah! j'en deviendrai fou!

DUNCAN.

Milord, au nom du ciel!...

RUTH.

Mon cher lord... du courage!

LORD FINGALL.

Oh! la guerre!... Elle avait toujours eu cette rage
De chasser, de monter à cheval et d'avoir
Des armes... J'aurais dû l'empêcher et prévoir
Qu'elle ferait un jour quelque grande folie.
L'empêcher! Chère enfant! Elle était si jolie,
Au galop et sautant la haie ou le fossé!
Voyez-vous! je l'aimais d'un amour insensé!
Alors que commença cette guerre cruelle,
Joyeux, je chevauchais botte à botte avec elle,
Et sans quitter le trot, dans les étroits sentiers,
Pour elle j'arrachais leurs fleurs aux églantiers,
Sans voir, hélas! dans mon aveuglement stupide,
La Mort, qui conduisait son cheval par la bride.

On entend quelques coups de fusil tirés dans l'éloignement.

RUTH.

Des coups de feu!

DUNCAN.

Mon Dieu! quelque nouveau péril!

LORD FINGALL.

S'il est mortel pour moi, Duncan, ainsi soit-il!

DUNCAN, *désignant la petite porte à gauche.*

Milord! milord!... Rentrez dans votre chambre .. vite!

LORD FINGALL.

Tu prévois un danger et veux que je l'évite.

Soit ! Mais c'est pour te plaire, et, quand l'heure viendra
Je suis tout préparé... Dora ! pauvre Dora !

Il sort à gauche.

SCENE III

DUNCAN, RUTH, *puis* LE PRINCE.

DUNCAN, *écoutant, près de la porte du fond.*

Plus de coups de fusil.

RUTH.

Ah ! Duncan, je suis pleine
D'inquiétude !... On chasse à l'homme, dans la plaine...
Tu n'as pas, tout à l'heure, entendu quelques cris,
Au lointain ?

DUNCAN.

Non.

RUTH.

Seigneur, veillez sur les proscrits
Et gardez du péril notre pauvre demeure !

DUNCAN, *descendant en scène.*

Non... je n'entends plus rien.

En ce moment, le Prince arrive en courant et s'arrête, essoufflé, sur le seuil. Il porte un habit de montagnard couvert de poussière, et n'a ni armes, ni plaid.

LE PRINCE.

Asile pour une heure!

DUNCAN.

Dieu! le Prince!

RUTH, *stupéfaite.*

Le Prince!

Ils s'inclinent devant lui.

LE PRINCE.

Oui, le fils de vos Rois,
Vaincu, proscrit, traqué comme un cerf aux abois!
Lui-même!... En le cachant, vous risquez votre tête
Et si vous le livrez, votre fortune est faite...
Tant pis! je n'irai pas plus loin... Je suis trop las!

DUNCAN, *se relevant.*

Prince Charles, je fus un de vos bons soldats,
Et cette humble maison et celui qui l'habite
Sont à vous. J'ai suivi l'étendard jacobite
A Preston, à Falkirk, à Culloden!

LE PRINCE.

Pardon!

Car je deviens ingrat dans mon triste abandon.
L'Anglais peut me traiter en animal féroce,
Je dois me souvenir que dans ma chère Écosse,
Où, depuis de longs jours, j'erre en désespéré,
Beaucoup m'ont reconnu, mais nul ne m'a livré.

Il tend la main à Duncan, qui la baise.

DUNCAN.

Femme, va préparer vite la chambre haute...

Ruth monte l'escalier à droite et sort par la porte qui conduit à l'étage supérieur.

LE PRINCE, *s'asseyant.*

Avec quelques amis, je fuyais vers la côte,
Quand des soldats anglais qui nous ont aperçus,
Trouvant notre air suspect, nous ont tiré dessus.
Mais ils ne savent pas, je pense, qui nous sommes.

DUNCAN.

Et sont-ils nombreux?

LE PRINCE.

Non! une dizaine d'hommes.

DUNCAN.

Il faut les surveiller... Prince, restez ici.
Ma femme va venir vous prendre.

LE PRINCE.

Bien, merci!
Mon brave montagnard, à toi je me confie.

Duncan sort.

SCÈNE IV

LE PRINCE, *seul.*

Toujours s'enfuir! Toujours se cacher! Quelle vie!...
J'ai perdu la bataille et je ne suis plus Roi,
Et laisse le carnage et le deuil après moi!
O pente du malheur, si vite descendue!
J'erre au hasard. Partout, dans ma fuite éperdue,
Mon pied heurte un cadavre où les vers se sont mis,
Et les gibets auxquels sont pendus mes amis!
Et comme un lâche, et comme un voleur, je me sauve!...
Hier, sous ce rocher, vrai trou de bête fauve,
Dans mon sommeil, un rêve affreux m'a visité...
J'ai vu Charles Stuart, le Roi décapité,
Tenant par les cheveux, de ses doigts pleins de bagues,
Sa tête pâle et morte où s'ouvraient des yeux vagues.
Pour me la présenter, il a tendu la main;
La bouche s'est ouverte et m'a dit: « A demain! »

Et depuis lors, malgré le réveil qui délivre,
Je butte à chaque pas, comme fait un homme ivre,
Et crois sentir, songeant à mon funèbre aïeul,
Mes pieds s'embarrasser dans mon prochain linceul!...
Je tressaille! J'ai peur!... En suis-je donc capable?

Se levant brusquement.

Non! non! je ne dois pas frémir comme un coupable.
Dieu voit mon cœur et sait que je n'ai rien tenté
Que pour ma chère Écosse et pour sa liberté.
Ce peuple de héros qui marchait à ma suite
Et dont la loyauté protége encor ma fuite,
Je l'abandonnerais!... Non! je me dois à lui!...
Écosse! le destin nous trahit aujourd'hui,
Et je fuis; mais, avec un chardon de tes grèves,
J'emporte mon espoir et garde mes beaux rêves
Pour te prouver un jour, spectre aux navrants regards,
Que la fatalité pesant sur les Stuarts
N'existe plus; qu'un fils de la race royale,
Grâce au sang pur versé par l'Écosse loyale,
A lavé le vieux crime et les anciens remords;
Que je rapporte aux fils des vaincus et des morts
Le rameau d'olivier, comme fit la colombe,
Et que tu peux dormir, Roi vengé, dans ta tombe!

Le Prince s'accoude et tombe dans une rêverie profonde. Pendant les derniers mots qu'il a prononcés, Joë est entré, regardant quelque chose qu'il porte caché dans un pan de sa blouse, et n'a point fait attention au Prince.

SCÈNE V

LE PRINCE, JOÉ.

JOÉ.

Ah ! oui... je me rappelle à présent... C'est bien l'air
Que chantent les pêcheurs quand ils s'en vont en mer.

Il chante.

J'entends les mouettes crier,
Ohé !
Cargue le foc et le hunier.

LE PRINCE, *considérant Joé.*

L'aimable et bel enfant !... et que sa voix est douce !
Viens, mon mignon !
Voilà le jeune blé qui pousse...

Joé s'approche avec timidité.

Ceux-ci doivent venger les vaincus d'à présent.
Voyons si ce petit a déjà dans le sang
L'amour de notre Écosse, et s'il connait son Prince..

Dis ! Parle-t-on toujours beaucoup, dans la province,
Du Prétendant ?

JOÉ.

Plait-il ?

LE PRINCE.

Eh oui !... le fils du Roi !

JOÉ.

Le Roi ?... Qu'est-ce que c'est ?... Car je ne sais rien, moi...
Les fleurs, les papillons... cela vient me distraire...
Pourtant, je me souviens... oui, quelquefois, grand frère
Parle du Roi...

LE PRINCE.

D'un Roi malheureux et banni ?

JOÉ, *comme frappé d'un souvenir.*

Ah ! j'y suis !

Il tire une pièce de monnaie de sa poche.

Tu sais lire ?... Eh bien ! sur ce penny...
Tiens... lis donc.

LE PRINCE, *à part.*

Georges deux, roi de Grande Bretagne !..
C'est un simple d'esprit du fond de la montagne,
Qui me parle... Pourtant, quelle amère leçon !

Haut.

Ton grand frère ne t'a pas parlé, mon garçon,
D'un autre Roi, du vrai, qui, du droit de l'épée,
Voulait reconquérir sa couronne usurpée?
De toute cette gloire, et de tout ce malheur?

JOÉ.

Si fait... et quand grand frère en parle, il me fait peur!...
Il prend un air méchant... Oui, la gloire!... la guerre!...
Vois-tu! ce sont des mots que je ne comprends guère...
Il en parle... et je suis tremblant quand il finit.

Prenant tout à coup un nid d'oiseau qu'il tient caché dans sa blouse, et le présentant joyeusement au Prince:

Vois donc ce que je viens de découvrir!

LE PRINCE.

Un nid...

JOÉ.

Le premier du printemps!... C'est un nid de fauvette...
Regarde... Comme c'est une chose bien faite,
Qu'un petit nid d'oiseau!... Je ne le garde pas...
La pauvre mère aurait trop de chagrin, là-bas!
Je vais le rapporter vite à la même place...
Et dire qu'il suffit d'un orage qui passe
Pour que ce grand travail ait été fait pour rien!
Comme ils ont chaud, dans leur logis aérien,
Les jolis œufs, couchés dans la mousse et la paille!...

Après un silence.

N'est-ce pas? c'est comme un orage, une bataille?...
Réponds-moi donc.

LE PRINCE.

Tais-toi, pauvre enfant !... C'est assez !
Par mon ambition que de nids renversés !...
O toi, témoin naïf, que la nature touche,
La suprême sagesse a parlé par ta bouche ;
Et, croyant obéir à mon devoir de Roi,
Qu'ai-je fait de ce peuple, innocent comme toi ?

SCENE VI

LE PRINCE, JOÉ, RUTH.

RUTH, *descendant l'escalier de droite.*

Maintenant, Monseigneur, la chambre est préparée.
Que Votre Altesse y monte et soit bien assurée
Qu'on ne troublera pas son repos.

LE PRINCE.

Bien ! j'y vais...

Il monte l'escalier.

Puissé-je dormir là, sans rêves trop mauvais !

Il entre dans la chambre haute.

SCÈNE VII

JOÉ, *puis* RUTH *et* LORD FINGALL.

JOÉ, *seul.*

Il chante :

Le ciel est tout noir,
Noir comme de l'encre.
L'hôtesse, bonsoir !
Il faut lever l'ancre.
J'entends les mouettes crier,
Ohé !
Cargue le foc et le hunier.

Les vents sont du nord.
Le bateau qui roule
Embarque à tribord
Un paquet de houle.
Prenons garde de nous noyer,
Ohé !
Cargue le foc et le hunier.

Un peu avant la fin de la chanson, Ruth est sortie de la chambre haute et a descendu l'escalier.

LORD FINGALL, *sortant de sa chambre.*

Eh bien ! ces coups de feu, ma bonne Ruth, qu'était-ce ?

RUTH.

Milord, on poursuivait le Prince...

LORD FINGALL.

Son Altesse !

RUTH.

Il a pu s'échapper, il est caché là-haut.

LORD FINGALL.

Ici !... Quoi ?... Sur ma terre... Il est mon hôte... Il faut
Secouer ma douleur... car ceci me regarde.
Je dois veiller moi-même et faire bonne garde...
Et comment est le Prince ?

RUTH.

Hélas ! toujours charmant,
Malgré sa pauvre mine et son déguisement.
Oh ! cher Prince, pour qui le destin fut si rude !
Il vient de s'endormir, brisé de lassitude.

LORD FINGALL.

Et Duncan ?

RUTH.

Nous étions tous deux très inquiets.
Auprès de la maison il s'est mis aux aguets.

LORD FINGALL.

Bien.

RUTH.

Et même, à présent, s'il plaît à Votre Grâce,
Je vais aller dehors pour voir ce qui se passe.

LORD FINGALL.

Allez, Ruth... Pour garder la maison, je suffis.

Ruth sort.

SCÈNE VIII

LORD FINGALL, JOÉ.

Lord Fingall s'assied. Joé, qui a posé le nid sur le rebord de la fenêtre du fond, s'approche de lord Fingall en le regardant avec attention.

JOÉ, *à part.*

Le vieil homme qui pleure...

LORD FINGALL.

Ah ! c'est toi, pauvre fils !
Tes chansons me sont bien quelquefois importunes,
Mais tu ne connais pas toutes mes infortunes.

JOÉ.

Je t'aime bien, sais-tu?... Dis! tu n'as pas pleuré
Tantôt?... Ne pleure plus, n'est-ce pas?

LORD FINGALL.

J'essaierai.

JOÉ.

Quand je te vois, souvent je me fais un reproche.

LORD FINGALL.

Et lequel, pauvre enfant?

JOÉ.

Oui! j'ai là,... dans ma poche,
Quelque chose... Est-ce mal — je l'ai souvent pensé —
De garder, sans rien dire, un objet ramassé?

LORD FINGALL.

Si la chose est de prix, oui, c'est très mal, sans doute.

JOÉ.

C'est si mal que cela, vraiment?... Alors, écoute.
Je vais te raconter toute l'histoire... Mais
Tu ne pleureras pas, dis! tu me le promets?...

LORD FINGALL.

Voyons! pourquoi veux-tu?...

JOÉ.

C'est que cela rappelle
La dame... tu sais bien?... toute pâle et si belle...
Devant qui tu pleurais, là, près du grand fauteuil.

LORD FINGALL, *à part.*

Pourquoi rappelle-t-il l'horrible jour de deuil?

JOÉ.

Lorsque tu l'apportas... elle était comme morte,...
Eh bien! j'ai ramassé, sur le seuil de la porte...

LORD FINGALL.

Quoi donc?

JOÉ.

C'est un objet qui brille... c'est en or...
Mais j'ai mal fait... Et puis, cela vient d'elle encor...
Je me souviens des pleurs que je t'ai vu répandre...
Ma trouvaille me gêne, et je vais te la rendre.

Il donne à lord Fingall un médaillon et une petite chainette.

LORD FINGALL, *à part, d'une voix troublée.*

Un médaillon, avec une chaine de cou!...
Je ne connaissais pas à Dora ce bijou.

JOÉ.

Es-tu content?

LORD FINGALL.

C'est bien... Oui, ton âme est honnête.

JOÉ.

Bon!... Je vais rapporter son nid à la fauvette.

Il va reprendre le nid sur le bord de la fenêtre et sort en chantant :

J'entends les mouettes crier,
Ohé!
Cargue le foc et le hunier.

SCÈNE IX

LORD FINGALL, *seul.*

Non, je n'ai jamais vu ceci dans ses bijoux...
Elle avait un secret pour moi!... Je suis jaloux!
Quoi! jaloux d'une morte?... Ah, mais! c'était ma femme...
Ouvrons... Oui, pénétrons jusqu'au fond de son âme.
Elle portait ceci près du cœur, sur la peau!...
Ah! je frissonne et crois violer son tombeau.

Il ouvre le médaillon.

Le Prince!... Son portrait!... Le porter de la sorte!...
Elle l'admirait tant! C'est pour lui qu'elle est morte,
Après tout!... Un billet!... et du Prince!... Grand Dieu!
Suis-je fou? Non! Ces mots brillent comme du feu;
Devant moi la hideuse évidence se dresse!

Infamie!... infamie!... Elle était sa maîtresse!...
« Je t'aime! » J'ai bien lu... « Je t'aime! » C'est écrit!...
J'étouffe! Le passé surgit dans mon esprit
A l'horrible lueur de cet éclair qui tombe,
Et Dora, nos amours, ma douleur et sa tombe,
Tout, tout est à jamais souillé de déshonneur!...

Il tourne soudain les yeux vers la porte de la chambre où est entré le Prince.

Et pendant ce temps-là, vous dormez, Monseigneur,
Et moi, couvert par vous d'une honte éternelle,
Je veille à votre porte et je fais sentinelle!...
Et peut-être — à votre heureux âge, on est ainsi, —
Vous rêvez de Dora, juste à cette heure-ci,
Et de vos bons moments d'ivresse et de délire!
Et moi! moi!... Non! c'est fait pour éclater de rire!

Il pousse un éclat de rire douloureux, et tombe, épuisé, sur un siège.

Ah! que cela fait mal!...

Se relevant.

Mais je veux me venger,
Prince sans foi, larron d'honneur, et t'égorger,
Avec ces bras, pour toi balafrés de blessures!...
Où Dora t'a baisé, je mettrai mes morsures.
J'imiterai l'Anglais, le boucher Cumberland,
Dont le bourreau soufflète, avec leur cœur sanglant,
Ceux qui sont morts pour toi, m'entends-tu, prince horrible?
Ah! tu dors! Ton réveil sera prompt et terrible!
Ah! tu dors! en rêvant d'amoureux paradis,
Entre la tombe où gît celle que tu perdis

Et le vieillard trahi, qui tremble de colère!...
Tu vas mourir! — non pas en martyr populaire,
Qui harangue et parade encor sur l'échafaud, —
Mais tout de suite...

Apercevant la hache que Duncan a posée près du fagot.

Et, tiens! voilà ce qu'il me faut.

Il saisit la hache et court, en la brandissant, jusqu'à l'escalier; mais, après avoir posé son pied sur la première marche, il s'arrête, comme frappé d'une pensée subite.

Sous mon toit!... Car il est sous mon toit, dans ma terre!
Cet homme est un infâme, un traître, un adultère;
La mort, la pire mort est tout ce qu'on lui doit;
Je le hais! je le hais!... Mais il est sous mon toit...
Ah! pour me contenir, ma souffrance est atroce!

Mettant la main sur son cœur.

Mais tu protestes là, vieille âme de l'Ecosse!
Je ne frapperai pas — non! c'est un crime affreux! —
Mon hôte désarmé, proscrit et malheureux.

Il jette la hache.

O Dora, dont j'ai cru longtemps l'âme si blanche,
O fantôme souillé! de mon vieux cœur s'épanche
Un fleuve de chagrin que rien ne tarira...
Pourtant je n'ai pas pu te maudire, ô Dora!
Ici, quand tout en moi frémissait de l'outrage,
Ma bouche cependant n'a pas eu le courage
De dire un mot cruel en prononçant ton nom!
Est-ce le seul respect pour une morte? Non.
C'est plus. L'époux trahi, que sa honte exaspère,

Se souvient qu'avant tout il t'aima comme un père;
Et, sentant quel poison cachait la belle fleur,
Il a moins de courroux encor que de douleur...
Que dis-je? Je me sens même assez d'indulgence
Pour chasser loin de moi les désirs de vengeance;
Je ne veux plus, dans mon apaisement nouveau,
Châtier ton complice et souiller ton tombeau.
A ceux qui m'ont trompé, par un exemple insigne,
Pareil au vieux soldat qui connait sa consigne
Et qui fait son devoir sans phrase et simplement,
Je prétends enseigner comme on tient un serment
En respectant, malgré l'horreur qui me pénètre,
L'ombre d'une perfide et le sommeil d'un traitre.
Envers ceux qui m'ont fait souffrir, humilié,
Mon cœur ne se sent pas libre, ni délié;
Ma parole est intacte; et je veux, sans faiblesse,
La tenir, digne ainsi de ma vieille noblesse,
Qui prise plus que tout l'or d'un serment prêté
Et place son honneur dans sa fidélité.

SCENE X

LORD FINGALL, RUTH, *puis* DUNCAN,
UN SERGENT ANGLAIS *et des* SOLDATS.

RUTH, *entrant en courant et dans le plus grand trouble.*

Milord, sauve qui peut! Sauvez-vous tout de suite!

Ils ont saisi Duncan, ils sont à ma poursuite !
Ils accourent, milord, ils sont à quelques pas...
Sauvez-vous donc ! Voici les Anglais, les soldats !

Lord Fingall sort à gauche.

RUTH.

Et le Prince ?... Ah ! trop tard !

Un Sergent anglais, tenant Duncan au collet, entre vivement. Une dizaine de soldats le suivent et envahissent la scène.

LE SERGENT, *frappant le plancher avec la crosse de son fusil.*

Que personne ne bouge !
Aussi vrai que je porte un uniforme rouge,
Vous cachez un proscrit. Je le veux, mort ou vif.
Dussé-je tout brûler ici, le fugitif
Ne me glissera pas des mains comme un reptile.
Qu'on fouille la maison !... Vite !

LORD FINGALL, *reparaissant.*

C'est inutile.
Je me rends.

DUNCAN, *à part.*

Pour sauver le Prince... Que c'est beau !

LORD FINGALL, *à part.*

Pauvre Dora, je n'ai plus même ton tombeau !
Voici la mort. Tant mieux !

LE SERGENT.

Ainsi, c'est bien notre homme...
Ce n'est pas là du très gros gibier.

LORD FINGALL.

Je me nomme
Richard William, lord Fingall de Mac-Fingall,
Chef de clan, colonel d'un régiment royal,
Aide-de-camp du prince héritier d'Angleterre,
Pair d'Écosse et cordon de l'Ordre militaire
De Saint-André. Je vaux pour vous, bourreaux anglais,
Mille livres sterling. Me voici. Gagnez-les!

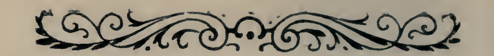
LE SERGENT, *lui mettant la main sur l'épaule.*

On nous paiera. Ta tête est la lettre de change.

LORD FINGALL, *à part, en jetant un regard sur la chambre du Prince.*

Dors en paix, toi!... Voilà comme un Fingall se venge!





ACTE CINQUIÈME

Une grève au pied d'une falaise. Paysage désolé et sinistre. Énormes rochers. Au loin, la mer. Soleil couchant d'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, DUNCAN.

Au lever du rideau, le Prince, vêtu de son costume de montagnard réduit à l'état de haillons, est assis sur une roche, dans une attitude accablée. Duncan, dont les habits sont aussi misérables que ceux du Prince, est debout auprès de lui.

LE PRINCE.

Duncan, je n'en peux plus ! Duncan, j'ai froid !... j'ai faim !..

DUNCAN.

Courage ! Vos malheurs sont tout près de leur fin.
Courage ! Le repos et le salut sont proches.
A sept ou huit cents pas, en prenant par les roches,
Nous trouverons enfin la baie où nos amis
Rejoindront Votre Altesse, ainsi qu'ils l'ont promis…
Un effort, Monseigneur ! et la peine est finie.

LE PRINCE.

Monseigneur !… Votre Altesse !… Ah ! navrante ironie !
Marcher encor, Duncan ? Je l'essaierais en vain…
Ton Seigneur est trop las… Mon Altesse a trop faim !…

DUNCAN.

Je vous laisserais bien dans ces rocs solitaires
Pour vous chercher du pain… Mais rentrer dans les terres,
C'est imprudent ; et nous pourrions être trahis.
Par là, c'est plein d'Anglais qui fouillent le pays…
Ma gourde est vide !… Rien à manger, rien à boire !…
Mon cher Prince, courage !… Après ce promontoire,
Nous toucherons le but, nous serons arrivés.
Lochiel, miss Mac-Donald, vingt amis éprouvés
Seront là… Le vaisseau français que l'on signale
Et qui vient recueillir Votre Altesse Royale,
Peut, ce soir, être en vue, avec ce vent du Nord…
Nous aurons un canot pour vous conduire à bord.
Sur le pont du *Conti*, vous serez comme en France…
Oui, ce soir, — croyez-en mon ardente espérance, —
Vous verrez les trois lys de son blanc pavillon
Et serez salué par son coup de canon.

LE PRINCE, *tombé dans une méditation douloureuse et se parlant à lui-même.*

Et je fus un Roi... presque!... Et des vaincus serviles
M'ont, sur des plats d'argent, offert les clefs des villes;
Aux pieds de mon cheval leur respect s'est rué,
Et plus d'un orgueilleux Anglais m'a salué
Des titres de Régent et de Prince de Galles!
Tous, humbles fronts bourgeois, fières têtes ducales,
Se courbaient pour poser leurs lèvres sur ma main
Alors que je suivais mon belliqueux chemin,
Sentant planer sur moi les ailes envolées
Du drapeau, cet oiseau sublime des mêlées!...
Que ce rêve était beau! Je crois le faire encor!...
Mais non!... Comme on enlève, au théâtre, un décor,
Comme passe, sur l'herbe, une ombre de nuage,
Il a fui!... Tous mes grands espoirs ont fait naufrage!
L'homme qui pouvait voir, jadis, dans Édimbourg,
Lorsque battaient aux champs le fifre et le tambour,
Aux portes d'Holyrood s'incliner ses bannières,
Dispute aux animaux des forêts leurs tanières;
Le fugitif, errant au souffle du malheur,
S'estime trop heureux qu'un pâtre ou qu'un voleur,
Lui faisant place au feu, le traite en camarade;
Le général, brillant naguère à la parade,
Grelotte au vent d'automne en haillons de tartan;
Au seuil d'une masure, on dit parfois : « Va-t-en! »
Au Prince qui coucha dans le lit de ses pères;
Et le chef qui, dans les festins, vidait les verres
Où le vieux vin de France allumait ses rubis,

N'a pas même, ce soir, un morceau de pain bis!...
Caprices du destin, que vous êtes étranges!
En un jour, j'ai passé des palais dans les granges;
Et quand, ayant dormi sous un toit à pourceaux,
A l'un de mes derniers et fidèles vassaux
J'offre à baiser ma main, je vois qu'il l'examine,
Plein de dégoût, et craint d'y prendre la vermine!...
Si je fus imprudent, voluptueux, léger,
Que vous savez punir, Seigneur, et vous venger!
O Fingall! ô Dora! spectres de mes nuits blanches,
Au tribunal de Dieu vous prenez vos revanches,
Et vous laissez sa main sur moi s'appesantir!
Grâce! mon cœur est plein d'un amer repentir!
Grâce! je crois avoir enfin payé mes fautes!
Victimes qui voyez, sur ces horribles côtes,
Comme Lazare et Job souffrir un fils de Roi,
Je vous demande grâce! Ayez pitié de moi!

Pendant que le Prince se parle à lui-même, Duncan, après un geste de commisération, est monté sur un rocher et a regardé au loin en mettant la main devant ses yeux. Il en descend au moment où le Prince finit ses réflexions.

DUNCAN.

Monseigneur, le soleil va bientôt disparaitre.
Au rendez-vous donné, nos amis doivent être;
Il faut faire un effort et les rejoindre enfin.

LE PRINCE, *se levant avec peine.*

Soit!... Essayons... Ton bras!...

En sortant, appuyé sur Duncan :

Ah ! mon Dieu ! que j'ai fa

Ils disparaissent tous deux dans les rochers, à droite.

SCÈNE II

ANGUS, MARIE.

Au moment où le Prince et Duncan s'éloignent, entrent à gauche Angus et Marie. L'aveugle est guidé à travers les roches par la jeune fille, qui est très maigrie, très pâle, et dont toute la personne exprime la souffrance et l'épuisement.

MARIE, *conduisant Angus avec précaution.*

Par ici... par ici !... Prenez bien garde aux pierres.

ANGUS.

Oui, c'est le vent de mer qui frappe mes paupières ;
Je sens le sable fin qui croule sous mes pas...
Marie, arrêtons-nous... Nous devons être au bas
De la falaise ?

MARIE, *aidant Angus à s'asseoir sur un rocher.*

Ici, vous pouvez prendre place.

ANGUS.

Assieds-toi près de moi... Que tu dois être lasse,
Mon enfant!

MARIE.

Oui, très lasse... Oh! lasse affreusement!

ANGUS.

Mon pauvre cher trésor!... Et, dis-moi, là, vraiment...
Tu veux aller plus loin?... Ce voyage est bien rude.
La nuit nous surprendra dans cette solitude...
Rentrons chez ces pêcheurs qui nous ont recueillis.

MARIE.

On prétend que le Prince erre dans le pays,
Sans asile, sans pain, dans la seule espérance
Qu'arrivera bientôt un navire de France...
Je voudrais tant le voir une dernière fois!

ANGUS.

Soit! restons, puisque c'est ton caprice... Tu vois,
Je fais ce que tu veux, chère fille adorée.
Mais c'est égal, tu n'es pas sage. La soirée
Est trop froide, et j'ai peur de ce vent automnal;
Car, depuis ces derniers huit jours, tu vas plus mal...
Chaque matin, je sens, ma petite Marie,
Ta main, ta chère main, plus chaude et plus maigrie.
L'autre nuit, tu toussais beaucoup... Tu n'es pas bien!...
Si tu te reposais, cela ne serait rien...

Tu ne veux pas... Voilà ce qui me désespère...
Ah! que j'ai de chagrin!

MARIE.

Pardonnez-moi, grand-père,
Si je n'ai pas un peu d'espoir à vous offrir...
Mais je vous mentirais... car je me sens mourir!

ANGUS.

Dis donc que tu le veux, enfant méchante et folle!
Tu répètes toujours cette affreuse parole,
Et tu n'as pas pitié du vieillard tout en pleurs!

MARIE.

Grand-père, ce n'est pas ma faute... mais je meurs!
Vous-même l'avez dit bien souvent... dans mon âme
L'amour du cher pays brûlait comme une flamme.
Le héros, qui pouvait seul changer nos destins,
Est vaincu, la patrie expire, et je m'éteins
Comme un feu de berger sur qui tombe la neige...
L'Écosse va cesser d'être!... Pourquoi vivrais-je?
Mais, avant de mourir, je voudrais le revoir,
Ce Prince malheureux et charmant, et savoir
Que sa vie est sauvée et qu'un bon vent le pousse...
Et l'agonie enfin me semblerait plus douce,
Et le dernier moment me serait moins amer,
Si, regardant du pont de son navire en mer
La falaise pâlir et fondre dans la brume,
Il pouvait voir encore, au-dessus de l'écume,

Suprême souvenir de l'Écosse à ses yeux,
Cette main agitant le signal des adieux !

ANGUS.

Et c'est mon œuvre, hélas ! c'est mon œuvre !

MARIE, *qui était assise à côté d'Angus, a peu à peu glissé jusqu'à terre, où elle est à genoux.*

La bise
Souffle bien fort, grand-père, et le froid m'a surprise.

ANGUS.

Prends mon manteau, bien vite !... Il tient chaud, quoique vieux.
Enveloppe-toi bien.

MARIE, *s'enveloppant du manteau.*

Je me sens déjà mieux...
Comme vous êtes bon !... Tenez ! là, je me couche,
Mon front sur vos genoux, votre main sous ma bouche...
Et la mer peut gronder, et le vent peut gémir ;
Je vais fermer les yeux et tâcher de dormir.

Angus relève le collet du manteau, de manière à abriter du vent le visage de Marie. — En ce moment, le Prince apparaît à droite, se traînant avec peine de roche en roche.

SCENE III

LE PRINCE, ANGUS, MARIE.

LE PRINCE, *sans voir le groupe formé par Angus et Marie.*

Duncan s'en est allé, seul, à la découverte...
Je ne pouvais marcher...

Il s'assied.

Que la côte est déserte!...
La nuit tombe; la mer, au loin, monte avec bruit,
Et le vent s'est levé... J'aurai froid cette nuit...
J'ai la fièvre... Toujours, comme avec des tenailles,
La faim, l'horrible faim déchire mes entrailles!...
Oh! dormir!... Oui, cherchons un coin pour m'y coucher.

Apercevant Angus.

Mais, là... que vois-je? Un homme, assis sur ce rocher...
Fuyons! Tout est à craindre...

Regardant encore l'aveugle.

Il se tient immobile.
C'est un vieillard, d'aspect misérable et débile...
J'ai peur d'un pauvre vieux, à présent!... Que j'ai faim!...
Mais cet homme... peut-être a-t-il un peu de pain?
Si je lui demandais... O Dieu! ceux de ma race,

Sur l'Écosse ont régné des siècles par ta grâce...
Si vous gardez au ciel un peu d'orgueil humain,
Rougissez, ô Stuarts! votre fils tend la main!

S'approchant d'Angus et parlant à voix haute.

Vieillard!...

ANGUS, *surpris.*

Que me veut-on?

LE PRINCE.

Tu vois mes traits livides
Et mon corps demi-nu sous ces haillons sordides...
Tu vois en quel état m'a mis la pauvreté.
Donne-moi donc du pain... Du pain, par charité!
Du pain, au nom de Dieu, qui nous juge et nous aime!

ANGUS.

Te voir? Je suis aveugle... Et, mendiant moi-même,
Je suis sans pain.

LE PRINCE.

Stuarts! quel spectacle effrayant!
Le Prince a demandé l'aumône au mendiant.

Comme frappé d'un souvenir.

Mais... ces regards éteints...

ANGUS, *de même.*

Cette voix qui me parle...

LE PRINCE.

Je reconnais Angus!

ANGUS.

J'entends le Prince Charle!

LE PRINCE.

Je t'ai vu, le premier, mon drapeau dans la main!

ANGUS.

Et je ne puis t'offrir même un morceau de pain!

LE PRINCE.

Tu m'as donné jadis des soldats, presque un trône!

ANGUS.

Et je dois aujourd'hui te refuser l'aumône!

LE PRINCE.

La pauvre Écosse a tout donné! Dans son malheur,
Elle ne peut plus rien!

ANGUS, *enlevant le manteau qui couvre Marie endormie.*

Si!... Mourir de douleur!
Regarde!

LE PRINCE.

C'est Marie!... Oh! mon Dieu!

MARIE, *s'éveillant.*

Qui m'appelle?...
Quel doux rêve j'ai fait!... La journée était belle...
Le ciel riait... Un grand espoir flottait dans l'air,
Et je vis le héros qui marchait dans la mer!...
Sa croix de diamant brillait comme une étoile...
Il me prit dans ses bras... Sur ma robe de toile,
Un moment, j'ai senti son cœur près de mon cœur,
Et puis, de son baiser m'envahit la chaleur
Et sa bouche resta sur mon front appuyée!...
Le beau rêve!... Pourquoi m'avez-vous éveillée?

Tout en parlant, Marie s'est mise debout. Elle chancelle. Le Prince la prend dans ses bras pour la soutenir.

LE PRINCE.

Et que diras-tu donc, quand tu reconnaîtras
Quel est le malheureux qui te tient dans ses bras?

MARIE, *le reconnaissant.*

Lui!

Elle se jette à ses pieds; il la relève.

LE PRINCE.

Reste sur mon cœur, et viens que je t'y serre!
Nous sommes tous les deux égaux par la misère...
Pas même égaux!... Tu peux me juger, pauvre enfant!
Car je sens battre en toi le cœur, encor vivant,
De mon Écosse, dont la blessure est mortelle!
Pauvre Écosse! Dis moi! me pardonnera-t-elle?

A ton verdict, enfant, le Prince se soumet.

MARIE.

L'Écosse ne peut pas juger... Elle t'aimait!

LE PRINCE.

J'ai courbé tous les fronts.

MARIE.

Les âmes restent hautes.

LE PRINCE.

J'ai fait tous vos malheurs.

MARIE.

Nous oublierons tes fautes.

LE PRINCE.

J'ai répandu pour rien un sang trop généreux.

MARIE.

Nous admirons en toi le héros malheureux.

LE PRINCE.

On devrait m'abhorrer et me maudire...

MARIE.

On t'aime

ANGUS.

Crois sa parole, elle est la Patrie elle-même!
Tu peux partir, braver la mer et son péril,
Va! les tombeaux seront indulgents pour l'exil.

LE PRINCE.

L'exil! Souffrance amère et que j'ai trop connue!
L'exil aux jours sans fin, où toujours diminue
Et recule toujours de plus en plus l'espoir,
Comme un navire en mer dans la brume du soir!

MARIE.

Dans les pays dorés, dans les cités célèbres,
Oui! tu regretteras l'Écosse aux cieux funèbres
Et songeras, rêveur sous un climat vermeil,
Que la chaleur du cœur vaut mieux que le soleil!
Mais par les belles nuits de France ou d'Italie,
Quand tu souffriras trop de ta mélancolie,
Pense à nos nuits du Nord, sereines par hasard...
La lune, tout à coup dissipant le brouillard,
Se mire dans le lac où les daims viennent boire;
Les astres sont brillants, la campagne est moins noire,
On distingue les pics neigeux à l'horizon;
Et le son d'un pibrock, venant d'une maison
Où veille une lumière et qu'un pauvre homme habite,
Soudain s'élève et joue un vieil air jacobite...
Quand tu verras briller les astres au ciel pur,
Pense à nos froides nuits de triste et pâle azur,
Où passe quelquefois la musique confuse

Que joue une lointaine et douce cornemuse!
Dis-toi qu'on se souvient là-bas de l'exilé,
Venu dans le pays qui l'avait appelé
Pour y combattre en brave et lui laisser la gloire
Et l'honneur, deux trésors plus chers que la victoire.
Oui! si loin que l'exil t'emporte, dis-toi bien
Que les cœurs écossais battent avec le tien;
Et tu souffriras moins de tes pleurs solitaires,
O proscrit! en songeant que, dans les Hautes-Terres,
Le montagnard, mis au carcan par ses bourreaux,
Pleure son jeune chef, son Prince et son héros!

LE PRINCE.

Mon Dieu! Quel souvenir de tendresse, quel gage
D'amour pourrait répondre à ce touchant langage?
Ah! je pleure! Mon cœur palpite à se briser!

MARIE, *tombant dans les bras du Prince.*

Eh bien! laisse-moi donc te rendre ton baiser...
Celui que je reçus comme une fiancée!

LE PRINCE, *l'embrassant.*

O Marie!

ANGUS.

Et ma main, ma main faible et glacée,
Mais que fait de l'Écosse encor frémir l'esprit,
Bénira les adieux de l'enfant au proscrit!
O Prince, souviens-toi! Par ces lèvres de femme,
Toute une nation t'abandonne son âme!

Garde jusqu'à la mort ce sacré souvenir!

LE PRINCE, *s'apercevant que Marie est prise d'une défaillance.*

Mon Dieu! Qu'a-t-elle?... Angus, venez la soutenir...
Elle s'évanouit! Chère enfant malheureuse!
Son visage est couvert d'une pâleur affreuse,
Et ses yeux demi-clos ne peuvent se rouvrir!

ANGUS.

L'Écosse est morte, hélas! mon enfant va mourir!

SCÈNE IV

Les Mêmes, DUNCAN.

DUNCAN, *entrant rapidement par la droite.*

Monseigneur! Monseigneur! la fuite est assurée...
J'ai trouvé vos amis... Une barque est parée...
A vingt pas... Le vaisseau français est arrivé...
Prince, venez bien vite, et vous êtes sauvé!

LE PRINCE, *montrant Marie.*

Mais cette enfant!... La crise est peut-être mortelle...
La quitter maintenant!...

DUNCAN.

Prince, on aura soin d'elle...
Vos compagnons sont là, les mains aux avirons.

Un retard nous perd tous... et, dans les environs,
On a vu les Anglais!

MARIE, *au Prince.*

Partez, je vous en prie!

LE PRINCE, *entraîné par Duncan.*

Adieu donc, noble Écosse! Adieu, pauvre Marie!

Le Prince et Duncan sortent.

SCÈNE V

ANGUS, MARIE.

MARIE.

Il part!... Enfin!... Ils vont le sauver, n'est-ce pas?...
Oh! j'ai froid!... Prenez-moi, grand-père, dans vos bras!
Vous allez rester seul... Oh! quelle horrible chose!...
Ce navire va faire un signal, je suppose,
Quand le Prince Royal aura touché son bord...
J'étouffe!... Embrassez-moi, grand-père... C'est la mort!
Mourir sans le savoir tout à fait hors d'atteinte!...
O mon Dieu, protégez le proscrit! Vierge sainte,
Je vous prie à deux mains!... Qu'ils sont lents, ces rameur
Plus vite!... du courage!...

On entend un coup de canon, très proche.

Il est sauvé! Je meurs!

Elle tombe, morte, dans les bras d'Angus.

ANGUS, *agenouillé devant le cadavre de Marie.*

Ah! morte!...

Il la baise longuement au front.

N'est-ce pas, mon Dieu, je vais la suivre!...
Et bientôt! oh! bientôt!... Je ne demande à vivre
Que pour l'ensevelir... Et voici le linceul!

Il tire de dessous ses haillons l'étoffe d'un drapeau tout déchiré.

C'est le dernier drapeau de l'Écosse, le seul
Qu'elle n'ait pas perdu dans l'atroce bataille.
Il est taché de sang et criblé de mitraille!
C'est un haillon!... Mais c'est le linceul qu'il lui faut,
Et dans ses plis, ma pauvre enfant morte aura chaud!...
Oui, vivre un jour! Savoir que la tombe est creusée,
Le cercueil mis en terre et la pierre posée!...
Puis je trouverai bien quelque part un tronçon
De claymore, et, gravant comme avec un poinçon,
Sur la tombe où sera tout ce qui reste d'elle,
A tâtons j'écrirai ce simple mot: Fidèle!

Coutainville, Août-Septembre 1884.

FIN







TABLE



Achevé d'imprimer

Le quinze mai mil huit cent quatre-vingt-six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS

